numelyo
bibliothèque numérique de Lyon
http://www.numelyo.bm-lyon.fr

Méthodes et formules pour bien entendre la messe

Auteur :Beaudenom, Léopold, 1840-1916

Date :1905

Cote : SJ A 326/310

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104807800

Droit d'utilisation : Domaine public, Licence Ouverte-Open Licence

MÉTHODES ET FORMULES

POUR BIEN ENTENDRE

LA MESSE

PAR L'AUTEUR

DE

PRATIQUE PROGRESSIVE DE LA CONFESSION

ET DE LA DIRECTION

TOME II

SUJETS DE PIÉTÉ

Ramenés à l'Eucharistie

SIXIÈME ÉDITION (36e MILLE)

Ce volume est indépendant du second

PARIS (VIe)

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, 6

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, rue Cassette, 22



A326/
/310

MÉTHODES ET FORMULES

POUR BIEN ENTENDRE

LA MESSE

II

Imprimatur :

Parisiis, die 28 Maii 1905.

FR. CARD. RICHARD
Arch. Parisiensis

L'auteur réserve tous droits de reproduction et de traduction.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juin 1905.

MÉTHODES ET FORMULES

POUR BIEN ENTENDRE

LA MESSE

PAR L'AUTEUR

DE

PRATIQUE PROGRESSIVE DE LA CONFESSION
ET DE LA DIRECTION

TOME II

SUJETS ADAPTÉS AUX DIVERSES PARTIES
DE LA MESSE

SIXIÈME ÉDITION (36e MILLE)

(Ce volume est indépenaant du premier)



PARIS VI*

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE, 22

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, RUE CASSETTE, 6

Juin 1906.

Ce second volume convient à un plus grand nombre d'âmes que le premier, les sujets en étant plus variés et d'un accès plus facile. Les profondes questions Eucharistiques exigeaient une attention soutenue; ici ce sont plutôt des spectacles évoqués, comme les messes du **Purgatoire** et du **Ciel**; ou de suaves entretiens sur ces dévotions captivantes : **Marie**, **Joseph**, le **Sacré Cœur**. A leur suite, les messes du **coupable** et de l'**indifférent** viennent tendre la main à la pauvre misère humaine; et enfin, les étapes successives de la vie de Jésus, discrètement commentées, se déroulent, jetant la lumière de leurs exemples sur les étapes de la vie pieuse, et nous laissent embaumés de leurs derniers parfums dans la messe des **souvenirs**.

Cependant, la route a beau prendre des directions différentes; le pays traversé a beau changer d'aspect, il y a toujours sur nos têtes le même ciel qui verse sa même lumière; et, autour de nous, le même air qui fait notre vie. Ainsi, dans ces nouveaux sujets, vous retrouverez, à chaque pas, les mêmes vérités surnaturelles : Dieu, notre

père par la communication de sa nature;—Jésus, notre vie par la grâce; — l'abnégation, travail nécessaire pour faire place au divin ; — l'amour filial, mouvement sacré, qui tend à rapprocher sans cesse notre néant de l'Être infini, pour les unir finalement dans le même bonheur partagé.

La conclusion s'impose nettement : il s'agit de penser, d'aimer, de vivre d'une façon plus haute que celle qu'inspire la nature.

La messe, chaque jour, vient nous le rappeler. En s'abaissant jusqu'à nous dans l'hostie, Jésus montre combien nous sommes grands; et nous donnerait-il un aliment divin, s'il n'avait à nourrir en nous une vie **de même ordre**, divinisée?

C'est cette vie **cachée** qu'il faut connaître; — c'est cette vie **précieuse** qu'il faut cultiver; — c'est cette vie **supérieure** à laquelle il faut subordonner tout le reste et parfois même l'immoler!

... N'ouvrez pas ce livre aux heures de dissipation, car certains sentiments ressemblent à ces couleurs délicates qu'un faux jour dénature... Ne le lisez pas sans prier, car, pour saisir les choses divines, il faut avoir un sens divin; et c'est l'**Esprit Saint** qui le donne.

père par la communication de sa nature;—Jésus, notre vie par la grâce; — l'abnégation, travail nécessaire pour faire place au divin ; — l'amour filial, mouvement sacré, qui tend à rapprocher sans cesse notre néant de l'Être infini, pour les unir finalement dans le même bonheur partagé.

La conclusion s'impose nettement : il s'agit de penser, d'aimer, de vivre d'une façon plus haute que celle qu'inspire la nature.

La messe, chaque jour, vient nous le rappeler. En s'abaissant jusqu'à nous dans l'hostie, Jésus montre combien nous sommes grands; et nous donnerait-il un aliment divin, s'il n'avait à nourrir en nous une vie **de même ordre**, divinisée?

C'est cette vie **cachée** qu'il faut connaître; — c'est cette vie **précieuse** qu'il faut cultiver; — c'est cette vie **supérieure** à laquelle il faut subordonner tout le reste et parfois même l'immoler!

... N'ouvrez pas ce livre aux heures de dissipation, car certains sentiments ressemblent à ces couleurs délicates qu'un faux jour dénature... Ne le lisez pas sans prier, car, pour saisir les choses divines, il faut avoir un sens divin; et c'est l'**Esprit Saint** qui le donne.

PREMIÈRE MESSE

MESSE

DES

AMES DU PURGATOIRE

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, daignez accorder à une pauvre âme du Purgatoire, sa délivrance, pour la plus grande joie de votre Père !

« Miseremini, miseremini mei, saltem vos amici mei !... Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous du moins qui m'aimez ! »

MESSE

DES

AMES DU PURGATOIRE

Cette messe présente un grand nombre d'aspects d'ordre différent. Le premier est celui des **souffrances** qu'endurent ces âmes : angoisse, désolation, déchirement. — Cette vue pénible excite chez nous des sentiments de pitié, de charité, de justice souvent, car il s'agit peut-être de personnes qui nous firent du bien.

2° Mais ces âmes souffrent dans des **dispositions admirables** qui peuvent nous faire envie : pas un murmure ne s'élève du purgatoire, dans toute son étendue et dans toute sa durée ; au contraire, de toutes parts retentit la louange de Dieu, de sa justice, de sa bonté, de ses amabilités souveraines. L'atmosphère de ce lieu semble

faite d'un amour indicible. — Cette beauté morale est de nature à exciter notre émulation.

3° Le jugement que portent ces âmes sur la vie, sur la piété, sur le bien qu'on néglige, peut devenir notre leçon. Elles voient maintenant la conséquence de leurs actes. — Pour mieux comprendre nos devoirs et nos intérêts, nous n'avons qu'à nous poser cette continuelle question : Que feraient-elles à ma place? que seraient leur fidélité, leur délicatesse, leurs mortifications, leurs prières?

4° Élevant plus haut nos regards, nous envisagerons la **paternité de Dieu**, contrainte par la justice à imposer de grandes afflictions à des enfants aimés, de plus grandes encore à sa propre tendresse. — Cette considération provoquera, chez les âmes pieuses, une sorte de pitié pour sa peine et un vif désir de faire cesser au plus tôt cette cruelle séparation, à tous leurs dépens, s'il le faut.

Nota. — Pour dépeindre une situation qui n'a rien d'analogue ici-bas, nous sommes contraints d'emprunter les images et les impressions qui nous sont familières, de **matérialiser** en quelque sorte ce qui est immatériel : le langage est, après tout, une convention ; l'essentiel est d'en prendre le sens.

Au bas de l'autel

Porter son attention sur l'attitude du prêtre et du servant qui se courbent profondément. Sentir l'impression d'une voûte basse sous laquelle vivent les âmes du purgatoire, comme sous une pesante humiliation; et voir dans les ténèbres qui les enveloppent l'image du péché voilant l'œuvre de Dieu.

Prêter l'oreille au **Confiteor** du Purgatoire. Quels accents de sincérité, quelle vivacité de repentir! — eh quoi! même pour telle et telle faute si légère, pour des péchés déjà pardonnés! — Quoi! des aveux répétés à chaque heure et durant des années! oh! qu'elle est dure à effacer, la tache la plus légère!

Quand je serai là, moi aussi, comme mes idées seront changées; et qu'il me faudra payer cher telles et telles satisfactions bien vaines et bien courtes!

Kyrie eleison

Se représenter ces pauvres âmes comme de blanches prisonnières, à genoux, levant vers le ciel leurs bras chargés de chaînes et répétant sans fin leur suppliant **Kyrie eleison** : Seigneur,

ayez pitié de moi! Pitié de ces ardents désirs qui me brûlent; pitié de ces amers regrets qui me torturent!

Christ, ayez pitié de moi! Pitié de ma résignation et de mes longues attentes; pitié de ces élans qui me jettent vers vous vainement!

Seigneur, ayez pitié des miens qui restent sur la terre; pitié de leurs prières et de leurs larmes! Pitié, oh! pitié, mon Dieu, pour vous-même, pour votre cœur à qui manque un enfant!

— Réciter avec elles ces touchantes litanies; les prolonger durant le **Gloria in excelsis**, quand la messe le comporte.

Épître et évangile

L'évangile contient la loi de Dieu, la loi de grâce, la loi d'amour; c'est d'après cette loi, si douce pourtant, que l'âme fut jugée et qu'elle souffre. Ah! s'écrie-t-elle, que n'ai-je bien compris, ô Jésus, votre belle leçon : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce!* Hélas! je n'ai jamais su m'affranchir de moi-même; je me suis recherchée en telle ou telle sensualité, en telle et telle satisfaction d'amour-propre, sentant bien que ces choses prenaient trop de ma vie, troublaient mon cœur et me dégoûtaient du véritable amour, qui est le vôtre, ô Jésus.

Pour marcher à votre suite, ne faut-il pas une large mesure de liberté d'âme !

Et vous marchiez devant moi, foulant de votre pied nu les fleurs comme les épines de cet exil ; le dos courbé sous les péchés du monde ; m'invitant, moi aussi, à porter ma croix... Ma croix, je la trouvais trop lourde ! Si je ne murmurais pas, je m'attristais outre mesure, je m'apitoyais sur moi-même et me décourageais ; je vous laissais avancer tout seul, je ne vous suivais pas. *Celui qui ne vous suit pas marche dans les ténèbres...* Et les œuvres de ténèbres ont rempli mes années de la terre ! Oh ! ces choses moins pures, ces vues pleines d'égoïsme, cette dureté pour les autres, cette indifférence pour vous, ô Jésus, dont l'amour devait tout dominer, tout remplir et tout consoler !...

Vous aimant trop peu, je n'ai pas su aimer autour de moi : défauts de caractère, reproches déplacés, exigences nombreuses, aversions faciles, devoir accompli par respect humain, voilà ce que j'ai su faire, même pour les miens. Et je trouvais que je me dépensais beaucoup, que l'on me rendait peu et que je méritais l'estime !

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce ! Ah ! cette parole de votre bouche, je l'entends tout le long de mon purgatoire, ô Jésus. Cette douce vision de votre attitude parmi les hommes me suit partout. Que votre

joug m'eût été doux, que le fardeau de votre loi m'eût paru léger, ô bon Maître, si j'avais aimé !

O loi, si humaine et si divine à la fois, tu m'offrais les promesses de ce monde comme celles de l'éternité ; si je t'avais mieux connue, si je t'avais mieux suivie, je serais à cette heure dans ce royaume de Dieu, que tu me montrais à chaque page comme la récompense de la fidélité.

— Résolution de relire l'Évangile et surtout de le méditer dans les pieux commentaires des saints.

Offertoire

Au Purgatoire tout est **sans mérite**, et les plus beaux sentiments et les plus vives douleurs. Ces âmes n'ont pas la **liberté** qui en est l'indispensable condition. Elles ressemblent à ces personnes riches, mais infirmes, qui ne peuvent faire usage de leur immense fortune. Soyons les parents, les amis, les serviteurs fidèles qui les en font jouir en les offrant nous-mêmes :

O Dieu Père, je vous offre les tourments de ces âmes, leurs longues nuits sans matin, leurs plaintes sans répit, leur essor toujours vain ; je vous offre leur résignation **sans** murmure, leur

bonheur de souffrir, leur peine de votre peine à vous ! Je vous offre leurs sentiments parfaits dont aucune perfection ici-bas n'approche, leurs pensées qui n'ont que vous pour objet, leur désir de vous voir qui les consume. — Ces richesses, en vous les offrant, ô mon Dieu, je peux les rendre méritoires, et j'ai le droit de les offrir, car les biens de nos frères sont un peu les nôtres, et leurs souffrances, en entrant dans nos cœurs, semblent y retrouver les conditions de la vie d'ici-bas. Recevez de ma main ces offrandes d'amour, pénétrants parfums qui déjà sentent le ciel. Je suis la voix des voix condamnées à se taire ; je suis la main de ces mains qui n'ont le droit de rien offrir et je fais monter vers votre trône des beautés que je ne saurais même comprendre et qui pourtant, sans moi, être si pauvre, ne rayonneraient pas jusqu'à lui !

Oserai-je n'y point ajouter mon offrande personnelle, le peu de bien que je fais, celui plus grand que je désire, les peines de ma vie, le regret de mon impuissance, tel sacrifice qui me coûte, tel exercice de piété que je veux reprendre, telle prière que je prolongerai... Pour ces chères âmes je serai patient, indulgent, doux et bon ; je serai charitable, me privant pour donner plus ; de temps en temps je ferai dire des messes, j'offrirai des communions, je gagnerai de nombreuses indulgences... Que nous sommes

riches, ô mon Dieu, sur cette terre si pauvre! Que nous sommes puissants, nous pourtant si faibles! et, tandis que je laisse couler les heures dans le désœuvrement ou dans la recherche de quelque fantaisie, je laisse gémir en purgatoire des âmes que je pourrais délivrer, des âmes peut-être dont mes larmes baignent encore le tombeau!...

Ce qui fait notre particulière puissance, c'est que, sur cette terre, nous avons Jésus avec nous, Jésus présent, Jésus bien à nous, Jésus mettant dans nos mains les richesses immenses de ses expiations, Jésus adressant à son Père nos propres supplications, Jésus sur nos autels!

Regardez, ô Seigneur, la face de votre Christ. Elle est mouillée de larmes, et ces larmes de pitié vous crient miséricorde. — Elle est sillonnée de ruisseaux de sang, car à la messe le sang du Calvaire, avec ses larmes, coule encore. Ah! si ces larmes et ce sang, comme une immense fontaine, pouvaient sourdre tout à coup au milieu du purgatoire, le purgatoire serait à l'instant purifié. Mais non, ces sources expiatrices demeurent la propriété de la terre; — ainsi l'a voulu la justice. — Cependant quelques petits filets de ces eaux, captés par une industrie pieuse, trouvent des issues secrètes pour aller là-bas effacer quelques taches et rafraîchir des lèvres altérées; — ainsi l'a permis la bonté! — Oh! soyons actifs, soyons généreux, soyons

prodigues, et un jour nous n'appellerons pas en vain un tel secours.

— Offrande spéciale pour telle et telle âme, — pour telle catégorie, par exemple : les plus délaissées, les plus voisines de leur délivrance, celles qui ont le plus aimé l'Eucharistie, la sainte Vierge, etc.

La préface

Du milieu de ces ténèbres et de ces plaintes s'élèvent des accents de louange : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare*, etc. Oh ! oui, il est juste et plus que juste, s'écrient ces âmes, que, d'ici comme de partout, s'élèvent des actions de grâces. O Dieu saint, Père tout-puissant, Dieu de l'éternité, *Domine sancte !* etc.

Quelle admirable scène ! Dans ce chant, mêlé de sanglots, l'action de grâces constitue la note dominante qui plane, revient, pénètre tout, se fait sentir partout, s'emparant de ces lamentations, de ces soupirs, de ces cris qu'arrache la douleur et qui veulent, eux aussi, se transformer en un cantique d'amour. Nos accents de la terre restent bien loin de ces accents ; ceux même de nos saints en extase ne les égalent pas : ces âmes ont entrevu ce qu'elles chantent. Sans se montrer face à face, Dieu a imprimé en leur intelligence une idée tellement lumineuse

de sa beauté, dans leur cœur un tel sentiment de son amour, que toutes les cordes de leur lyre frémissent d'une crainte toute filiale et s'efforcent d'élever leurs louanges à la hauteur de leur admiration.

Cette ardeur, déjà si grande sous l'empire de cette vision, s'accroît encore sous l'impression de navrants souvenirs. Cette beauté, cette majesté suprême, elles l'ont méconnue, dédaignée! Que ne tenteraient-elles pas maintenant pour jeter à ses pieds des hommages, à pleines mains, des flots de gloire qui compensent!

Et qu'elle est désintéressée leur glorification de Dieu! Car tous ces sentiments magnifiques restent **sans récompense**; leur expiation ne s'en trouve ni abrégée, ni adoucie; leur bonheur du ciel n'en sera point accru! Mais que leur importe! Elles crient leur admiration comme un besoin de leur amour repentant.

Il est vrai, par tous ces sentiments leur purification s'opère; c'est le noble labeur de ces longs jours de pénitence ; il n'en est pas ici comme dans les prisons de la terre, où le coupable subit également sa peine, qu'il se soumette ou qu'il maudisse; le Purgatoire, le mot l'indique, est un lieu de purification ; toute son activité s'empresse auprès de chaque tache pour l'effacer, auprès de chaque désordre pour le réparer. La beauté divine peu à peu se dégage; les vertus s'illuminent ; des ailes mystérieuses

frémissent sous l'enveloppe qui les tient encore captives, l'image de Dieu peu à peu se précise, et les chants de louange, de plus en plus mélodieux, semblent être un timide essai de la grande louange du paradis, qui sortira pleine et entière de leur âme, au lever de cet astre resplendissant, de cet adorable Infini qu'elles pressentent et qui fait leur tourment.

Ah! si je connaissais Dieu comme elles! ah! si, comme moi, elles pouvaient le glorifier avec mérite et accroître sa gloire! Leurs admirables sentiments ne font que les purifier; les miens ici-bas me purifient et m'élèvent. Par eux, je puis augmenter sans cesse ma ressemblance avec Dieu, ma puissance à le voir et l'ardeur de l'étreinte mutuelle qui nous réunira

Sanctus

Évoquons la Sainteté de Dieu; sortons des idées vagues. La Sainteté de Dieu, c'est sa beauté sans tache, sans ombre même, beauté resplendissante. Que sont auprès d'elle nos blancheurs de neige immaculée, nos profondeurs du ciel la nuit, nos ruissellements de lumière? Contemplée face à face, elle fera épanouir la béatitude; simplement entrevue, elle crée les tourments du purgatoire. Sous cette vision règnent

le mépris de soi et la volonté de l'exil. Tel un malheureux couvert de haillons, conduit au seuil d'un salon luxueux rempli de toilettes délicates, se détourne et s'enfuit. « Entrer là tel que je suis! s'écrie-t-il, oh! non, pour rien au monde! » Il a beau souffrir de se voir privé de tant de jouissances, il souffrirait bien davantage de sentir sa honte mise en lumière par un tel contraste.

La Sainteté de Dieu n'est pas seulement la beauté que l'on contemple, elle est aussi un sentiment qui peut se définir : l'**horreur** de tout ce qui lui est contraire. Fautes, restes de fautes, défectuosités, elle hait toute laideur morale et la poursuit invinciblement. Les âmes du Purgatoire le comprennent, le sentent et en sont terrifiées. Elles se jettent d'instinct vers tout ce qui purifie et disent aux pires souffrances : Ce n'est pas encore assez!... De quel regard heureux et reconnaissant ne voient-elles pas monter de la terre ces eaux purificatrices qui nous coûtent si peu!

L'horreur de leurs fautes qu'elles partagent avec la Sainteté divine, est toute pénétrée d'amour. A travers cette Sainteté qui les torture, elles sentent la Beauté impatiente de se montrer et la Bonté qui les appelle paternellement... Et voilà que l'heure s'avance et que la joie sera comme infinie et éternelle, bientôt!...

La consécration

Se représenter un voyageur perdu au milieu d'une sombre forêt pendant la nuit... Craintes de toutes sortes, vif sentiment de sa faiblesse, impression d'un isolement désespéré... Tout à coup un son argentin passe à travers l'épaisseur des branches; et, en même temps, brille au loin, comme un regard ami, une tremblante lumière : c'est le salut, c'est la vie !... Quand tinte la clochette de l'élévation, quand l'hostie blanche se montre au-dessus des têtes inclinées, l'âme du Purgatoire pour laquelle on prie, éprouve une émotion de ce genre : c'est le salut, c'est la vie, qui, de la terre, monte jusqu'à sa détresse !

Ah ! qu'elle lui manque cette pauvre église de là-bas, abri des mauvais jours, large ouverture sur le ciel ! Au Purgatoire, plus de tabernacle où l'on trouve un ami toujours présent ! Plus d'autel où se renouvelle le sacrifice qui rachète ! Plus de communions où l'on oublie qu'on souffre !... O âme pieuse qui trouvez trop dure l'existence tourmentée de ce monde, que feriez-vous si toute église vous était fermée, que dis-je, si toute église, tout à coup, disparaissait de la surface de la terre; si pas un clocher

jamais ne devait se présenter devant vos pas errants! « Ah! diriez-vous alors, m'agenouiller une fois, une seule fois auprès d'un pauvre autel éclairé de deux cierges fumeux; voir encore un prêtre penché sur le pain du sacrifice et prononçant les grandes paroles! « Ceci est mon corps! Ceci est mon sang! » Voilà ce dont le besoin me tourmente. Non! il n'y a rien ici-bas d'aussi grand, d'aussi beau! Comme je le sentirais alors! Comme alors Jésus me paraîtrait plus mien et plus délicieux! »

O pauvres âmes du Purgatoire, que je vous plains! vous n'avez ni église, ni autel, ni table sainte, et, si vous avez des prêtres parmi vous, ces prêtres sont muets! Ils n'ont plus la voix qui commande, et c'est en vain qu'elle prononcerait aujourd'hui la toute-puissante formule : « Ceci est mon corps! » Jésus ne les entendrait pas!... Quelle impuissance!... Quel vide! quel désert!.... trop juste expiation d'un bonheur méconnu!

O bon Jésus, tandis que vous vous élevez en ce moment vers le Ciel comme un beau soleil qui s'élance, envoyez du moins jusqu'au Purgatoire, jusqu'à cette âme pour qui je vous implore, un rayon de l'autel qui purifie et qui console. Que ne puis-je me priver moi-même de cette messe, pour qu'elle soit célébrée là-bas, devant ces âmes plus dignes que la mienne d'un tel bienfait, devant des transports que je

peux à peine comprendre et que je suis incapable d'égaler.

Le divin Sauveur n'exerce plus une action **directe** en faveur de ces âmes; il ne peut leur communiquer ni sa grâce, ni ses expiations, ni ses mérites; le temps de l'action formatrice est passé, il cesse avec la vie, « *la nuit est tombée durant laquelle on ne peut plus travailler* »; ainsi l'a décidé une sage justice. Toutefois la miséricorde, incapable d'accepter cette totale impuissance, a trouvé la touchante ressource d'atteindre ces âmes par nos mains! Création bien digne de Dieu, qui enrichit nos actes d'un double effet, mérite pour nous, secours pour elles : l'Église souffrante sera consolée, et l'Église militante aura la gloire d'une noble charité; des liens plus étroits uniront ces deux groupes lointains, et la reconnaissance préparera pour l'éternelle réunion des effusions plus vives d'un fraternel amour!

Mais alors quel devoir pour notre foi, pour notre cœur! Quelle responsabilité trop peu comprise! hélas! quelles défaillances de toutes parts!... On a les mains pleines des richesses du Calvaire et l'on ne daigne pas même les ouvrir pour les laisser tomber, en pluie rafraîchissante, sur des âmes qui souffrent, — en pluie d'or, pour la rançon des âmes prisonnières! Ah! ne point soulager des souffrances, n'est-ce pas un genre de cruauté qu'excusait seule jusqu'ici l'irréflexion?

Memento des morts

L'Église, à chaque messe, fait mémoire des fidèles qui, leur tâche remplie, se sont endormis dans le Seigneur. Elle permet au prêtre de désigner des âmes et même de prononcer des noms; c'est l'unique liberté qu'elle lui laisse dans la rigueur de sa liturgie : aucun autre mot ne peut être ajouté ou retranché aux saints canons... « *Donnez, Seigneur, à ces âmes qui souffrent, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix* », trois demandes qui révèlent tout le Purgatoire. — Il y a des **ardeurs brûlantes** qu'on peut rafraîchir, des **ténèbres** qu'on peut dissiper, des **agitations** que l'on peut apaiser. — Se rappeler cette goutte d'eau demandée à Lazare et que nous pouvons leur donner. — Songer à ces nuits de tristesse qu'une espérance plus prochaine peut éclairer. — Sentir la détresse d'une âme déchirée de remords et qu'un murmure de pardon viendra rasséréner. — Se représenter l'attention haletante de cette âme au moment où l'on prie pour elle. — Gémir de notre indifférence et de nos distractions... Oh ! combien tout cela sera puni un jour, ne fût-ce que par l'oubli où nous serons peut-être abandonnés !

A l'Agnus Dei

Dans les messes ordinaires, l'Église fait dire par deux fois ces paroles : « *Agneau de Dieu qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous* », et à la troisième : « *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-nous votre paix !* »— Aux messes pour les défunts, la formule terminale est changée, il y est dit deux fois : « *Donnez-leur le repos* », et à la troisième : « *Donnez-leur le repos éternel* »... Le repos ! quel besoin dominateur ! C'est au repos du soir qu'aspire l'ouvrier brisé de travail ; c'est le repos du foyer qu'attend le soldat après une rude campagne ; c'est le repos dans les bras amis qui est le rêve de l'expatrié. — Repos du sommeil qu'appelle l'insomnie du malade, repos de l'oubli que réclament les tortures morales... Le purgatoire n'a pas de soir, pas de répit, pas de sommeil ! O Seigneur, vous avez pourtant bien créé quelque sorte de repos pour leur lassitude, quelque diminution de souffrance, quelque douceur d'espoir, quelque effusion de votre amour... peut-être une visite des anges, une bonne nouvelle de la terre, un tressaillement de Jésus en elles, car Jésus ne cesse point d'être leur vie, la vie du germe caché dans le sillon... Consolez-vous, consolez-vous, ô pauvres âmes, l'Agneau

de Dieu frappe à la porte du Purgatoire ! — L'Agneau de Dieu frappe à la porte du Ciel ! Rassurez vos longues attentes, bien courtes au seuil de l'éternel repos !

Domine, non sum dignus

C'est le grand cri du purgatoire, répété non pas trois fois, mais des milliers de fois et sans cesse. Il sort de tous les souvenirs du passé, de la vue des taches qui restent encore ; il sort de l'adoration de Dieu et de son amour.

Oh ! non, je ne suis pas digne de **paraître** encore devant vous, beauté suprême ; toute laideur n'a point disparu de mon âme, et sur mes traits la divine ressemblance de Jésus ne s'épanouit pas tout à fait. Ne me regardez pas, je me fais honte à moi-même ; j'expie la trop bonne opinion que j'avais de mes pauvres qualités, la vaine complaisance en l'estime qu'on me donnait... Ah ! ces fautes, ces fautes d'autrefois, si légèrement commises, si durement expiées !

Oh ! non, je ne suis pas digne de **chanter** le cantique du ciel dont l'amour pur dicte tous les accents, j'ai trop aimé la terre, son bien-être et son faux brillant ; je restais sans admiration et sans louange pour les humbles vertus, pour

les humbles services, pour les humbles apparences sous lesquelles pourtant et dans l'église et dans les âmes se cachait le divin... « *Ma voix devient rauque à force de gémir*, ma voix ne connaît plus, même dans ses louanges, que l'accent du remords. Ah ! quand mettrez-vous sur mes lèvres le miel des suaves mélodies !

Oh ! non, Seigneur, je ne suis pas digne de l'union bienheureuse; je ne puis mêler au pur océan de votre Être ma goutte d'eau, trouble encore ; je ne puis me fondre en vous, tant que je ne serai pas totalement dégagé de toute trace d'égoïsme. Mes bras n'oseraient point s'ouvrir pour vous étreindre, mon front ne saurait pas encore s'incliner sur votre sein... Comme je rougis de mes audaces de la terre, non pas de la confiance qui me jetait vers vous, mais de l'inconvenance téméraire qui apportait jusqu'à la table sainte une âme indifférente, un cœur livré aux affections humaines.

Communion

L'âme du purgatoire est placée, entre l'union du ciel dans la possession de l'infini et l'union de la terre dans la possession de la grâce. Un double soupir s'exhale de ses lèvres : l'un monte

vers le bonheur attendu, l'autre redescend vers le bonheur méconnu. Ah ! combien de regrets de tant de communions omises, de tant de communions faites sans dignité, sans préparation, sans reconnaissance, sans amour vrai !... Et quel médiocre résultat ! Ni délicatesse plus grande, ni vigueur plus décidée, ni fidélité plus complète ! Jésus ne prenait pas possession de mon être, je ne lui en ouvrais pas les secrètes issues, je ne mettais pas à ses ordres toutes mes énergies... je le laissais passer comme un hôte étranger dont on oublie même la présence !...

Le purgatoire est le seul lieu où Jésus ne soit pas **réellement** présent parmi les siens. Il y est certes par son action vitale, comme l'action du Cœur qui s'étend à la dernière fibre ; mais son cœur palpite au loin ; — l'Humanité Sainte de Jésus réside sur la terre, s'immole de nouveau et se donne sans cesse ; — elle sera au ciel le lien qui nous rattachera à l'infini, le canal qui nous communiquera ses ivresses ; dès ici-bas, voilée dans le mystère, elle élabore en nous ces gloires futures... Hélas ! en purgatoire, l'Eucharistie n'est qu'un regret et une espérance... Et pourtant comme elle y est comprise ! Un miracle nous montrant Jésus dans l'Hostie ne nous donnerait pas une certitude plus sensible !... Parmi leurs douleurs, celle de ne pouvoir communier est sans doute une des plus vives chez ces âmes aimantes

Ah ! communions plus souvent et communions pour elles; nous ne pouvons leur donner Jésus lui-même, mais nous pouvons leur transmettre quelque chose de Lui, quelque parfum de sa présence, quelque effusion de son amour, quelque goutte rafraîchissante de sa consolation. Jésus peut entrer au purgatoire par nous et de cette façon. Oh ! admirable solidarité des âmes ! à travers l'incommensurable chaos qui nous sépare, un chemin nous est ouvert qui nous permet d'aborder leur prison et d'y porter ce bien qui est à nous !...

Ah ! qu'il est aimé de ces âmes ! Leur union à Dieu surpasse en tout la nôtre : nulle affection au péché ne l'altère, nulle attraction inférieure ne la dispute, nulle illusion ne l'égare, nul oubli ne vient en interrompre l'exercice sacré.

L'union parfaite est le but obligé de toute âme ; elle prépare l'union de jouissance dans la possession suprême de Dieu. — Qui le sait ici-bas, et qui y pense ? Et cependant, pour entrer dans ces relations supérieures à notre nature, ne faut-il pas s'initier d'avance aux mœurs divines et apprendre la belle langue que parle l'amour parfait ?

... En vérité, le Purgatoire est moins une prison qui châtie qu'une **école** qui forme !

Heureuse l'âme qui n'attend pas ces douloureuses leçons !

Ite missa est : L'exil est fini !

C'est l'ange de la délivrance, c'est la parole de liberté. L'âme répond à cet appel. La voilà sur le seuil du purgatoire. Quel réveil et quel tressaillement ! Ses infirmités de la terre et ses laideurs ont disparu ; son beau visage rayonne; ses ailes déployées s'agitent ; un être nouveau s'élance vers une sphère nouvelle. Ouvrez-vous, portes trop longtemps closes ! Ouvrez-vous, bonheur si longtemps désiré ! Ouvrez-vous, jouissances, gloire, amour infini ! Ouvrez-vous, ô bras paternels, trop longtemps privés de cet enfant ! ouvrez-vous bien larges, puis refermez-vous à jamais sur un heureux de plus !

DEUXIÈME MESSE

MESSE

EN L'HONNEUR DES

AMES CHÈRES

QUI SONT AU CIEL

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, donnez aux âmes chères qui m'ont précédé au ciel, un accroissement de bonheur et de gloire, afin qu'elles aient à vous remercier une fois de plus !

« Consolamini invicem in verbis istis... Cherchez votre consolation en de telles pensées. »

MESSE

EN L'HONNEUR DES

AMES CHÈRES QUI SONT AU CIEL

Quand nous avons perdu un être qui nous était très cher, notre préoccupation première est de le retirer au plus tôt du purgatoire. Songer qu'il souffre est trop cruel. Que ne faisait-on pas, hier encore, pour lui épargner une douleur même légère?... Or voilà que le temps s'écoule : mille prières, mille petits sacrifices, des messes nombreuses ont payé la rançon. Et d'ailleurs cette âme aimée n'avait-elle pas pieusement vécu? Ne s'était-elle pas saintement éteinte? La maladie ne l'avait-elle pas purifiée déjà? Le Père céleste, dans sa hâte à lui ouvrir ses bras, l'aura sans doute retirée des souffrances expiatrices... Mais, si elle est au ciel, pourquoi prier encore? pourquoi faire couler de nouveau sur l'autel le sang de l'auguste Vic-

time?... C'en est donc fait de notre dévouement: nous ne pouvons plus rien pour elle! Il ne nous restera plus qu'à la contempler dans un bonheur que nous ne pourrons embellir!. Et pourtant c'est un vrai besoin de donner à ceux que l'on chérit, fussent-ils très riches; car les très riches eux-mêmes trouvent un bonheur particulier à recevoir d'une main amie tel objet que leur eût procuré leur fortune. Or, si les rôles sont changés, si nos rapports ne se traduisent que par les grâces qu'ils nous obtiennent, nous voilà condamnés à recevoir sans rendre. L'amitié ne s'y résigne pas, car elle vit d'échanges. Hélas! que faire? qu'inventer pour ceux qui sont au comble du bonheur?

Rassurez-vous : l'autel est là; et sur l'autel descend l'inépuisable richesse du sang d'un Dieu. Si ce sang est capable d'assurer le bonheur, pourquoi serait-il incapable de l'accroître? sa vertu serait-elle donc limitée à la terre; et ses mérites n'auraient pas, comme l'encens, le don de s'élever et de porter jusqu'au ciel leurs parfums? A chaque messe, Dieu, tout infini qu'il est, ne reçoit-il pas une gloire nouvelle, une satisfaction de plus? Pourquoi donc gloire et satisfaction n'iraient-elles pas ajouter quelques rayons à un bonheur qui, n'étant point infini, reste perfectible toujours?

Eh bien, oui, il en est ainsi, et cela est certain. Tant que l'œuvre du Christ ne sera pas achevée,

tant qu'il existera entre le ciel et la terre des communications intimes, le sang divin saura trouver des voies secrètes pour porter jusque là-haut sa fécondité. Voilà pourquoi l'Église célèbre chaque jour la messe en l'honneur des Saints ; voilà pourquoi elle enseigne qu'il leur en revient une augmentation de gloire et de contentement. Il faut mettre à part la béatitude qui est immuable : Dieu en est l'objet, et les mérites personnels en sont la mesure. Nous parlons ici d'un bonheur secondaire qui, tout secondaire qu'il est, dépasse sans doute et de beaucoup, nos plus grandes joies de la terre[1]...

Puis-je le croire? Aurais-je donc ce pouvoir imprévu d'orner le ciel pour ceux que j'aime?

Mais, direz-vous, l'Église ne célèbre la messe qu'en l'honneur des Saints **canonisés**, jamais pour d'autres. Oui, s'il s'agit d'un culte **public** qui exige des certitudes authentiques ; non point s'il s'agit d'une intention pieuse qu'on porte vers Dieu avec une déférence filiale. Remarquez-le bien, la canonisation ne fait pas le saint, elle le **déclare** tel. La veille, sans les recevoir, il **méritait** les mêmes hommages. — La fête de la Toussaint n'est-elle pas, d'ailleurs, la fête de toutes les âmes, de celles qui furent tièdes, comme de celles qui se montrèrent héroïques?

1. De plus amples explications seront données à la deuxième messe du Sacré-Cœur.

L'Église n'écarte pas même celles qui revinrent à Dieu au dernier moment : à toutes, ce jour-là, elle envoie de nouvelles couronnes, de nouvelles suavités. Qui m'empêche donc de renouveler à chaque messe ces mêmes offrandes, discrètement et tendrement? La terre est bien petite, bien triste et bien misérable; elle est pourtant seule féconde. Son sein déchiré par la charrue produit déjà la nourriture qui se transforme en vie, en activité, en science, en vertu même [1]. A leur tour, nos âmes déchirées par la douleur et arrosées du sang divin produisent des mérites spéciaux qui se transforment en vie, en activité, en jouissance pour les âmes chères qui les reçoivent au ciel. Leur bonheur en est accru et leur beauté y puise un éclat nouveau. Le pain et le vin de la messe sont aussi là-haut des sources de vie!

Quoi! je peux le servir encore, cet être que j'ai tant aimé; je peux lui offrir chaque jour une part de mes biens! Et il le saura, et il en sera ému, et il m'en aimera davantage! Nous serons plus rapprochés de souvenir, plus unis de sentiments! Ce même Jésus qu'il contemple au ciel, radieux, je le possède sur l'autel, immolé. L'un et l'autre si près de Lui, n'est-ce pas être ensemble? Ne nous regarde-t-il pas des

1. Par le concours que l'âme trouve auprès du corps.

mêmes yeux? Ne peut-il pas transmettre les paroles que nous nous adressons sans nous entendre?... Quelle source de consolations pour la souffrance! Quel stimulant pour la générosité! Quel mobile d'amour et de reconnaissance pour un Dieu qui a imaginé pareille chose! Le vide se fait moins profond; l'isolement moins douloureux. Une lueur matinale paraît à l'horizon; une sorte de palpitation soulève le voile du mystère; la mort ne sépare plus, durement. Des relations secrètes, mais bien douces, se sont formées; on peut continuer à **vivre pour ceux qu'on aime**: on a de plus le droit de les vénérer; on les prie : c'est leur apothéose modeste qui se célèbre dans l'intimité de notre cœur!

En appliquant ces pensées à la messe que vous allez entendre, insistez sur les deux points de vue qui les résument : **admirer** cette âme chère et l'**invoquer.**

Réprésentez-vous vivement sa physionomie aimée: suivez des yeux l'épanouissement de son bonheur et de sa beauté. L'admirer, c'est si doux!

Voici quelques développements de ces idées; vous les retrouverez appliquées aux diverses parties de la messe.

Au bas de l'autel

Invoquez l'âme qui vous est chère; essayez de bien vous la représenter au ciel, penchée vers

vous, les yeux fixés sur vous, sur vous qui, dans cette église, vous tenez à genoux près de cet autel: — Elle est pure et belle à ravir! Vous la sentez grande et puissante. — Elle fut votre compagne dans la vie, votre égale; elle vous domine aujourd'hui. — Sentiment des parents, des amis auprès d'un des leurs devenu un grand personnage : bonheur de s'incliner devant lui... Pénétrez-vous de tout l'esprit de religion que vous imposent le saint lieu, les cérémonies, le grand acte auquel vous allez participer... Dieu lui-même s'apprête à honorer l'âme qui vous est si chère!...

Au gloria in excelsis

Oui, gloire à Dieu; gloire à l'infini de son Être qui se déploie en lui-même; gloire à son action merveilleusement sage, puissante et bonne qui s'exerce au dehors; gloire particulière à Dieu pour le salut de cette âme que je viens vénérer! C'est son amour qui sur la terre la forma par tant de grâces, tant d'épreuves, tant de pardons peut-être; c'est ce même amour qui au ciel la transforme, l'embrase, la ravit.

Nous vous louons, nous vous bénissons et nous vous adorons, nous vous rendons grâce pour la gloire dont vous jouissez. Elle est immense, et

vous en répandez les flots sur les Saints. Votre gloire est un admirable soleil qui illumine, réchauffe et vivifie. Ses rayons enveloppent l'âme qui m'est chère; ils dessinent une couronne autour de son beau front; ils pénètrent toutes ses facultés pour y faire épanouir les grands sentiments et les grandes extases. La gloire fait au ciel ce que fait ici-bas la grâce, elle divinise; mais elle le fait là-haut à découvert, splendidement. O âme chère, je vous distingue à peine d'avec Dieu, tant vous êtes en Lui! Tel un cristal très pur au sein d'une éblouissante lumière...

Cette gloire, je ne puis la comprendre; elle ne ressemble en rien à celle de la terre. L'une est faite des acclamations des hommes... un peu de bruit... très vain et qui se tait bientôt! L'autre est l'éclat de la beauté. Elle est une réalité, ne faisant qu'un avec l'être; elle est cet être même, divinisé, qui se manifeste et rayonne. « *O Jésus, doux Sauveur, roi céleste, fils du Père éternel* » et mon frère; « *Agneau immaculé dont le sang lave nos fautes et rend la vie, prenez-moi en pitié* », purifiez mes idées, mes intentions, ma vie; détachez-moi de ce qui me retient en bas; rendez-moi juste et fervent. « *N'êtes-vous pas la sainteté* » qui a horreur du mal et de l'imperfection même? Ne vous êtes-vous pas sanctifié pour nous et si cruellement? N'est-ce pas le rôle du Très-Haut d'élever les âmes? De grâce, élevez-

moi ; car, en m'élevant, vous me rapprochez de cet être aimé qui me regarde, moi si petit et de si loin !

L'épître et l'évangile

Résumons-les tous les deux sous ce titre : **la Parole de Dieu.** Ne choisissez pas aujourd'hui un texte spécial : c'est l'Évangile tout entier qu'il faut entendre.

Je prête l'oreille... Des rivages de Judée, l'écho lointain m'apporte une note dominante qui revient sans cesse, harmonisant toutes les autres : c'est le **royaume de Dieu,** ce règne de l'idéal dans la vertu comme dans la récompense : — le royaume magnifique au nom duquel Jésus a le droit de béatifier la pauvreté, la patience, les larmes, la persécution, ce règne de Dieu qui répand la paix parmi les hommes par le détachement et la bonté, — ce règne de Dieu qui, ébauché ici-bas, s'achève au ciel, où il s'appelle la maison de mon Père, la possession de Dieu, les infinies délices, — la cité permanente où notre place est marquée, où nos mérites nous précèdent, où le père de famille nous attend les bras ouverts ; — cet héritage céleste qui revient tout naturellement aux enfants, comme cela se fait parmi les hommes... Et je revois ce Jésus qui s'en allait prêchant le royaume de Dieu, ce Jésus

que les foules suivaient, que les petits enfants aimaient d'instinct, et pour qui se passionnaient les grandes âmes; je le retrouve le même là-haut, mais plus suave encore, plus séduisant et plus beau; je le vois réalisant ses promesses et transformant en richesses, en grandeur, en jouissances, le détachement, la patience, les larmes... Comme autrefois sur terre, chacun des siens au ciel peut l'approcher, le prendre à lui tout seul et reposer sa tête sur sa poitrine vibrante, qui reçut le front de saint Jean...

O âme chère que j'ose pleurer, aurais-je donc pu vous donner ici-bas un tel bonheur? Vous pleurer est une faiblesse; vous la pardonnez à mon pauvre cœur déchiré, à ma foi qui n'a point percé le nuage... A force de vous savoir heureuse, ne finirai-je pas par moins souffrir?

Le credo

Tandis que je prononce avec foi tous les articles du symbole et que j'affirme hautement un Dieu parfait; un Dieu créateur; un Dieu Trinité; un Homme-Dieu sauveur; une Église unique, sainte, universelle; la communion des saints; la vie des siècles éternels... vous, ô âme chère, vous contemplez là-haut toutes ces merveilles. — La vision a remplacé la foi : c'est un infini de

grandeur, de beauté, de dons insoupçonnés qui se déploie sous vos regards; l'apparition de Dieu dans ses attributs éblouissants, dans sa richesse créatrice, dans la distinction lumineuse de ses trois augustes Personnes. Vous comprenez ce que c'est que la Paternité, la Filiation, l'Amour qui les unit; et je vous vois toute tremblante d'émotion quand le regard d'une telle majesté repose sur vous! — Vous connaissez, enfin, le dernier pourquoi de l'Incarnation et ses dernières conséquences sur l'universalité des mondes. Le cœur de l'Homme-Dieu vous révèle le cœur même de Dieu; et les splendeurs de sa Passion vous émerveillent. — Marie, plus mère que jamais, peut vous prodiguer ses tendresses. Autour de vous, l'Église triomphante se déploie dans la pourpre de ses martyrs, dans la blancheur lumineuse de ses confesseurs, dans les parfums suaves de ses vierges. Vous l'aviez laissée sur la terre si humiliée au dehors, si pauvre parfois au dedans, si peu divine d'apparence, et vous la retrouvez pure et majestueuse, toute vivante de l'âme du Christ, digne de Dieu!... Mais elle ne possède que les âmes et elle attend les corps. O cher être tant regretté, je garde près de moi quelque chose de vous. Vos restes sacrés dorment sous une pierre, à l'ombre d'une croix, dans la tristesse d'un cimetière. La résurrection vous rendra ce corps que les sacrements ont fait saint;

et vous reprendrez ce visage qui reste dans mes yeux, cette voix que j'entends encore, ce charme qui émane d'un être aimé. Au contact du ciel, tout dans ce corps aura pris cette haute beauté, que donnent à la fois le bonheur et les grands sentiments, même dès ici-bas. — Enfin, le **Credo** se termine par cette affirmation suprême: *Je crois à la vie des siècles éternels.* C'est un grand voile qui s'écarte et derrière lequel s'ouvrent des horizons sans limites; c'est le bonheur qui trouve sa formule complète : la fixité. — *Amen!* Qu'il en soit ainsi pour tous ceux que j'aime!

L'offertoire

Offrir un don, fût-il un rien, est un besoin quand on aime. Nous déposons des fleurs sur une tombe où repose quelque chose de nous; l'âme est bien loin et le corps ne sent plus; n'importe! l'affection continue son mouvement: elle veut donner, elle veut faire jouir encore. Illusion, direz-vous. Peut-être? Mais illusion bienfaisante, ne fît-elle que consoler. Elle fait plus, elle **nourrit le souvenir** et elle **unit** dans l'espérance. O vous qui pleurez un etre cher, s'il vous était donné de lui faire sentir le parfum de vos fleurs et la tendresse de vos larmes, mêlées ensemble sur sa tombe, comme vous

tressailliriez de joie!... Et, si vous pouviez accroître son bonheur, si vous pouviez honorer sa personne devant la Cour céleste, dites-moi quel serait votre ravissement! Eh bien! la messe vous investit de ce pouvoir!

Quoi, Jésus serait assez à moi pour qu'il me soit permis de l'offrir, d'en faire un don, d'en enrichir quelqu'un; et ce quelqu'un ce serait vous, chère âme à qui je voudrais tout donner! Que pourriez-vous d'ailleurs attendre de plus précieux même dans votre ciel? Une messe! maïs c'est tout le Calvaire; et n'est-ce pas le Calvaire qui a fait le ciel? Le sang divin, par l'usage et le temps, ne s'est point appauvri : l'infini ne s'épuise pas. Eh bien! je l'offre pour vous, ce sang du Calvaire!... Et il me semble vous voir émue et plus radieuse encore; et il me semble vous entendre me dire : Comme c'est bien ce que tu fais! Comme tu me rends heureuse! Une messe en mon honneur, une messe pour moi!... Non, pas pour moi seule, car ce nouvel éclat de gloire qui se repose sur moi, par moi va rayonner sur d'autres âmes et jeter dans le ciel un éblouissement de plus. — Offre-moi donc tous les jours ce Jésus immolé que seule possède la terre et demande souvent au prêtre de monter à l'autel particulièrement pour moi. — Contraste touchant d'un vrai pauvre donnant à un vrai riche!

Préface et sanctus

Ces deux chants qui se succèdent, évoquent à notre pensée les hymnes du Ciel et s'associent à leurs accents inconnus. O âme chère, je vous aperçois dans ces chœurs magnifiques ; et parmi ces voix je distingue votre voix aimée. Est-ce bien vous pourtant ? je ne vous aurais jamais rêvée aussi vibrante, aussi belle. Le bonheur transfigure, je le sais. Cependant, dites-moi, un bonheur toujours le même peut-il durer sans défaillance à ces hauteurs? Chantez-vous ainsi tout le long de ce jour éternel qui n'a point de nuit ? Et comment trouvez-vous, dans ces louanges répétées, des transports qui se perpétuent ?

— Ne sais-tu pas que Dieu est infini de toutes parts ? Songe à ce que peut être une idéale beauté, une amabilité parfaite, une richesse sans mesure. L'éclat du soleil, les grands spectacles de la nature, les splendeurs de l'intelligence et du génie, les prodiges de l'art, tout cela n'est ensemble qu'une étincelle auprès du foyer immense qui nous illumine de tous ses feux. — Les merveilles de l'Être divin se déroulent sans fin sous nos yeux. Chacune d'elles est si prenante qu'elle peut retenir durant des siècles, et elle est si profonde

qu'elle laisse pressentir des au-delà sans fin. Ensemble elles se déroulent si nombreuses, si vastes et si riches que c'est pour chaque jour un spectacle nouveau. L'Être infini est nécessairement varié à l'infini. Comment veux-tu que la satiété nous gagne ? à chaque manifestation successive, on dirait un autre infini... Tu ne me comprends pas, oh ! non, tu ne peux pas comprendre. Si même un ange te transportait ici, tu y serais comme un aveugle au milieu d'un musée de peinture, car il te manque un sens, ce sens que crée en nous la lumière de gloire, ce sens épanoui qui rend capable de contempler le divin.

Songes-y donc. Pourquoi ne vois-tu pas Dieu sur la terre ? Sais-tu ? car enfin là aussi il est tout près de toi : que dis-je ? il est en toi ; il remplit toute chose ; et là, comme au ciel, il est tout lui-même, il est l'Être éminemment visible en soi. Mais visible en soi, il est absolument invisible pour toi, comme la lumière pour l'aveugle. Ainsi à chaque instant tu côtoies la source du bonheur, sans y pouvoir tremper tes lèvres.

Pauvre aveugle, tu marches guidé par la main de la foi et averti par sa parole ; tu ne vois pas, tu sais et tu t'étonnes de nos enthousiasmes éternels ! Songe donc qu'un sens nouveau ouvre des impressions nouvelles, totalement inconnues de ceux qui ne l'ont pas. Le sourd de naissance

ne sait rien des enthousiasmes causés par l'harmonie des sons. L'aveugle ne sait rien des ravissements causés par l'éblouissement des couleurs. Tu ne sais guère de Dieu que son nom, tandis que nous le voyons face à face, Lui-même, dans sa splendeur. Toutes ses amabilités s'étalent devant nos yeux ravis, et les profondeurs de notre être palpitent d'émotions, plus grandes que nous. De là s'élèvent nos admirations et nos louanges ; et elles se prolongeront tant que Dieu sera beau, tant que nos yeux auront le pouvoir de le contempler, tant que restera dans nos cœurs la passion de l'aimer !

— Ah ! je m'explique enfin votre louange éternelle : c'est l'accent d'un bonheur sans cesse renouvelé, c'est le besoin d'un amour qui ne peut contenir ses ivresses. Eh bien ! o âme chérie, je vous apporte la matière d'une louange nouvelle, que dis-je? la louange vivante elle-même, en vous offrant Jésus immolé. Il a des adorations que vous ne pouvez atteindre et des accents dont le sens vous reste inconnu. Pour lui les horizons de l'infini s'ouvrent plus avant; chez lui le sens divin a des acuités plus pénétrantes, et ses impressions d'un instant dépassent toutes les impressions réunies des Anges et des Saints. Prenez-le ; je vous le donne ; il vous appartient spécialement à cette heure. Prenons-le, vous et moi ; chantons ensemble, unissant par lui le Ciel et la terre, votre pleine

louange et mon essai confus, l'âme bienheureuse qui contemple dans la lumière et la pauvre âme qui prie dans une église pleine d'ombre!

A l'élévation

Il va venir! Un grand silence remplit le sanctuaire. Des anges précurseurs s'y rassemblent. Considérez Jésus actuellement au ciel; représentez-vous la majesté de sa personne, l'éclat de son entourage, les adorations qu'il reçoit d'êtres si beaux. Parmi eux, cherchez la petite âme en l'honneur de laquelle vous entendez la messe. Elle paraît plus émue, plus heureuse encore. — Abaissez maintenant votre regard sur l'autel; le prêtre se courbe et, s'emparant du pain et du vin, matière du sacrifice, le voilà qui lentement scande ces étonnantes paroles : « Ceci est mon corps... » et aussitôt, d'un seul élan, ce même Jésus se trouve entre ses mains, dépouillé de sa gloire et tout à nous!

O Jésus, il me semble que là je vous admire plus que dans votre ciel; je comprends mieux votre amour par votre condescendance; et le contraste de vos deux états vous donne un aspect si touchant qu'il en devient sublime. Là-haut, vous portez vos cinq plaies; mais ce sont des joyaux qui vous parent; au lieu de sang, elles versent des rayons de gloire. Ici, j'ose le

dire, je suis en face de cinq plaies qui saignent; je les sens douloureuses, comme des cicatrices rouvertes. Cette terre, sur laquelle seule a coulé votre sang rédempteur, semble conserver le privilège de l'avoir toujours fluide, comme le sang de certains martyrs. Je peux m'attendrir devant sa nouvelle effusion; je peux y puiser à l'infini des grâces, des dons, des mérites; je peux en embellir le ciel ! O chère âme pour qui je prie, tressaillez d'allégresse, car la source ouverte à notre indigence rejaillit jusqu'à votre éternelle félicité; et les larmes même que m'arrache votre absence, si je les verse au pied de l'autel, ont le bonheur trop doux de vous obtenir, grâce au saint sacrifice, quelques jouissances de plus.

Au pater

Quelle est donc cette voix qui sort du silence et qui murmure ces paroles divines : « *Notre Père qui êtes aux cieux !...* » Est-ce votre voix, ô âme chère ? Est-ce la prière filiale que chaque jour vous répétez là-haut et que vous comprenez enfin ? Le nom de Père évoque de si douces visions ; c'est la famille reconstituée, unie. — C'est la maison paternelle où l'on est si bien. — C'est le retour de l'exil qui parut si long. — C'est la réunion de tout ce qui s'aima sur la

terre. — « *Que votre nom soit sanctifié...* » Ce nom, dans votre bouche est une mélodie, un chant de gloire, une louange éternelle. — « *Que votre règne arrive !* » C'est pour nous que ce vœu se formule, car, pour vous, il est accompli. — « *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux !* » O Père, votre volonté ne peut être que bonne, sage et belle. Un amour infini l'inspire, une intelligence infinie la dirige, la toute-puissance est à ses ordres. Entrer dans cette volonté, c'est donner pour principe à sa vie cette bonté, cette intelligence, cette toute-puissance; c'est donc vivre divinement !... Oh ! qu'elle se fasse, cette adorable volonté, qu'elle se fasse ici-bas autant qu'il se peut, comme elle se fait au ciel, pleine et entière, dans l'émulation d'un même amour ! Là-haut elle se manifeste dans l'éclat de sa vérité; ici-bas elle prend la forme austère d'un précepte. Ne le regrettons pas, le mérite exige le choix, l'effort, la liberté enfin... Au ciel la liberté se perd dans un irrésistible amour : c'est son repos sacré, c'est sa divine récompense ! — « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour !* » Toute âme crie ce besoin. Dieu est son aliment nécessaire. Où Dieu manque, la vie s'éteint. Chaque jour de votre éternité, ô chère Âme, vous réclamez la vue de Dieu qui nourrit votre intelligence, la jouissance de Dieu qui nourrit votre cœur... Ici-bas, sans lui, notre intelligence ne sait plus rien, et notre besoin

d'aimer se meurt d'indigence. — Dieu s'est enfermé en Jésus, et Jésus s'est enfermé dans le pain du sacrifice. Le même aliment nous arrive à tous deux, mais sous des formes qui conviennent à nos conditions différentes : des sens encore fermés ne peuvent le recevoir que dans le mystère ; des yeux ouverts réclament sa manifestation lumineuse.

A l'Agnus Dei

Représentez-vous le spectacle de cet Agneau immolé qu'accompagne la cour céleste. N'est-il pas près de nous sur l'autel ? Et, si nous n'avons pas la faveur de le contempler dans sa gloire, nous avons la douceur de le recevoir lui-même dans son état voilé... C'est ici que tout se fait plus tendre, plus intime. C'est ici que ceux que nous avons perdus se rapprochent de nos frontières, au point de ne laisser entre nous que la distance de la poitrine de Jésus.

La communion

O vous qui pleurez chaque jour un être cher qui vous fut cruellement ravi ; ô vous qui vous agenouillez sur sa tombe, près de ce corps qui

n'est plus qu'un reste de lui-même et qui ne peut constater votre présence ; ô vous qui regardez longuement ce portrait, qui semble vous parler encore ; vous qui accueilleriez avec transport une âme venue de là-haut et qui l'y aurait rencontrée, allez à la table sainte : un intermédiaire immédiat vous y attend ; il est aussi **près de lui** qu'il sera **près de vous.**

Il le voit ; il lui parle ; il le presse sur son cœur comme saint Jean à la Cène, tandis que, descendu dans votre poitrine, il est en contact avec vous.

Jésus lui-même vous unit ; il vous tient l'un et l'autre par la main, comme deux petits enfants qui marchent de chaque côté de leur père durant la nuit.

Par lui vous pourrez **communiquer** ensemble ; et ce n'est pas une fiction, c'est un mode mystérieux, mais aussi réel et presque aussi doux, pour ceux qui comprennent !

Jésus se trouve au ciel dans cet état **normal** où l'on se voit, où l'on s'entend ; ici-bas, près de nous, il reste **invisible** et **muet**. Nous lui parlons pourtant et nous savons qu'il nous écoute ; mais, si nous lui parlons, là, sans le voir, pourquoi ne point parler à cette âme qu'il tient à ses côtés là-haut ? Si le son de notre voix ne peut monter jusqu'à son oreille, Jésus lui redit nos paroles, lui qui n'a pas à élever la voix pour s'en faire entendre.

Dites-lui donc votre affection constante, la douleur qui vous accompagne, l'espérance qui vous attire. Parlez-lui de votre âme, de ses besoins, de ses résolutions saintes, de ses défaillances aussi. Nommez-lui les personnes qui vous sont chères. Faites-lui part de vos projets, de vos difficultés, de votre vie enfin, de cette vie autrefois partagée et si douce et tant regrettée!...

Ne voyez-vous pas que ces rapports seront pour vous un principe de force. Rien ne vous coûtera pour contenter cette âme chère; or, ce qui la contente à cette heure, c'est la vertu, c'est le courage, c'est le progrès; c'est tout ce qui rend l'âme plus belle, et l'avenir plus sûr. Ce qu'elle aime, ce qu'elle admire en nous, c'est le développement du divin, elle, toute divine dans sa béatitude.

Pensez-y bien, ce contentement est un peu de bonheur pour elle; et votre vertu, puisqu'elle l'inspire, lui est aussi un peu de gloire.

— Dans ces rapports secrets, dans toutes ces vues intimes que saura étendre votre tendresse, vous prendrez peu à peu cette éducation élevée, délicate et sereine qui est le propre des âmes dont « *la conversation est dans le ciel* ».

A l'ite missa est

Ne semble-t-il pas que les mains du prêtre, en s'étendant, ouvrent le paradis et donnent la liberté à votre âme ? Allez ! le sacrifice de la vie est achevé ! Allez à la joie du Seigneur. Sortez de cette vallée étroite et ténébreuse ; allez vers les horizons larges et lumineux ; allez à la réunion définitive ! — Voyez ! De toutes parts des âmes accourent à tire-d'aile, comme des essaims d'oiseaux échappés à la tempête qui regagnent leurs nids. Là des cœurs, où vous vivez toujours, battent plus fort ; des bras s'ouvrent pour vous étreindre ; le ciel est le lieu des affections complètes : il agrandit, il embellit. Plus grands, nous sommes capables d'aimer plus ; plus beaux, nous sommes dignes d'être aimés davantage.

Que l'**Ite missa est** soit donc une échappée de vue sur le ciel ; une **aurore** ! — Qu'il soit un élan qui détache et délivre ! « *Cherchez ce qui est en haut ; prenez-en le sens, le goût même* » ; donnez aux devoirs et aux affections de la terre la part très large qui leur revient ; le reflet de l'espérance leur prêtera un attrait de plus. — Cherchez souvent par la pensée cette âme aimée pour laquelle vous venez de prier ; son regard vous sera comme une petite étoile, suspendue au ciel pour vous guider.

TROISIÈME MESSE

PREMIÈRE MESSE

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, faites-moi comprendre et sentir intimement que c'est à votre mère que nous devons l'Eucharistie !

« Fructus ejus dulcis gutturi meo... Qu'il est suave à goûter ce fruit qui vient de vous ! »

LES ÉTAPES VERS L'EUCHARISTIE

Avant la messe

O Marie, mère de Dieu, idéal de beauté, cœur de miséricorde, ma mère ! Vous en qui se réunit tout ce qu'on admire et qu'on aime ! Vous dont la grandeur ne dépasse pas la bonté, dont la blancheur immaculée ne s'éloigne pas de nos haillons, dont l'âme pleine de Dieu demeure en même temps pleine de nous ; je voudrais tout connaître de vous, pour le chanter à vos pieds comme une louange, pour le redire aux hommes comme un pressant appel... Il est vrai, mon débile effort bientôt s'arrêterait en route : « *Nulle pensée humaine*, au dire de l'Église, *n'est capable d'atteindre ces merveilles.* » Que dis-je ! vous-même n'en découvrirez jamais les plus hautes cimes qui se cachent dans l'infini : vous avez reçu plus que vous n'êtes en état de comprendre ! J'aurais

voulu puiser auprès de vous le goût de Dieu, y voir briller l'aspect de sa beauté, et, par une contemplation filiale, imprimer en mon âme quelque pâle image de ses traits... j'aurais voulu, du moins, vous parler à loisir comme font les enfants qui se savent aimés et faire entendre à votre cœur les longs gémissements de la misère humaine, ses sanglots et ses cris déchirants... Un tel objet demanderait de longues pages. Les deux messes qui lui sont consacrées ici n'auront qu'un but restreint : mettre en relief, ô Marie, votre beau **rôle eucharistique.** Préparer la sainte victime, puis l'immoler vous-même et, enfin, forte de tous vos droits, l'arracher à son ciel pour la donner de nouveau à la terre, toujours vivante et toujours immolée : voilà ce que vous avez fait, ô ma mère !

Du commencement de la messe jusqu'à l'évangile « Nazareth »

Rappelez-vous les doux mystères de la Nativité et de la première enfance ; transportez-vous à Bethléem ; voyez cette vallée ensevelie dans l'ombre et le silence, car c'est la nuit ; entendez l'appel mystérieux des anges et suivez les bergers vers cette pauvre étable, où repose dans une crèche l'enfant Jésus. Marie le prend sur ses genoux et le présente à votre adoration

Baisez ses petits pieds et ses mains divines ; réjouissez-vous de le voir si bien gardé par une mère si parfaite ! Tout en elle respire la bonté la plus exquise, le dévouement le plus absolu ; elle est une mère, et rien que cela ; une mère digne d'un tel fils. Dès lors, ils se comprennent en tout et se tiennent sans cesse dans une communion de pensées et d'affection qui fait de leurs deux âmes une seule âme. Peut-on trouver plus admirable **disposition** à la communion réelle de l'Eucharistie, qui viendra un jour rapprocher encore plus ces deux êtres à peine séparés ?

Après cela, suivez la Sainte Famille dans sa fuite en Égypte. Qu'importent à ceux qui s'aiment le changement de lieu, l'isolement, les dangers même ? L'épreuve, la peine, le sacrifice : voilà des occasions de se dévouer plus encore et de montrer toujours mieux comment on aime. Dans les étapes de la fuite, au milieu des privations de l'exil, Marie a tout puisqu'elle a son Jésus !

Un être persécuté, un être qu'on sauve, ne l'aime-t-on pas plus ardemment que jamais ?

Mais c'est surtout à Nazareth qu'il faut les voir ! C'est là que Jésus grandit, et, à mesure qu'il grandit, il laisse apparaître plus amplement ses larges idées, ses admirables sentiments, ses perfections divinement achevées. Marie ne voit que cela ; elle en vit et qu'elle est heureuse ! L'impression de ces belles choses passe en elle et la transforme. Comme la corde d'une lyre,

elle vibre de tous les accents qui s'élèvent du cœur de Jésus. Comme une cire amollie par la douce chaleur de l'amour, elle reçoit l'empreinte des merveilleuses qualités de son fils. Ainsi, de plus en plus, leur ressemblance s'accuse. A force de regarder et de voir avec les yeux du cœur, on finit par prendre la physionomie et l'accent des personnes qu'on aime.

C'est souvent par l'amour sensible que Dieu aime à préparer les âmes aux mâles vertus. Ce genre d'amour n'est pas le plus fort, mais il est le plus pénétrant. Il rappelle le printemps aux tièdes haleines. Comme lui, il est suave et fécond ; comme chez lui tout commence ; rien n'est affermi ; tout est tendre. Le souvenir de ces impressions premières laissera au fond de l'âme le **goût de Dieu.**

Certaines personnes semblent dédaigner ces émotions sensibles, les jugeant d'un ordre inférieur. Théoriquement elles se trompent, car, sous cette forme, l'amour peut être aussi pur et aussi élevé, comme le fut celui de Marie près de Jésus enfant. Pratiquement, elles se trompent aussi, car, à un amour qui ne veut aller à Dieu que par raison et volonté, il manque quelque chose et ce quelque chose est la vie ; non pas la vie essentielle de la grâce, mais la vie ardente qui palpite au dedans et qui s'épanche au dehors. Voyez plutôt les familles où l'on s'aime chaudement !

Comme de petits enfants dans la vertu, désirez donc le *lait* de la piété tendre. Par sa douceur il passera en vous, se transformant en force pour plus tard.

Allez chercher ces impressions auprès de Jésus grandissant. On ne peut le contempler sans être ému, si l'on a le cœur libre et l'esprit attentif. Devinez, et c'est bien facile, les sentiments qui s'avivent dans le cœur de sa mère. Ce que vous comprendrez, tâchez de le sentir vous-même. Désirez du moins le sentir. Le désir, ne l'oubliez pas, est l'obole de l'indigent; il est aussi le principe des grands élans pour plus tard.

Ces sentiments, ces désirs, exprimez-les. Les exprimer, c'est les retirer du vague et leur donner du corps.

O Marie, ô vous qui avez préparé le Jésus de la table sainte, préparez maintenant mon cœur qui va l'y recevoir! ô vous qui, dans son enfance, lui avez appris à m'aimer, apprenez-moi aussi à l'aimer malgré tout, à l'aimer plus que tout!

O vous qui lui avez communiqué vos traits, vos goûts, votre cœur si parfait, communiquez-moi, par la grâce, quelque participation de ces dons. Quelle joie, pour Jésus, de découvrir en mon âme quelque ressemblance avec vous et de se sentir ainsi davantage mon frère!

Faites que j'aime une vie plus retirée, car c'est là qu'on se forme. Celui qui vit tout entier

au dehors se rend incapable de saisir vos secrètes confidences; celui qui goûte trop les choses de la terre, reste sans goût pour les choses du Ciel! Je voudrais vivre à Nazareth par la pensée. Le lointain des âges ne s'y oppose pas : on vit là où l'on aime.

O Marie, quand je méditerai ces doux mystères, prêtez-moi vos yeux et votre cœur; éveillez, au contact des vôtres, les affections qui plaisent à Jésus; et, pour les exprimer, prêtez-moi quelques-uns de ces mots si tendres qui vous servaient à caresser son enfance.

De l'évangile à l'élévation.
La vie publique

Que Marie ait suivi Jésus dans sa vie publique et qu'elle l'ait, avec les saintes femmes, assisté de ses soins, qui pourrait en douter? Saint Joseph n'était plus; aucun devoir ne la retenait à Nazareth; tout son cœur l'appelait à la suite de son Fils bien-aimé. L'Évangile d'ailleurs, qui ne nous donne d'elle qu'une image voilée, la fait pourtant surgir à tous les moments décisifs, à Cana pour le premier miracle, au Calvaire pour la dernière expiation. Çà et là on la devine, tantôt providence discrète veillant aux besoins de Jésus, tantôt mère anxieuse attendant son

Fils au passage et lui demandant un regard. Oh! dans ce regard échangé quelle communion d'âme!

N'est-ce pas aussi une **communion**, cette action de la parole qui transmet à un esprit ce qui se passe dans un autre; et, quand cette parole contient toute vérité, quand c'est la parole du Verbe Incarné versant sur la terre les secrets du ciel, la recevoir n'est-ce pas communier à Dieu même, s'investir de sa lumière et penser comme lui? — Penser comme lui, c'est vivre comme lui, car la pensée est la vie de notre intelligence. Or, ces merveilleuses visions, incomprises des Apôtres, se reproduisent lumineuses dans la vaste intelligence de Marie. Aucune parcelle de vérité ne tombe à terre. Un jour les évangélistes viendront puiser dans ce recueil vivant, avec les souvenirs personnels de la première enfance, les sublimes enseignements médités par un cœur de mère.

Représentez-vous Marie en face des **miracles** de son Fils. Son Fils alors apparaît comme Dieu et agit en Dieu : il brise les lois de la nature; il est grand, et sa mère le regarde dans un transport d'admiration. — Mais ses miracles sont surtout des **bienfaits** : on voit des aveugles, des paralytiques, des lépreux subitement guéris, des morts ressuscités, des fils rendus à leur mère; et Marie, qui est mère, joint les mains, émue et ravie, en répétant mille fois : Qu'il est **bon**!

qu'il est bon ! — Lorsque, au désert, il nourrit cinq mille personnes avec un pain multiplié à l'infini, nul autre qu'Elle sans doute ne voit dans ce miracle matériel le futur miracle du pain eucharistique. Ce pain dut lui paraître divinement savoureux, ce jour-là.

Durant ses courses apostoliques, Jésus acceptait le premier asile qui lui était offert. Presque toujours c'était dans de pauvres demeures; il y retrouvait Nazareth et, comme à Nazareth, sa mère. Quand la réunion du soir avait pris fin, quand tout dormait autour d'eux, la mère et le fils aimaient à prolonger leur veille. Ils se sentaient enfin l'un à l'autre; ils pouvaient se dire des choses que le monde ne comprendrait pas. Bien des douleurs atteignaient Jésus dans sa route : l'ingratitude, le mépris, la haine, lui faisaient de cruelles blessures. Le soir venu, une main maternelle se trouvait là pour les panser, pour les guérir ! Il y a des compassions qui sont un baume, celui-là vraiment souverain ! L'enfant malheureux va d'instinct vers sa mère; et, quand il a grandi, qu'il est devenu homme fait, il garde l'inclination première, et c'est encore sur le sein maternel qu'il verse des larmes moins amères. O Marie, merci d'avoir su consoler Jésus !

Marie comprenait Jésus à fond. Ni les Apôtres transformés par le Saint-Esprit, ni les grands saints de tous les siècles, ni les âmes les plus

passionnément aimantes n'ont pénétré aussi avant. Être compris à fond est une joie bien rare et bien profonde : c'est se dilater à l'aise dans une autre âme; c'est s'y voir réflété de toutes parts; et, si l'amour le plus étroit et le plus fort rapproche ces deux êtres jusqu'à fondre leurs cœurs ensemble, peut-on ne pas songer à cette fusion merveilleuse qui s'appelle la communion?

Si la piété s'attendrit auprès de Jésus enfant, elle s'éclaire auprès de Jésus prêchant son Évangile. L'Évangile! chacun l'exalte et les impies eux-mêmes le saluent de leurs hommages. On croit généralement le connaître. Bien petit est le nombre de ceux qui l'ont lu en entier; et parmi ceux-là combien en est-il qui en aient pénétré le sens? Pour comprendre, il faut aimer. Celui qui aime peu reste indifférent ou devient critique : telle parole lui paraît exagérée, telle autre tout au moins commune; il ne découvre rien de divin nulle part. C'est que le sens du divin est le juste privilège de l'amour; il est d'ordre surnaturel; la nature ne peut le donner. il y faut la grâce. « *O Père, soyez béni de ce que vous avez caché cela aux grands et aux sages, et de ce que vous le révélez aux humbles.* » La science enseigne que la chaleur peut se transformer en lumière, la foi dit à son tour que l'amour divin se fait intelligence; toutefois, pour atteindre chacun cet effet, la chaleur et l'amour

doivent s'élever à une grande puissance. Ce sont les saints et non pas les savants qui comprennent le mieux l'Évangile.

O Marie, vous le voyez, le sens naturel tend à prévaloir dans les idées de la génération actuelle : le royaume du Ciel ne plane plus sur les âmes pour les rasséréner et les guider; l'abnégation n'est plus comprise, et l'on appelle l'humilité une diminution de soi. Tout est au moment présent, tout est à la jouissance! Plus ou moins envahi lui-même, le chrétien qui ne réagit pas devient un être sans consistance, incapable de se soutenir, plus incapable encore de soutenir ses frères. O Marie, faites entendre à cette génération faible et déconcertée cette parole qui résume le christianisme : « *Que celui qui veut être mon disciple se renonce, prenne sa croix et me suive.* » La vertu est dans le renoncement, le mérite dans la croix; mais la force, le contentement, la récompense se trouvent avec Jésus. — A sa suite ici-bas posons nos pieds sur ses traces sanglantes, — à sa suite plus tard nous entrerons dans l'océan de l'éternelle joie.

De l'élévation à la communion. Le calvaire

Comme tout est changé! Ce n'est plus Bethléem avec les charmes adorables de l'Enfant-

Dieu; ce n'est plus Nazareth avec le rayonnement continuel d'une présence divine! Où sont même ces jours de départ à trente ans, et ces courses en Galilée, ces discours entendus près du lac dans le murmure du flot, ou sur la montagne dans le silence des hauteurs?

Comme tout est changé! Et les lieux et les foules, et les spectacles qui vont étonner la terre. Le Calvaire, lieu des supplices, attend la grande victime; et la victime, à travers mille infamies et mille cruautés, s'avance haletante sous la croix.

Refaites-vous le plus vivement que vous le pourrez cette scène si souvent reproduite. Elle garde toujours des secrets, car elle s'ouvre sur l'infini; elle les livre pourtant à l'âme qui les contemple dans un recueillement intense. Vivez-en; formez-y votre âme; prenez-y le vrai sens chrétien. Essayez aussi de parler à Jésus : un grand amour ne se lasse jamais de compatir, d'admirer, de souffrir, et d'exprimer ses sentiments.

Il y a des âmes qui finissent par s'identifier en quelque sorte avec Jésus crucifié. Ah! s'il en fut jamais, ce fut bien Marie! Elle était **femme**, elle était **vierge**, elle était **mère**; et sous chacune de ces belles formes elle est un **parfait idéal**.

La femme est un être fait de délicatesse. Aucune nuance ne lui échappe. Toute chose

facilement l'émeut : telle une harpe que le moindre contact, un souffle même, fait vibrer. — Son cœur a faim et soif de tendresse; il a besoin de s'épancher, de se donner, d'appartenir au dévouement. Mais, délicate et tendre, la femme n'en est pas moins forte pourtant : telle cette corde de harpe, si frêle en apparence et qu'aucune main d'homme n'est de force à briser.

Le cœur virginal est tout cela, mais sa délicatesse se trouve affinée par des visions d'immatérielles jouissances, et sa tendresse comme parfumée par un courant céleste de pureté. Plus voisin de l'essence divine par son idéal, plus éloigné des préoccupations personnelles par son abnégation, il est plus libre pour s'élever à Dieu et plus apte à le comprendre.

Que l'admiration d'un cœur virginal ne fasse jamais dédaigner le cœur maternel! A lui l'ampleur des affections et le développement de la nature tout entière. Un monde nouveau s'ouvre pour la femme quand Dieu lui accorde l'honneur de la maternité : par elle un être de plus vit et respire, et cet être lui appartient! Il est faible, il a besoin de tout; il faut qu'il trouve tout en elle. — Il a besoin d'elle, et la voilà qui se fait grande en proportion. Ce petit être la connaîtra et l'aimera! C'est son avenir, la raison d'être de sa vie; il en sera peut-être la consolation, peut-être la gloire!...

Tous ces espoirs palpitent sous ces langes dont elle l'enveloppe. Ce monde nouveau détermine l'éclosion d'un monde de sentiments nouveaux. Ce changement se produit selon la loi providentielle qui élève l'aptitude à la hauteur des devoirs; le cœur de la mère doit être une source inépuisable d'indulgence et de pardon, de dévouement et de pitié. La vraie mère vit dans son fils. Ce n'est pas étonnant d'ailleurs, car l'enfant est cette partie de soi-même qu'il est permis d'aimer sans reproche d'égoïsme.

Dieu a voulu réunir en sa Mère cette triple beauté, cette triple puissance : terrestre trinité d'amour ! Marie est à la fois la femme, la vierge, la mère incomparable; mais que cela lui coûte cher ! Il nous arrive parfois de dire : je voudrais moins aimer, moins sentir, car je souffrirais moins ! Ce n'est point une parole sage, car il n'est pas permis de souhaiter une diminution de soi. En revanche, elle est bien humaine, et elle met en lumière cette vérité : que nous sommes ouverts à la douleur en proportion de nos qualités mêmes. Gloire aux grandes natures ! Place aux affections puissantes ! Une mère sans souffrance n'eût pas été la mère de Jésus et la nôtre !...

O Marie, à vous contempler au pied de la croix, je souffre trop ! Je vous connais ; je me fais une idée de votre torture, et cette idée, toute navrante qu'elle soit, je sens qu'elle ne

se révèle à moi qu'en partie, car votre douleur est « *grande comme la mer* », selon la parole de l'Écriture. La mer est si vaste que nous n'en percevons pas les rivages lointains et que les abîmes de ses profondeurs nous déconcertent !

Sous les yeux d'une Mère, un Fils cloué à une croix ! Un corps torturé, des membres convulsés ! Dans ses mains des blessures qui vont en s'élargissant sous le poids du corps qui s'affaisse. Et ce sang qui ruisselle de toutes parts !... Marie est là, et elle ne peut rien : elle regarde, elle attend ! Chaque blessure saigne dans son propre cœur et chaque tressaillement de douleur tressaille dans tout son être : elle regarde et elle attend ! Les Apôtres, les fidèles, ceux qui ont cru en lui, vont-ils venir le délivrer ? Ah ! ils n'y songent pas ! Et, d'ailleurs, que pourraient-ils faire puisque Jésus doit mourir ! Et les minutes sont si lentes à passer ! Chacune est un siècle. Et Marie ne sait que répéter : Ah ! qu'il souffre ! Ah ! qu'il souffre ! Des larmes pressées coulent silencieusement le long de ses joues, sur ses lèvres, sur son menton ; elles inondent son voile. Ah ! qu'elle est navrante la douleur qui reste debout et qui ne fait entendre aucun cri, trop forte pour trouver une expression qui la traduise ! Marie regarde et attend !... Et elle revoit en ce moment des choses lointaines : ce petit enfant de la crèche qu'elle cachait dans ses bras, ces petits pieds qu'elle a

tant baisés, ces douces mains dont elle recevait tant de caresses, ce visage qui alors souriait, ces yeux qui lui disaient tant d'affection divine!... C'est lui, c'est lui, et que m'en ont-ils fait! Ah! si les bourreaux voulaient me prendre pour victime à sa place, que je serais heureuse! Comme j'étendrais mes bras de grand cœur! Avec quel délice je souffrirais ces tortures pour lui! — Impossible! c'est lui qui doit mourir!... Oh! du moins, si l'on m'unissait à son supplice! Souffrir ce qu'il souffre me serait un soulagement. J'aimerais à avoir mes mains percées comme les siennes, mon corps tout déchiré comme le sien: le voir souffrir seul m'est trop dur!...

Mille fois plus vive qu'en saint François d'Assise, sa compassion transporte à son propre corps l'impression des plaies qu'elle contemple. Un Jésus crucifié est en elle. Toutes ses blessures y sont ouvertes, et le glaive de douleur, depuis si longtemps prédit, parcourt lentement tous ses membres, pour y tracer l'image sanglante qui est là sous ses yeux! Il est vrai, les stigmates sacrés n'apparaissent point en son corps, mais ils se reproduisent en son âme avec une perfection telle, qu'on y suivrait au vif tous les affreux détails de la Passion...

Ah! plus tard, quand elle assistera chaque jour à la messe, comme elle y sentira le grand, l'inoubliable sacrifice! Que dis-je? Pas une messe ne se célébrera sur terre dans la suite

des temps, où son immolation morale ne se trouve unie comme partie intégrante aux saints mystères de nos autels! (Voir pour les développements la messe suivante.)

O vous qui trouvez trop dures les peines de votre vie, vous qui ne songez qu'à murmurer et à vous plaindre, vous avez donc perdu de vue cette Mère qui montait à pas lents le Calvaire de son Fils, s'établissait devant sa croix et se mourait de toutes ses douleurs? C'est ainsi que vous la remerciez de s'être sacrifiée pour vous! Oserez-vous comparer votre peine à la sienne? Ce serait de l'inconscience. Direz-vous du moins qu'elle a de la force qui vous manque? Mais Celui qui la lui donnait, vous l'a-t-il jamais refusée? La lui demandez-vous? La cherchez-vous dans un regard jeté sur votre crucifix; dans un chemin de croix, qui, remettant sous vos yeux la suprême souffrance, explique pourquoi nous souffrons tous et réveille en des cœurs généreux l'émulation de l'exemple. Ah! si, plus détachés de vous, vous aimiez Dieu davantage, vous souffririez moins et vous souffririez mieux; car vous seriez ainsi plus loin de vos propres douleurs et plus près des siennes!

Ne vous étonnez pas d'ailleurs de votre faiblesse; les Apôtres laissèrent bien le Divin Maître s'en aller tout seul à la peine. Cependant un jour vint où, frappés de verges et chassés du Temple, « *ils s'en allaient joyeux* », joyeux d'être enfin

jugés dignes de partager le sort d'un être aimé !... N'avez-vous aucune personne au monde pour laquelle il vous fût doux de vous sacrifier ?. . Mais on connaît Jésus si peu ! Ce que l'on entend dire de l'amour qu'il nous porte, on ne le prend pas au sérieux ! Songez-vous vraiment qu'en cet instant même il pense à vous, oui, à vous et à vos intérêts et à vos peines ; à ces peines contre lesquelles vous vous révoltez ? Et il vous plaint, car il vous aime, oui, vous, tel que vous êtes et à ce point que, si les desseins de Dieu le permettaient, il prendrait pour lui-même la souffrance dont vous gémissez, heureux de vous aimer encore une fois jusqu'au sacrifice ! Mais non ! vous ôter l'épreuve serait vous priver de mille biens, car l'épreuve est pour tous une sauvegarde, un stimulant, un mérite et, pour quelques-uns, l'occasion désirée de se tenir ainsi plus près de lui avec Marie, dans la communauté de la souffrance et de l'amour !

La communion. Éphèse

La Résurrection a eu lieu : les quarante jours qui la suivirent sont expirés ; Jésus est remonté au Ciel, laissant Marie sur la terre. Voyez-vous là-haut, si loin, cet Être uniquement aimé ? Voyez-vous ici-bas, dans un modeste oratoire,

une femme à genoux, les bras sur sa poitrine, pressant sur son cœur un Être invisible? C'est un fils que vient de lui rendre saint Jean, son nouveau fils et son prêtre. Par l'hostie sainte déposée sur ses lèvres tremblantes, le fils et la mère se trouvent réunis ; ils se reconnaissent; ils se parlent; ils se complaisent dans cette union nouvelle qui reproduit toutes les autres. La foi de Marie est si vive qu'elle lui rend la présence de Jésus aussi certaine que pouvaient le faire autrefois ses yeux mêmes. Jugez de son bonheur, elle l'a retrouvé ; il est là tout à elle, plus à elle qu'à Béthléem où le lui disputait la crèche, plus à elle qu'à Nazareth où son regard seul le suivait! Que lui importent à présent les privations actuelles de sa vie pauvre, les longues tristesses de l'exil! Ne lui parlez pas de bien-être, d'honneurs et de fêtes. A ce qui fait souffrir, à ce qui fait jouir, elle fait la même réponse : Vous n'êtes rien pour moi, car j'ai tout ce que j'aime! Au Ciel même elle n'envie qu'une chose, c'est le pouvoir d'aimer plus!

Mais, ce pouvoir, elle sait qu'il va grandissant ici-bas, à mesure que se prolonge son attente. Le Ciel, pour elle, c'est Jésus contemplé ; là seulement elle découvrira en lui des beautés, des grandeurs qu'elle ignore encore. Elle les soupçonne pourtant; elle les entrevoit et elle en tressaille ; que sera-ce quand elles se déploieront à ses yeux ; quand, par la lumière de

gloire, la Divinité se montrera face à face sous des traits qui sont ceux de son Fils? Voir la Divinité de son Fils! Voir son Fils Dieu, quelle ivresse!... c'est vrai, mais il ne sera pas autre, dit-elle, qu'il n'est aujourd'hui dans mon cœur.

Ah! comme elle a envie de souffrir encore, de gémir encore, d'attendre et de prier! Son regard ainsi aiguisé aura plus de portée; son cœur agrandi aura de plus larges étreintes; son divin Fils lui découvrira plus amplement ses beautés, lui fera sentir plus vivement son amour, car ces accroissements de jouissance ne peuvent se conquérir qu'ici-bas.

Ne croyez pas que, planant dans ces hauteurs, Marie perde de vue la terre; son action de grâce est pleine de nous. Le Ciel lui-même l'y invite; pour se tourner vers nous, elle n'a qu'à suivre le regard de son Fils toujours fixé sur nos misères. Ce regard n'est pas comme le nôtre, partiel et limité; chacun de nous en est l'objet distinct. Un tel pouvoir n'appartient qu'à Dieu par essence; il est à Jésus Rédempteur en vertu de son rôle, et pour Marie, sa divine associée, il sera un doux privilège, du moins au sortir de l'exil. Mais, dès lors, consciente de ce don, instruite des désirs de Jésus, restée sur terre pour le bien de l'Église, elle prie pour nous dans sa communion, elle s offre elle-même, elle offre son Jésus avec des élans d'amour qui s'imposent à Dieu lui-même.

O Marie, je le sens, vous désirez rester ici-bas quelque temps, ne fut-ce que pour le Jésus de la communion ! sans vous la communion n'eût été suffisamment comprise par personne; et il ne se serait jamais trouvé aucune âme en qui Jésus pût se complaire tout à fait [1].

C'est à peine si vous avez été digne d'un tel don, et, pour arriver jusqu'à vous, l'Hôte divin a dû, j'ose le dire, s'abaisser ! Et, pourtant, vous étiez si pure que votre pureté fut sans ombre, si fidèle que tout appel de Dieu vous trouva prête, si aimante que votre cœur n'était qu'amour ! En vous l'Hôte de nos autels trouva son paradis de délices.

Et moi, du fond de ma misère, je me sens une joie : je suis l'enfant de Celle qui a si bien reçu Jésus. L'enfant hérite de sa mère; je m'empare de vos dispositions, ô Marie, et je les offre à Dieu. Il regardera les miennes avec miséricorde et peut-être avec quelque plaisir, car, moi, de mon côté, je veux accueillir Jésus comme un frère. C'est dans votre cœur maternel, ô Marie, que vos deux enfants se rencontrent : l'un condescend, l'autre s'élève; l'un vient pour pardonner, l'autre vient pour promettre ; et tous deux pour s'aimer !

1. Cette pensée sera développée à la messe suivante.

QUATRIÈME MESSE

DEUXIÈME MESSE

DE LA

SAINTE VIERGE

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, faites-moi comprendre et sentir intimement que c'est à votre mère que nous devons l'Eucharistie !

« Venerunt omnia bona cum illa... Tous les biens me sont venus avec elle ! »

L'EUCHARISTIE

ŒUVRE DE MARIE

Du commencement de la messe Jusqu'à l'offertoire. Marie nous prépare l'Eucharistie

C'est un fait; il ne s'agit pas de s'égarer dans des raisonnements inutiles; le fait est là, sous nos yeux, tout matériel en quelque sorte. Marie, sa mère, donne à Jésus son sang, son lait, ses soins; elle lui communique par mille voies secrètes le caractère de ses vertueuses tendances, et à cet Homme-Dieu, qui veut tout savoir à notre manière, elle redit sans cesse combien sont malheureux les hommes et comment il faut les aimer. C'est ainsi qu'elle prépare et la chair qui doit devenir notre nourriture et le cœur qui doit nous l'offrir. Méditons avec amour cet énoncé si court, mais si riche.

1° L'enfant Jésus a un an; la douce vision de la nativité s'enfonce déjà dans le lointain avec

son cortège d'anges, de bergers et de mages; l'enfant de la crèche a grandi, il a un an. Quelle fraîcheur, quelle grâce dans ce petit être où la vie commence à rayonner! Eh bien, dans ce petit être adoré, il n'y a pas, jusqu'à cette heure, une fibre qui ne soit de Marie! c'est d'elle qu'a été constitué, par l'action supérieure de l'Esprit-Saint, cet organisme initial, qui dès lors dut emprunter à la même source chacun de ses développements : Il croissait, et c'était Marie qui s'étendait en lui. Plus tard, il lui demanda son lait; mais le lait n'est-il pas, lui aussi, la substance de la mère qui s'incorpore à l'enfant, fortifie ses membres, le fait en un mot ce qu'il est? Cette tête garnie de cheveux qui retombent en boucles, tout ce petit visage qui sourit, ces yeux profonds et purs, ce cœur qui bat, ces pieds qui s'essayent à marcher, ces bras qui ont déjà leurs caressantes étreintes : tout cela est vraiment **Marie prolongée en Jésus**, quand Jésus a un an! N'est-ce point là nous préparer l'Eucharistie; bien plus, la préparer avec sa propre chair?

2° Cet organisme, emprunté à sa mère, a beau passer sous le domaine de sa personne et subir les éliminations communes, il conserve à jamais son essence. En effet, c'est l'organisme primitif qui s'assimile les éléments tirés des substances matérielles, les travaille, leur donne sa forme et fait passer en eux sa vie.

Sans cela il n'y aurait plus d'identité personnelle, et l'être de trente ans serait un être nouveau, n'ayant avec celui d'autrefois qu'un rapport de simple **succession**. Même chez nous, avec l'âge, de grandes modifications se produisent, sans que le fond change. Jésus est donc identiquement le même à Nazareth et au tabernacle, identiquement le fils de Marie, le fruit de sa substance; l'Eucharistie est toujours le Jésus d'autrefois, et ce Jésus est toujours **Marie prolongée** par sa chair.

3° A ce mode de préparation **substantielle**, bientôt vient s'en ajouter un autre que nous appellerons **préparation morale** et qui consiste en cet ensemble des soins qui préservent et forment un être. Un jour vint, en effet, où le petit Jésus se trouva en état de puiser dans les aliments la matière de sa croissance; il a cependant besoin qu'on les lui donne. Marie n'est plus l'intermédiaire direct entre son petit corps et la grande nature, mais elle lui apprend à user de ses dons, comme à se préserver de ses rigueurs, car enfin la pluie, le froid et le soleil lui-même menacent une existence si frêle. Et puis voyez sa mère préparant tout, pourvoyant à tout. Avec amour elle coud ses langes et plus tard tisse ses vêtements; avec amour elle le guide dans ses premiers pas, le porte quand il est fatigué. Le jardinier qui, pour nous l'offrir, donne mille soins à une belle plante, la pré-

pare pour nous et nous la lui devons. O Jésus, fleur du Ciel, c'est Marie qui vous a fait croître. Sous sa main virginale, votre chair délicate a été préservée de tout contact dangereux, et c'est par ses soins continuels que l'on vit votre gracieuse enfance s'épanouir dans le jardin secret de Nazareth.

4° L'Eucharistie est, avant tout, le corps de Jésus, mais c'est aussi Jésus lui-même tout entier. Former son corps ne serait pas assez, il s'agit de former l'**être supérieur**, l'esprit, le cœur, le caractère. Jésus, le Fils de Dieu, pouvait bien tenir de la Divinité seule toute sa formation morale; il ne l'a pas voulu, et il a demandé à l'action humaine ce genre de formation qu'on appelle **expérimentale**. Est-ce pour se faire conforme à nous en toutes choses et passer par les phases successives de nos progrès? Est-ce pour donner délicatement à sa Mère un rôle incomparable? Sans doute pour les deux motifs à la fois.

La famille est pour l'enfant ce qu'est pour la plante le terrain où elle enfonce ses racines, afin d'y puiser ses sucs; l'atmosphère où elle s'étale pour y prendre son coloris. L'enfant, lui aussi, puise dans la famille les qualités qui le distinguent : ses idées, son caractère, ses manières de sentir, et c'est dans l'atmosphère de ses exemples que ses qualités s'épanouissent. Cherchez pieusement quelles sont les vertus

qui préparent le Jésus de l'**Eucharistie**, et vous les trouverez toutes en action dans la demeure de Nazareth.

C'est là que l'**humilité** lui enseigne tous les abaissements; et l'**abnégation**, tous les sacrifices exigés par l'Eucharistie. La **solitude** et le silence d'une famille pauvre l'habituent aux longs délaissements du tabernacle. Le **dévouement** dans ce qu'il a de plus fort lui apparaît sans cesse sous les traits de Marie et de Joseph, développant en lui l'enthousiasme de la générosité, le besoin **du don de soi-même**. Les plus simples détails de la vie lui apportaient à chaque instant une évocation de l'avenir, le **pain** par exemple, cette matière commune de tous les repas, tourne matin et soir sa pensée vers ce pain du Ciel fait de sa propre chair. Quel tableau que celui de Marie tendant à Jésus son premier morceau de pain! Quels regards échangés sans doute! Quel pressentiment des douceurs futures!

Ce qui prépare mieux encore le cœur eucharistique, assurément c'est l'amour. Jésus apprend dans les bras de sa mère, sous ses baisers et sous ses larmes, comment on aime, comment on s'oublie et comment on se donne.

Mettez-vous maintenant à genoux devant ce Jésus grandissant; voyez-le à l'âge qui vous agrée le mieux. Comme il ressemble à sa mère! Il a ses traits, son regard, sa démarche. Enten-

dez-le parler, ce sont les mêmes expressions et c'est le même accent. Leur sourire se ressemble comme leur cœur. — Ah ! si vous pouviez le voir quand il vient à vous dans la sainte communion, vous auriez une idée de Marie, vous auriez sa copie plus belle encore, et vous la lui devez !

De l'offertoire à l'élévation.
Marie offrant pour nous la victime

Quel cœur de mère ! Dieu le lui fit assez grand, assez tendre, assez puissant pour contenter Jésus, pour répondre à l'amour d'un tel fils. — Quel cœur de mère lui firent ces trente ans de vie commune ! Grand, il devint immense ; tendre, il acquit toutes les délicatesses ; puissant, il s'éleva à la hauteur de tous les sacrifices. — Un cœur qui se développe chaque jour, puisqu'il s'exerce sans cesse ; et il s'exerce sur l'objet le plus délicieux, le plus adorable, le plus passionnément aimé ! C'est son Dieu et son fils. — Un cœur, en contact avec le cœur de Jésus, s'harmonisant de plus en plus avec ses sentiments divins. — Un cœur réalisant dans sa plénitude l'idéal d'un cœur de mère, ce chef-d'œuvre de l'humanité.

Eh bien ! ce n'est pas pour Jésus seul qu'il a pris

toutes ces ampleurs, toutes ces puissances et jusqu'à ce **besoin d'aimer** qui devient la **nature même** de ceux qui ont beaucoup aimé déjà; c'est aussi pour l'humanité tout entière, c'est pour chacun de nous !... Je serais donc, moi aussi, l'objet de cet amour! J'occuperais cette place agrandie par Jésus et je l'y occuperais près de Lui-même qui reste son bien-aimé toujours!... Voilà ce que l'Eglise enseigne; voilà ce que d'instinct le cœur chrétien comprend ! Marie est mère et elle n'est que mère. Elle l'est pour Jésus, et elle l'est pour nous; mais ce double amour n'en fait qu'un, c'est son Jésus qu'elle voit en chacun de nous, et elle l'y aime en proportion de notre sainteté, car plus nous sommes saints, plus Jésus vit en nous.

Le rôle de Marie est avant tout d'être la **mère.**

La mère **donne la vie** : Marie est donc la mère du **pécheur**. Oh! la grande pitié qui domine en son cœur! Comme elle sera indulgente, comme elle essaiera de provoquer au repentir, comme elle suppliera le Ciel de patienter, de verser sa grâce et d'avoir pitié, lui aussi!

La mère **nourrit son enfant** et, par son lait, elle lui communique sa substance. Or Jésus est sa substance même : Marie ne sait nous nourrir que de Lui. Oh! le bel aliment qui divinise! Sous quelle forme sera-t-il donné aux hommes? Sans doute sous la forme de grâces dont la variété se prête à la variété

des besoins; mais l'aliment ordinaire est, avant tout, le pain et le vin ; or le pain et le vin chargés de nourrir le monde, nous les trouvons dans le corps et le sang de Jésus.

Marie le sait, voilà pourquoi d'avance elle est appelée à l'offrir, que dis-je? à le céder à Dieu; car il lui appartient, ce corps qu'elle a donné, formé, gardé. Il est à elle; elle a le **droit** d'en disposer. Ah ! que la grandeur coûte cher ! En disposer sera le sacrifier ! Qu'il soit leur rançon ! s'écrie-t-elle, j'y consens, et qu'il soit leur nourriture aussi ! De la sorte sa vie passera abondante dans leurs veines, et mon cœur maternel l'y suivra. Je me sentirai vraiment leur mère quand je verrai Jésus en eux, Jésus les nourrissant, Jésus y grandissant, Jésus les transformant en lui, ce Jésus à qui j'ai donné ce qu'il donne !

Comprenez-vous pourquoi les sentiments que nous porte Marie sont indestructibles et tendres; ils ont la force de son amour pour Jésus ! Comprenez-vous pourquoi sa maternelle conduite nous paraît bien souvent austère, car elle n'épargne pas aux siens les épreuves et les peines : n'a-t-elle point préparé pour la croix ce Jésus tant aimé? — Comprenez-vous comment vous pouvez lui plaire? En imitant Jésus, en prenant quelques traits plus accentués de sa divine ressemblance, en le laissant le maître incontesté de toute votre vie, en secondant

l'action surnaturelle par laquelle il s'efforce de faire de vous l'enfant de Dieu et de Marie.

Partagez la joie de cette mère admirable quand Dieu lui révéla d'avance l'Eucharistie, réunion merveilleuse de tout ce qu'elle aime; son Dieu, son Jésus et les hommes. Il dépend de vous d'ajouter sans cesse à cette joie. Chaque communion fervente, chaque messe pieusement entendue, chaque visite au tabernacle, chaque désir exprimé, resserre le lien d'affection et apporte un accroissement à la vie commune.

Marie offre Jésus parce que Jésus lui appartient. A notre tour, offrons-le parce qu'il nous appartient aussi par elle.

A l'élévation.
Marie prêtre du grand sacrifice

Marie est appelée par l'Eglise Vierge prêtre, *Virgo Sacerdos*. Le titre est grand. L'être qui le porte se trouve élevé au-dessus des hommes, plus près de Dieu; il en est l'intermédiaire agréé. Quand il tend les mains du côté du ciel, il supplie; quand il les abaisse vers la terre, il y verse les dons d'En-Haut, car le mot sacerdoce veut dire celui qui donne les choses saintes.

O Marie, comme tout cela vous convient à merveille! Qui, mieux que vous, se tient au-

dessus des autres hommes, plus près de Dieu ! N'êtes-vous pas l'intermédiaire parfait qui reçoit du Ciel pour le communiquer à la terre le don qui contient tous les dons, Jésus, par excellence la chose sainte.

Hélas ! les choses saintes, depuis la déchéance originelle, n'ont plus leur libre accès sur la terre. La route est obstruée par les péchés des hommes ; la violence seule peut leur livrer passage, seule l'immolation peut briser les obstacles, et le prêtre devient avant tout un sacrificateur.

O Marie, vierge délicate, saurez-vous frapper la victime, si cette victime est votre propre chair, plus que cela, votre fils ? Pourrez-vous l'immoler ? Non, en vérité, si nous ne le savions point d'avance, si nous ne l'avions pas entendu proclamer mille fois depuis notre première enfance, nous n'admettrions pas que Dieu ait demandé cet acte, en apparence contre nature, en fait au-dessus d'elle, qu'une mère, et la plus aimante, se fît le bourreau de son fils !

Dieu sut l'y préparer divinement ; il la fit entrer dans ce rôle par l'acte le plus noble et le plus ravissant qui puisse être. L'incarnation est décrétée : un Homme-Dieu viendra sur terre ; son but sera la Rédemption des hommes ; et cette Rédemption, avant de l'achever au Calvaire, il la commencera dès son premier instant. Quand il entrera dans le monde, il dira : Me voici ! Je

suis la victime attendue. Je suis victime et je suis prêtre aussi, puisque je m'immole moi-même. N'est-ce pas, en effet, une véritable immolation que cet effondrement de la Divinité sur cette planète minuscule et dans l'étroite prison d'un corps mortel ? Toute sa gloire visible y succombe !

Eh bien ! pour que tout cela se produise, il faut le concours de Marie. Dieu daigne **traiter avec elle** de ce grand objet. Sans son consentement le Fils de Dieu ne sera pas homme, ne sera pas victime. L'ange propose ; le Ciel attend ; et au moment précis où tombe des lèvres de Marie ce simple mot d'acquiescement : « *Qu'il me soit fait selon votre parole* », le premier acte de la Rédemption se produit, le sacrifice d'anéantissement se consomme ; le Dieu semble détruit ; Jésus est en même temps Homme et Victime ; le sein de Marie nous apparaît alors comme un **premier autel** où il s'immole, et le **fiat** de son consentement comme le **glaive** de ce divin sacrifice.

S'il n'entre dans le monde que par ce consentement de Marie, ce n'est qu'avec ce même consentement qu'il en devra sortir. Elle avait dit : « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait, ô mon Dieu, suivant votre parole* » ; au Calvaire elle fera une offrande autrement déchirante en disant : Je suis sa mère : il m'appartient ; que son immolation sanglante s'accomplisse !

Nous n'avons pas à reproduire une fois de plus l'inoubliable scène de ce grand jour; elle est entrée dans nos sens eux-mêmes. Nos yeux, quand ils se ferment pour méditer, aperçoivent encore cette Mère, debout, pâle et forte comme la mort, devant les tortures de son fils en croix. Nos oreilles, dans le recueillement du silence intérieur, entendent au milieu de clameurs confuses cette parole nette et tranchante qui déchire l'âme maternelle d'où elle sort, parole meurtrière que Dieu attend : **Fiat**, qu'il meure, puisque sa mort est nécessaire!

Il faut qu'elle le donne, car le fils appartient à la mère; il faut qu'elle participe à son immolation, car elle est élevée au rôle de co-rédemptrice et à sa gloire.

Qu'une **parole contienne la mort**, nous le voyons tous les jours. La sentence du juge la donne avant la main du bourreau. Marie a dit cette parole de mort sur son Jésus!... Jamais nous ne méditerons assez une telle scène. Jamais nous n'arriverons à nous faire une idée qui approche de ses déchirements et de son héroïsme.

Il n'y a au monde qu'une souffrance féconde, c'est celle de l'Homme-Dieu, seule et universelle victime pour tous les temps, victime qui efface tous les péchés, victime qui attire toutes les grâces, victime qui rend à Dieu tous les hommages dignes de lui. Or, la valeur d'une âme

se mesure **à la part** qu'elle prend dans ce sacrifice pour ainsi dire infini. Ce n'est pas assez pour Marie de participer aux tortures de son Fils par la compassion et les larmes : c'est là être uni à la victime ; — elle y participe à un titre plus haut ; elle est le sacrificateur, le **prêtre**! Aussi, quand le prêtre, à la messe, prononce aujourd'hui la parole qui fait le sacrifice, on peut dire que celle de Marie **s'ajoute à la sienne**, car chaque messe n'est au fond que le sacrifice du Calvaire, reproduit une fois de plus ; et, si c'est en vertu de cette immolation première que toutes les autres se succèdent sur nos autels, c'est donc également, chaque fois, **en vertu** du consentement de Marie!

A la communion.
Marie nous méritant l'Eucharistie[1]

Revenons en arrière d'un jour. C'est le soir de la Cène, la veille de la mort de Jésus. Derrière Lui, dans un passé de trente-trois ans, se déroule la longue suite de ses divins mystères. Devant lui se dresse le Calvaire tout voisin. Un peu plus haut bleuit le mont des Oliviers, rapprochant

1. Mérite non de stricte justice, mais de haute convenance.

ainsi la mort et le triomphe. Le repas touchait à sa fin; Jésus, le front pensif, méditait. Son sang, oui, il le donnera; le salut des hommes l'exige. Mais ira-t-il plus loin? Donnera-il au monde plus que sa vie, sa **Personne** même? Rien n'exige ce don suprême, cette suprême abnégation. Mille moyens restent au Tout-Puissant pour soutenir, chez les hommes, la vie surnaturelle si chèrement acquise : il dispose de grâces et de miracles sans mesure. Comment se donner soi-même quand on connaît la triste humanité? Qu'on repousse ses grâces! Qu'on reste insensible à ses miracles, c'est insensé! Mais grâces et miracles ne sont point sa personne. Sa personne peut rester dans les hauteurs du ciel, intangible! Tandis que, s'il s'incarne en quelque sorte dans l'hostie, le voilà dépendant de la terre, livré à toutes ses inconvenances et à tous ses outrages! Quelle perspective pour celui qui voit tout!... Jésus laisse tomber son front plus bas encore et reste dans cette attitude un long moment... Tout à coup le voilà qui secoue sa noble tête, comme pour en chasser une ombre importune, tandis que sur son beau visage passe une joie mêlée de tristesse; et, sans hésitation, prenant le pain et le bénissant, il prononce, avec une gravité suprême, ces inoubliables paroles : « *Ceci est mon corps!* » Désormais, il ne s'appartient plus : il prend chez nous une demeure fixe; il y vivra sa vie eucharistique!

Qu'a-t-il donc aperçu, le divin Voyant, qui ait pu rasséréner ainsi son âme inquiète? C'est l'apparition des belles âmes qui, dans tous les siècles, devaient comprendre, aimer, servir l'Eucharistie. Viendrait-il par hasard pour les profanateurs? Mais ce serait cruel et pour lui et pour eux, devenus par là plus coupables! Pour les indifférents et les ingrats? Quand on se dévoue pour de tels êtres, c'est par devoir, et l'on ne sourit pas. S'il sourit, c'est que sa vue se repose sur un doux spectacle! Oh! l'immense théorie d'êtres purs, aimants, immolés, qui passe sous ses yeux! Mais, éclipsant tout cet éclat, une femme, une mère, reste sous son regard. Toutes les blancheurs sont ternes auprès de sa blancheur; toutes les ardeurs d'amour pâlissent devant son amour; toutes les beautés morales sont pauvreté auprès de ses richesses... et Jésus semble ne voir qu'elle! En elle il se repose, se dédommage, se complaît! Sa vue seule eût suffi à le **déterminer**, et Jésus, pour être avec sa mère, aurait créé l'Eucharistie! Quoi d'étonnant? Au milieu d'une immense assemblée, n'arrive-t-il pas à un homme public de ne voir qu'un seul être aimé, de ne parler, de n'agir que pour lui?... O Marie, ô Mère, n'êtes-vous pas aimée de lui plus que tous les hommes ensemble et ne l'aimez-vous pas plus que nous tous!

Et puis, lui, qui voit tout, voit déjà votre exil

quand il sera parti. A-t-on idée d'un tel délaissement? Vous vous sentirez seule, seule comme dans un désert : ne plus voir votre Jésus sur la terre, jamais! Penser que les jours s'écouleront sans vous le rendre; qu'aucun matin vous ne pourrez vous dire : Je le verrai ce soir! Pourquoi donc s'est-il fait pour vous si attrayant que vous lui avez donné votre cœur tout entier? Ne sait-il pas qu'en s'éloignant il l'arrache et l'emporte. Qu'il vous prenne, du moins, avec lui; que vos deux vies se terminent ensemble et que l'union de trente-trois ans, qui vous a soudés l'un à l'autre, aille se prolonger au Ciel!

Ce que nous exprimons ici avec nos pauvres sentiments humains, Jésus le sentait de toute la puissance d'une nature supérieure. Or, il voulait, il devait, en quelque sorte, laisser sa Mère à son Église; et, d'autre part, il se savait appelé par son Père! De ces deux grandes amours, auquel sera-t-il infidèle? Problème angoissant qu'il faut pourtant résoudre. Se trouver, en même temps, avec tous ceux qu'on aime, quelque distants qu'ils soient, est le rêve que nous faisons souvent. Ce rêve, irréalisable pour nous, le sera-t-il pour Lui? Non, car l'Eucharistie peut le réaliser. Si l'Eucharistie est possible, elle est due à Marie! Avoir son Jésus avec elle est le droit de ses longs dévouements, de ses cruels sacrifices et de l'incomparable

union de leurs cœurs. Pourquoi Dieu ne ferait-il pas, en faveur d'un seul être ayant sur lui **plus de droits que nous tous**, ce qu'il a daigné concevoir pour notre triste humanité?

Ce ne sont là, direz-vous peut-être, que des raisons de sentiment, dont une piété complaisante peut seule se trouver satisfaite?

Vous vous trompez. Votre erreur vient d'une confusion. Vous prenez ici sentiment dans le sens de sentimentalité vaine. Le sentiment a **ses lois** rigoureuses. L'honneur et l'amour commandent certains actes aussi légitimement que peut le faire la justice. Blâmera-t-on la mère, qui, pour essayer de guérir son enfant, s'exile en des pays lointains? Blâmera-t-on un amour vrai, qui méprise les conditions de fortune et de rang?

Eh! bien, ce qui se passe exceptionnellement chez nous, est la loi constante de Dieu. Il semble même qu'il ne saurait en avoir d'autre, lui qui n'a besoin de rien, ni de personne, pour être infiniment heureux. Pourquoi s'est-il fait créateur? Pourquoi s'est-il fait homme?... « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a sacrifié son fils! » Si l'amour est la loi de Dieu, l'Homme-Dieu doit la suivre; et je le vois se tourner vers sa mère, en lui disant : C'est vous qui m'avez fait rêver l'Eucharistie, quand j'étais tout à vous, avant de naître; — dans vos bras j'ai goûté mes **premières délices**; — durant trente ans vous

m'avez été tout un monde; ce corps, ce sang, ces joies que j'ai reçus de vous, je vous les rends...

Veut-on d'ailleurs une démonstration de forme plus précise? Les théologiens se demandent si c'est à Marie que nous devons l'Incarnation et ils répondent : Non, car ce n'est pas possible, l'idée de l'Incarnation lui étant antérieure. Le Verbe divin n'a pu songer à avoir une mère qu'en songeant d'abord à se faire homme. Toutefois, il est vrai de dire qu'il lui fut permis de **mériter** par ses vertus et ses désirs cette maternité future, une fois l'Incarnation décrétée.

Quand il s'agit de l'Eucharistie, la même question se pose : la devons-nous à Marie? Ici, le problème est tout différent : l'Eucharistie, ne devant être instituée qu'à la fin de la vie de Jésus, pouvait être l'**objet du mérite**. Or, si elle reste l'objet du mérite, qui donc y songea si ce n'est Marie? Qui fut en état de présenter des **droits** égaux aux siens? Qui put offrir à l'Hôte de l'Eucharistie une **demeure** aussi digne de lui?

Un être souverainement raisonnable envisage toujours dans ses déterminations l'**objet le plus élevé**; or Marie se présente au regard de Dieu comme la créature la plus haute en **dignité**, la plus parfaite en **qualités**, la plus riche en **mérites**. Son rang n'est pas seulement le premier parmi les anges et les hommes; il est d'une **condition supérieure**. Jésus et Marie, compris

dans le même décret, forment un ordre à part, l'ordre de l'Union hypostatique. Si Jésus le remplit seul, Marie en aborde du moins les frontières, et cette humanité, appelée à une telle union, lui est fournie par Marie. Or une supériorité d'ordre exige une supériorité d'être, et quelle supériorité! De là vous déduisez toutes les qualités, tous les dons qui firent de Marie, dès sa conception même, une merveille de nature et de grâce. Évaluez ensuite tous les accroissements qu'y apportent des actes incessants, tous parfaits, augmentant chaque jour sa valeur dans des proportions incalculables.

Mais tout cela, qu'est-ce donc, si ce n'est une beauté transcendante? Or la beauté attire. — Tout cela, qu'est-ce encore, si ce n'est le crédit? Or, c'est le crédit qui obtient. — Un saint n'a pas craint d'affirmer que Marie, à elle seule, était plus aimée de Dieu que tous les hommes ensemble; serait-il étonnant qu'il eût fait l'Eucharistie d'abord pour elle? Elle seule d'ailleurs devait la comprendre, l'honorer, l'aimer, autant que le peut faire une simple créature. Sans Marie, ce mystère d'union n'eût point atteint son but complet. Sans elle, qui sait si nos indifférences et nos crimes n'auraient pas arrêté l'élan de Jésus vers nos tabernacles glacés!

O Mère, qu'il est heureux de vous devoir l'Eucharistie! Par elle, vous nourrissez du pain du Ciel vos pauvres enfants de la terre?

CINQUIÈME MESSE

MESSE

DE

SAINT JOSEPH

PRIÈRE

O Jésus, qui nous donnez en saint Joseph le modèle de vos serviteurs donnez-moi par les mérites de cette messe, l'amour qui rend fidèle, jusqu'à l'oubli de soi!

« Qui custos est domini glorificabitur... Le fidèle gardien de son Maître sera glorifié ! »

MESSE DE SAINT JOSEPH

Il y aurait tant à dire sur saint Joseph ! Ces courtes pages n'ont pas la prétention d'exposer et de commenter sa vie, ses vertus, ses pouvoirs; elles voudraient pourtant le faire connaître à fond, pour qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on le prie et que l'on sente le besoin de se faire un cœur semblable au sien. Comment s'y prendre? Peut-être en appliquant ici une méthode chère aux esprits de notre temps, et qu'on appelle « faire la psychologie d'une âme ».

Mettre sous nos yeux l'âme de saint Joseph dans le relief de scènes familiales, et, en même temps, dégager par des analyses sommaires les mobiles qui l'animaient : voilà ce que permet simplement le cadre étroit d'une messe; voilà ce qui ouvre pourtant à la méditation de très

douces, très hautes et très sanctifiantes perspectives.

Un mot résume admirablement cette étude, un mot qui est un titre ajouté à son nom : Joseph **de Jésus**, titre de dévouement, de fidélité et d'honneur. Joseph de Jésus ! Joseph, la chose de Jésus, le bien dont Jésus disposait à son gré ; Joseph, son serviteur, son ami, son gardien, son bienfaiteur, son père ; celui dont toute la raison d'être est si bien de protéger Jésus qu'il disparaît une fois cette mission remplie ! Que de droits à ce titre si doux !

La noblesse tirait son nom ou d'un exploit ou d'une terre, souvent d'un mot tombé d'une bouche royale ; ici tous ces droits se donnent rendez-vous : Joseph de Jésus, Joseph le **héros** qui, pour lui, accomplit de grandes choses, simplement, comme des choses à sa taille ! Joseph, dont le **domaine** s'étend sur Jésus, le fruit de cette terre, le fils de cette épouse qui est à lui ! Joseph, qu'une **bouche divine** n'appellera pas autrement que : « Mon père ! » Vit-on jamais noblesse et plus authentique et plus haute ? Elle fait entrer ce grand saint dans la familiarité de son Dieu ici-bas, dans la distribution de ses grâces là-haut.

Parmi tous les titres que lui prodigue la piété, si on lui demandait lequel il préfère, il dirait : C'est celui-là ; appelez-moi sa chose, car cela comprend tout ; en dehors de cela, je

ne suis qu'un vrai rien, je suis le Joseph de Jésus !

O âmes pieuses, ne sentez-vous pas naître en vous quelques suaves désirs de porter à votre manière un nom si beau ? Ce nom, il faut le mériter.

Du commencement de la messe jusqu'à l'évangile. La secrète préparation

Même avant de le connaître, il fut le Joseph de Jésus. Jésus le forma par l'action de sa grâce, car sa grâce précéda sa venue. La lumière se fait sentir longtemps avant que le soleil paraisse ; elle dore d'abord les sommets. C'est ainsi que, par la grâce de Jésus, Marie fut préservée du péché d'origine. Joseph en fut purifié sans doute avant de naître. Ce privilège de saint Jean semblait lui être dû, mais non point celui de Marie, source unique du sang d'un Dieu.

L'Évangile nous présente saint Joseph homme fait ; il nous le montre homme juste ; il nous dit son humble condition et sa vie laborieuse ; il nous laisse entrevoir sa virginale pureté : ce sont là des fruits mûrs ; il ne nous apprend point comment ce bel arbre a grandi, a fleuri. Mais Joseph le savait-il lui même ? Dieu ne nous

forme point assurément sans nous, il ne nous dit pourtant pas ce qu'il fera de nous. Il le sait, et cela doit suffire. Il nous place où il veut; il fait surgir les circonstances qui nous mènent, tandis qu'au dedans, par sa grâce, il incline notre cœur aux vertus qui formeront notre aptitude au rôle qu'il entend nous confier.

Pauvre, il aima l'humilité, cette libératrice de l'âme. Travailleur, il acquit l'endurance, cette sécurité des forts. Descendant de David, il présentait cette dignité de race dont héritent quelques élus. Une parfaite pureté conserva à son cœur toutes ses tendresses, à son esprit cette limpidité qui voit Dieu. Instruit dans les Écritures, comme l'étaient les Juifs de toute condition, il contemplait les grandeurs du passé et ouvrait ses aspirations à celles de demain.

On dit que parfois les anges parlent aux âmes prédestinées et font passer devant leurs yeux quelques visions légères de l'avenir qui les attend. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas donné à saint Joseph quelque pressentiment de son rôle futur? Pressentir aide à se préparer. Les pages de la Bible qui contenaient les mystères du Christ n'avaient d'ailleurs qu'à s'entr'ouvrir pour laisser apparaître quelques traits du divin Rédempteur : Ah! si les circonstances pouvaient me rapprocher de lui! s'écriait-il, palpitant d'une timide espérance.

— O âme triste, dont la vie n'est pas encore

utilisée, et dont le regard ne distingue pas de route ouverte, chassez donc vos craintes anxieuses. Ces années d'inaction sont peut-être un fait providentiel, vous invitant à une préparation plus haute. Ne voyez-vous pas qu'à cette heure tout se prête merveilleusement à la culture de cette vie intérieure qui est la racine et la sève des fruits futurs? Êtes-vous seule? prenez une longue habitude du voisinage de Dieu, un filial besoin de lui parler, un ardent désir de le faire connaître et aimer. Un jour viendra où tel rôle vous sera confié, qui demandait cette préparation première. La citerne doit se remplir avant de déverser ses eaux: l'âme doit s'enrichir afin de distribuer plus tard ses richesses. Développez tout ce qu'il y a en vous de ressources : voilà l'œuvre du moment, la seule ! Faites votre esprit plus ouvert, votre volonté plus puissante, votre cœur plus aimant, votre extérieur plus agréable. Le travail de la vie intérieure consiste à mettre Dieu à notre place. Que voulez-vous de mieux? Heureuse l'âme qui peu à peu prend ses pensées, ses goûts, ses sentiments; qui, ne se comptant plus elle-même, ni ses joies, ni ses peines, considère tout simplement son bon plaisir et sa gloire. Saint Joseph passa de longues années à attendre, ignorant les desseins de Dieu. Le premier appel le trouva prêt. — Sachez aussi que Dieu, toujours maître de ses

desseins, peut passer à une autre âme le rôle auquel vous n'avez pas voulu vous préparer.....

A l'évangile. — La mission confiée

Ne jugeons pas aux apparences les œuvres de Dieu. Qui donc se fût imaginé qu'un charpentier inconnu et pauvre, se dévouant à une femme et à un enfant aussi pauvres que lui, remplissait le rôle à la fois le plus haut que Dieu puisse confier à un homme, et le plus important que pût attendre la terre.

Ces grands mots, il est vrai, n'ont rien qu nous étonne. Nous savons trop cela; ce sont des vérités devenues familières... Peut-être cependant ne les connaissons-nous qu'à la surface; étudions-les.

Joseph n'est pas seulement le chaste compagnon de Marie, il en est le **maître**, car elle s'est donnée à lui, librement, au titre d'épouse. Une fortune dont je n'userais pas cesserait-elle d'être mienne? N'aurais-je pas le droit de m'en glorifier? Des époux séparés par de longues distances ne jouissent-ils pas, quand même, du bonheur de s'aimer à ce titre? Le sentiment de cette union n'est-il pas créateur des plus doux sentiments et des plus forts : — sentiment de solidarité, dans les biens, dans le genre de vie, dans le bonheur même; — sen-

timent de cette union qui tend à rendre toutes choses communes.

Dans cette mutuelle donation, Joseph apporte sa force et son travail ; Marie, son grand bien, son Jésus. Il est à elle, tout à elle ; rien qu'à Dieu et à elle ; or, désormais, il entre dans le domaine de Joseph, puisqu'il est l'apport de Marie. Il devient l'enfant de la famille et jamais il ne donnera à Joseph d'autre nom que celui de père. Père nourricier, c'est trop peu dire ; père adoptif, c'est mieux, mais ce n'est pas assez encore ; il est le père par le fait que Marie est son épouse. Père devant la loi, il transmet à Jésus ses droits au trône de David ; père par la domination, il partage avec Marie la noble charge de l'élever, de le former, d'en faire un homme, un Sauveur.

Assurément il serait insensé d'émettre la simple supposition que saint Joseph pût devenir infidèle à son rôle ; mais cette impossibilité, qui vient de sa haute vertu autant que des desseins de Dieu, n'enlève rien à la grandeur des intérêts qu'il sauvegarde. Assurément le doux enfant de Nazareth eût pu recevoir son pain d'un autre que de Joseph ; mais c'est Joseph qui fut choisi pour cet office ; et cet office est bien le sien : c'est bien réellement Joseph qui a charge d'assurer le salut du monde.

Il sera bon de s'arrêter aux réflexions suivantes : à un titre moindre, mais comme saint

Joseph, chacun de nous a charge des intérêts de Dieu ; chacun de nous est appelé à contribuer au salut du monde, et cela par des actes obscurs, au milieu des occupations communes, par la patience aussi bien que par l'activité.

A l'offertoire. Le calvaire entrevu

Nous sommes habitués à voir en saint Joseph un homme essentiellement bon et tendre, patient et laborieux ; nous nous le représentons les yeux mouillés de larmes, devant son Jésus abaissé, privé de tout, poursuivi par la haine ; ou bien maniant avec énergie les durs instruments du travail. — Sa vie intérieure nous échappe. Il faut le voir vivant de la vie de Jésus, contemplant ce qui se passe dans cette âme divine, s'unissant à tous les actes intérieurs par lesquels se prépare le salut du monde.

Le cœur a des intuitions qui étonnent, et la grâce peut les étendre sans limites. D'avance, la vie publique de Jésus se déroula devant les yeux de notre saint, et peu à peu le Calvaire lui montra sa sanglante vision. Il sentit sa trahison, ses ignominies, ses tortures ; Jésus et Marie lui apparurent dans un abîme de douleurs. Ah ! ces douleurs, comme elles entrent au fond de son être, le déchirent et le laissent sans forces ! Ah !

ces douleurs, comme il aurait voulu les prendre pour lui toutes, oui, toutes; il se sentait de taille à les porter, ce semble, et il l'eût fait avec la belle joie des martyrs. Un père qui cache sur sa poitrine son enfant poursuivi et qui reçoit les coups qui lui sont destinés, n'est-il pas le plus heureux des pères ? Joseph était cela, et son désir perçait dans ses regards, dans les effusions touchantes de sa tendresse, dans les larmes dont il baignait ces petits pieds, ces mains que des clous impitoyables devaient un jour broyer !

Mais ces douleurs, son rôle n'était pas de les subir, ni de les voir de près ; il fut de les sentir d'avance, de les faire siennes par une compassion profonde et d'avoir le courage de les offrir à Dieu. Le rôle de la résignation n'est pas d'étouffer la douleur, mais le murmure ; elle accepte ce qui lui répugne le plus. L'offrande la plus belle est celle qui part d'un cœur ensanglanté. Dieu fait parfois aux âmes des plaies inguérissables, qui, en saignant toujours, perpétuent l'hommage héroïque de leur résignation. L'humanité déchue a besoin de tels exemples et de tels remèdes !

Joseph n'était pas destiné à concourir directement au sacrifice rédempteur. Ressentir de loin ces souffrances, c'était assez ! Il n'était pas capable de les voir dans la réalité: non, il ne le pouvait pas ; son rôle ne le demandait pas; le

cœur qu'il avait reçu n'était pas fait pour y suffire ; aussi n'est-il pas défendu de penser qu'il fit à Dieu plus d'une fois cette prière : O Père, je vous offre mon fils dont vous voulez faire une victime ; je le veux, moi aussi ; mais, de grâce, ne me laissez pas vivre jusque-là. J'ai bien fait tout ce que vous m'avez commandé ; j'accepte toutes les infirmités dont il vous plaira d'accabler ma vieillesse ; mais que je ne voie pas souffrir un Être tant aimé, si délicat, si bon et si aimant ! je sens que ce n'est pas possible ; je me meurs rien que d'y penser, et je ne puis regarder ce doux Agneau sans que les larmes me remplissent aussitôt les yeux. Cependant, ô Seigneur, je ne refuse rien ; je veux tout ce que vous voulez, même cela ! mais vous permettez bien que l'on vous adresse des prières, et vous devez être touché de la détresse qui dicte celle-là ; n'est-ce donc pas assez de tout savoir !... C'est dans ces sentiments que Joseph chaque jour offrait à Dieu le Rédempteur du monde.

Au sanctus. Près du berceau. Cantique de louanges

Quel admirable tableau que celui de Marie et de Joseph en adoration devant Jésus endormi. Ils sont là comme deux séraphins, à genoux de

chaque côté du berceau. La lampe du foyer projette une lueur si faible qu'elle laisse les objets imprécis. Aucun bruit ne se fait entendre, même au loin. Que pensent-ils ? que disent-ils ? que sentent-ils ? qu'expriment-ils ?... Il n'est pas permis de dire à l'être le plus cher : Je t'adore ; on n'adore que Dieu. Marie et Joseph le disaient à Jésus : parole d'amour intense et de suprême adoration ! Et Joseph songeait ainsi : Celui que j'aime est un Dieu ; ce Dieu que j'adore est mon fils ; les cieux ne peuvent contenir celui que contient ce berceau ; et cependant la demeure qu'il habite est à moi, le pain qu'il mange je le gagne, le Tout-Puissant a besoin de mes bras pour le porter. Merci ! oh ! merci d'avoir besoin de moi ! Quel bonheur de le voir dormir, d'entendre le régulier murmure de sa respiration d'enfant. Nul n'est aussi beau que mon fils ! Sur son front de hautes pensées semblent s'étendre ; sur tous ses traits flotte une impression de tendresse infinie ; les paroles que je cherche pour traduire mon bonheur, expirent sur mes lèvres : aucune ne sait dire ce que je sens !

Et la voix de Marie se mêlait à celle de Joseph, et leurs paroles n'étaient qu'un chant, où revenait sans cesse la note tombée du ciel : *Saint, saint, saint est le Seigneur !*

Plus la contemplation s'élève, plus l'expression se simplifie. En face des beautés divines,

des grandeurs éternelles un instant apparues, l'adoration et l'amour se fondent dans un seul sentiment qui semble infini, puisqu'il remplit tout l'être. Après une méditation prolongée essayons parfois de ne plus discourir ; établissons en nous un grand silence ; écoutons ; attendons. Une simple lueur descendue, le moindre écho tombé du ciel enseigne plus et mieux que la science ! — *Saint, saint, saint est le Seigneur!* En redisant ces mots près de Jésus endormi, Marie et Joseph disaient tout. La sainteté, c'est l'essence parfaite, c'est l'éblouissante pureté, c'est la justice, c'est la bonté, c'est l'amour de Dieu royalement manifesté.

A l'élévation.
Sous le regard de Jésus

Mais voilà que l'âme qui semblait absente reparaît dans ces yeux qui s'ouvrent ; le regard de Jésus se fixe sur Marie et Joseph. Sa sérénité si pure répand la paix ; sa profondeur révèle des immensités. Ne cherchez pas à vous représenter la puissance de sa douceur, il faut l'avoir sentie !

On dirait que le regard laisse voir l'âme ! Tout ce que l'intelligence et le cœur humain peuvent avoir de beautés prend en Jésus des propor-

tions, des harmonies, un éclat souverain qui ravissent. Quelque image de la divinité elle-même semble s'y ajouter. — Se sentir sous le regard de Jésus, entrer en lui par son propre regard, s'y voir aimé, lui laisser voir qu'on l'aime, quelles délices! quelle grâce! c'était le privilège de Marie et de Joseph, privilège de chaque jour, commencé au réveil. Et ces regards étaient des manifestations croissantes de la part de Jésus, des élans de plus en plus sublimes de la part de ces heureux mortels. Une sainte lutte d'amour s'établissait entre Celui qui donnait et ceux qui recevaient. Jésus prévenait par sa grâce ces êtres chers; et eux lui répondaient par une fidélité parfaite. Et la grâce étendait ses révélations à mesure que s'étendait leur mérite.

On sait à quel degré d'intimité ont atteint certaines âmes contemplatives. Leurs lumières, leurs émotions, leurs transports étaient tels que, pour tout exprimer on les entendait s'écrier : « *La parole humaine laisse trop loin ce que j'ai vu, ce que j'ai senti et goûté !* » — Qui doute que l'état de Marie et de Joseph ne leur fût supérieur d'une manière éminente.

Ne vous étonnez pas de ces hauteurs, insoupçonnées peut-être, en voyant Marie et Joseph si humbles, si simples, occupés tout le jour à des travaux vulgaires. N'a-t-on pas vu dans tous les siècles chrétiens, des âmes habituées aux faveurs de l'union divine et même de l'ex-

tase, remplir les emplois les plus matériels, parfois même les plus absorbants : c'est le don de Dieu. Qu'importent les contrastes et les obstacles apparents!

Voyez Joseph, comme le prêtre à l'autel, prenant Jésus dans ses mains d'ouvrier et le présentant à son Père en l'adorant. Contemplez Jésus illuminant la pauvre demeure de son sourire. Ah! ce sourire, doux épanchement de l'amour, comme il charmait le cœur de Joseph! « *O cher Enfant*, disait-il, si je n'étais déjà tout vôtre, que ne feriez-vous pas de moi par un sourire. »

Au pater. A l'école de Jésus

« *Enseignez-nous à prier* », disaient au divin Maître les Apôtres. Avant eux Joseph devait le dire aussi. Quand il voyait Jésus agenouillé devant son Père, les mains levées au ciel, les yeux noyés d'extase, il pensait : Si je savais ce qu'il exprime, je le répéterais : ce doit être si grand, si doux, si beau! Il connaît Dieu et je l'ignore. Puis se mettant à genoux, lui aussi, tout près, parlant tout bas, pour ne pas troubler le silence : Oh! faîtes-moi prier, murmurait-il, humble à son tour comme un enfant; et l'Enfant divin, l'enveloppant d'un sourire, lui apprend le *Pater :* Oui, donne à Dieu le nom de Père, ce

nom que tu partages avec lui sur la terre. — Demande-lui qu'il soit béni partout et que son royaume s'étende, car je suis venu pour cela. Souhaite qu'ici-bas, comme dans les cieux, sa volonté saintement accomplie entraîne tous les hommes vers le bien et vers le bonheur. Mon Père et moi ne faisons qu'un ; en procurant sa gloire, tu travailles pour moi. — Et Joseph tout ému : Oh ! si mon cœur était un trône, je vous dirais : O mon cher fils, daignez vous y asseoir et, de là, gouvernez le monde. Tout mon être n'a d'autre envie que votre bonheur, votre gloire. Que n'ai-je dans les mains le cœur de tous les hommes pour les mettre à vos pieds, car, vous qui priez avec moi, vous êtes le Dieu qu'on adore !

— Je suis le Dieu, c'est vrai ; mais je suis l'homme aussi, et tous les hommes sont mes frères. Sache-le bien et prie pour eux. Ne considère pas leurs fautes, leurs misères ; tu n'es ni juge, ni vengeur ; sois la bonté, la pitié, le secours. Je te ferai **patron** de mon Église ; tu me verras dans tous ses membres ; tu m'aimeras en eux comme tu m'aimes en ce moment moi-même ; dès maintenant dis avec moi pour eux : « *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, ne nous laissez pas succomber à la tentation et délivrez-nous de tout mal.* » Alors passaient devant les yeux

du saint tous les besoins des hommes, la grande faiblesse de la nature, le grand devoir de l'indulgence réciproque, la nécessité de la grâce pour être préservé du mal et pour le vaincre!... Joseph savait prier comme Jésus.

A la communion. Avec Jésus partout

Essayons de comprendre ce que peut devenir un cœur d'homme au sein de toutes ces délices, au contact d'un être tant aimé. On s'attache bien plus **par ce que l'on donne** que par ce que l'on reçoit; or Joseph donnait chaque jour, à toute heure. L'âme se fait comme une **éducation** supérieure par tous les sentiments élevés qu'**elle exerce**; or, celle de Joseph montait, montait toujours, prenant de plus en plus conscience des secrets de Dieu et pénétrant dans une sphère d'union toujours plus voisine de son essence même.

L'union par la pensée. — Jésus ne quittait pas son cœur. Sa pensée le suivait au travail du dehors, et elle était si vive qu'elle formait en lui une sorte de présence. L'image longuement contemplée reparaît dans l'œil quand il se ferme. L'amour emporte avec lui l'objet aimé. Tandis que ses mains, ses yeux et son esprit lui-même donnaient aux œuvres de son art leur effort nécessaire, une chère image semblait

passer sans cesse autour de lui. Tout aérienne, elle ne lui apportait aucun trouble ; toute charmante, elle répandait la joie sur son visage. S'arrêtait-il pour essuyer son front couvert de sueur? Elle saisissait son cœur tout entier ; c'était comme un moment d'extase. Pour lui tout avait disparu, et les outils, et le bois ouvragé, et les personnes présentes. — A peine son front essuyé, repris par le devoir, il faisait à Jésus une sorte d'adieu, ne gardant de lui que ce voisinage tranquille, qui s'en va côtoyant la vie, même la plus active. — Quand l'heure des repas ne le ramenait point dans sa demeure à cause de l'éloignement, le voyez-vous retirant d'un sac de toile ou d'un panier de jonc les provisions, soigneusement placées par Marie, et par Jésus aussi quand il fut un peu grand. Pensait-il à la nourriture ou aux mains qui l'avaient préparée? Les mets avaient pour lui, non leur propre saveur, mais celle que l'on goûte de ce qui vient de l'amitié. — Il s'isolait sans doute, s'il le pouvait, pour être à ce qu'il aime. Mêlé aux autres ouvriers, il se montrait affable et prévenant pour plaire à Dieu. Connaissant fort bien la nature humaine, il faisait parler les autres de ce qu'ils aimaient, heureux à la fois de les satisfaire et de libérer sa pensée. Il dut arriver bien souvent que chacun prit pour une admiration de son discours l'air ravi que réflétait son visage. La vraie cause pourtant était ailleurs,

bien loin de là! — Ainsi le sentiment de l'amour de Jésus s'harmonise avec tous les devoirs et les colore de sa beauté.

Voyez saint Joseph, à la nuit tombante, rassemblant ses outils, les chargeant sur son épaule et s'en allant d'un pas alerte. Il ne sent plus le poids du jour; il n'est plus âgé; il croit avoir des ailes. A mesure qu'il approche, son cœur bat plus vite... C'est là!... Une porte s'ouvre, formant comme un cadre à deux incomparables créatures qui se tiennent debout dans l'attente. Un reste de jour diffus les enveloppe au dehors, tandis que derrière eux la lampe jette une coloration jaunâtre. Les visages se détachent lumineux dans cette demi-obscurité; des mains se tendent; les épaules de l'arrivant sont vite déchargées; un siège est mis près de la table; et là, comme dans les familles de la terre, chacun dit ce qu'il a fait durant le jour, ce qu'il a vu, ce qu'il apporte, ce qu'il fera demain! — Assistez au repas pris en commun; voyez combien il est simple et soigné en même temps; admirez l'extrême propreté de toutes choses, les attentions mutuelles, les instances cordiales, la douce liberté de ces relations journalières... N'enlevons pas à ce bel idéal, sous prétexte de l'élever, ce qui fait la beauté et la force des familles humaines.

— Ce retour heureux, cet accueil, cette table, ah! quelle vive image de la communion quand

elle est fervente ! La vie de la ferveur, c'est l'amour ; mais sa sauvegarde se trouve dans le dégagement des désirs et des jouissances de la terre !

Vers la fin de la messe.
La mission remplie

Quelle était grande, l'amitié qui formait de ces trois âmes une seule âme ! Pour être plus qu'humaine, elle n'avait rien dépouillé de ce qui fait le charme de la nôtre. Quand on s'aime vraiment, vivre ensemble est un bonheur de chaque jour ; on se regarde avec une joie franche, on se préoccupe d'une fatigue ou d'un malaise, d'un simple nuage apparent : on se dit ce que l'on pense et ce qu'on aime. Ne forme-t-on pas un seul être moral, animé d'une vie commune ! Ah ! que les départs sont tristes, quand ils sont longs ; et le plus long de tous, la mort, n'est pas une tristesse, mais un déchirement ! L'arbre arraché avait de si profondes racines que le terrain lui-même est emporté, ne laissant qu'un vide béant. Jésus et Marie le sentirent plus que nul d'entre nous quand Joseph les quitta... Il les quitta comme un bon serviteur qui a rempli sa tâche et qui s'en va, le soir venu. Il s'en va, mais il emporte dans son cœur ceux qu'il aime et qu'il ne verra

plus de bien longtemps! Ne plus les voir, moi qui les voyais chaque jour... pensait-il. — Qu'il peut se cacher de douleurs sous une résignation parfaite! Ne convenait-il pas qu'une vie faite de sacrifices se terminât par le plus pénible de tous!

Un jour Joseph resta couché sur ce lit pauvre où il devait mourir. Ses membres n'avaient plus de force, sa tête pesante pouvait à peine se tourner, et ses yeux regardaient vaguement les outils suspendus qu'il ne prendrait plus désormais... Jésus et Marie accoururent, le visage inquiet, et, d'une voix tremblante : Qu'avez-vous? disent-ils. — Je n'ai rien, mais la vie me quitte, je le sens. Dieu me l'avait donnée pour vous; je la lui rends. Vous êtes grand et fort, mon fils; depuis longtemps déjà vos bras seuls font le travail pénible; vous suffisez à votre mère. J'ai fini mon rôle, je pars... Le vôtre va commencer bientôt. Dieu me l'a fait connaître en songe. Je vous ai vu, majestueux et bon, prêchant le royaume du Ciel, guérissant les malades, consolant tous les malheureux... C'était comme une grande lumière sè levant sur le monde; les foules baisaient la trace de vos pas; la gloire vous formait cortège; c'était trop beau!... Là n'était point ma place!...

Et Jésus et Marie, à genoux, tenant dans leurs mains les mains du vieillard, lui disaient : Nous nous retrouverons dans une gloire plus belle et

plus durable : et d'ailleurs nous ne nous quittons pas tout à fait : l'homme-Dieu reste sur la terre, le Dieu vous suit. Allez vous reposer de vos nobles fatigues ; allez jouir avant nous du bonheur ; allez annoncer aux patriarches et aux prophètes le Messie qu'ils ont tant désiré. Nos remerciements, nos bénédictions, nos vœux vous accompagnent. Les anges vont recevoir en vous le premier chrétien qu'ait formé la terre. Mon Père vous accueillera comme le père de son fils.

Par un effet de cette bonté divine qui aime à cacher aux mourants les sujets de crainte, Jésus écarta de sa pensée l'ombre du Calvaire si cruellement entrevue autrefois ; il fit luire à ses yeux demi-clos les splendeurs divines ; et, murmurant de dòuces paroles comme à un enfant qui s'endort, comme à un être qui se dégage de la matière, il berce suavement ce dernier sommeil qui délivre. Cette âme si détachée, si tendre, s'envole dans l'extase d'un baiser de Jésus !

Heureux celui qui, au moment de sa mort, peut se dire : J'ai rempli ma tâche ! Heureux celui qui s'en va sans jamais avoir contristé ésus ! Heureux celui qui, par la communion dernière, uni à Jésus, n'a qu'à le suivre dans son retour au ciel !

MESSES

DU

SACRÉ CŒUR

MESSES DU SACRE CŒUR

Notions préliminaires
Le culte du Sacré Cœur

AVANT de gravir cet autel avec le prêtre, avant de me mettre en contact avec vous, ô Cœur de mon Jésus, laissez-moi vous contempler de loin encore, à deux genoux. Mes yeux ont besoin de s'ouvrir longuement, dans l'ombre, pour saisir les mystérieuses lueurs qui vous éclairent; mon esprit veut atteindre des vues précises, car il ne trouve son repos que dans la vérité ; et mon cœur, avant d'aller au vôtre, a besoin de savoir ce qu'il est.

I. — L'objet immédiat de ce culte est bien le cœur de chair, mais en tant qu'uni à la personne du Verbe.

Le Sacré Cœur est-il ce **cœur de chair** qui palpita tout petit dans votre poitrine d'enfant,

qui grandit avec vous et répandait le sang dans vos artères et vos veines ? Oui, c'est bien ce cœur-là.

Mais, s'il est un cœur de chair, de notre chair, est-il permis de l'adorer ? Oui, car la **Personnalité** du Verbe est tout entière dans ce cœur, comme elle est tout entière, en chacune des parties de son corps, dans chacune de ses plaies, dans chaque goutte de son sang.

II. — Cet objet sacré est surtout l'emblème de l'amour

Mais alors pourquoi ce culte **particulier** à son cœur, quand chaque goutte de son sang le mérite ? Pourquoi toutes ces aspirations et ces joies ? Pourquoi tant de ferveur et d'espérance réservées à ce seul objet ? C'est Jésus Dieu et homme que je veux contempler, adorer, aimer avec passion, et vous ne m'offrez là que son cœur de chair !

Que son Cœur ! mais ce n'est pas seulement cette partie noble de son être que nous présente l'Église, ce Cœur est un **emblème** qui nous livre l'infini de l'amour ; c'est là son privilège, c'est la raison de ce culte particulier.

III. — Emblème consacré par le langage humain

En effet, de tout temps et dans les civilisations les plus diverses, l'humanité a fait du cœur l'emblème du sentiment; elle a toujours dit : un cœur aimant, un cœur dévoué, un cœur qui souffre ou se dilate, un bon cœur, un cœur d'or... Pourquoi? Mais tout simplement parce qu'on entend parfois ses palpitations, tant elles sont violentes et qu'on le voit soulever la poitrine à la briser! C'est que le choc de nos émotions les plus diverses retentit là!

En faut-il davantage pour justifier ce langage cher à l'humanité? Elle ne va pas chercher si ce cœur qui traduit ses joies ou ses tristesses, est l'**artiste** qui sent ou la **harpe** qui vibre; il lui suffit d'ouïr des sons d'une telle puissance qu'ils supposent au cœur, ne fût-il que la harpe, une harmonie parfaite avec l'être humain tout entier.

Harpe d'amour, que vos accents doivent être suaves sur cet autel, en votre état de victime!

IV. — Sa justification scientifique

I. Allons plus loin, et voyons si la science refuserait au cœur le rôle que l'humanité lui

prête. Nullement; car, si elle attribue au centre nerveux l'action principale dans nos sentiments comme dans nos pensées, elle constate entre le cœur et le cerveau des harmonies et des échanges : les harmonies de fonction les unissent; les échanges les rendent solidaires. Ils ne sont point faits pour exister l'un sans l'autre et pour agir à part.

II. De plus, la prédominance de l'appareil sanguin, les physiologistes l'enseignent, est caractéristique de la tendance à aimer. En effet, le volume du cœur se trouve en rapport avec le volume du sang; or, plus le sang baigne en abondance un organisme, plus il lui communique, même au moral, sa chaleur et son activité. Le sang est comme un vin généreux qui exalte les sentiments; le cœur est la coupe qui le verse.

III. Sans doute, le cerveau lui donne, comme à tout l'organisme, la vie et l'impulsion; sans doute, il ne cesse de le gouverner par ces rênes flexibles qui s'appellent les filets nerveux; mais, à leur tour, d'autres filets nerveux lui rapportent du cœur des avertissements secrets, des influences profondes; et qui peut dire les réactions qu'il en reçoit?

Par ses communications incessantes et nécessaires avec le cerveau, le cœur participe à la vie de ce centre; il tressaille de toutes ses impressions; et, averti de tous ses besoins, il lui

envoie à l'heure opportune des flots plus abondants pour multiplier ses ressources.

IV. Le cerveau reçoit toutes nos émotions d'amour, de désir et de crainte; il les reçoit, mais ne les **manifeste pas.** Dans sa retraite haute et profonde il est, ce semble, plus près de l'âme et partage le mystère de son impassibilité. Au contraire, moins subtil et plus humain, le cœur ne perçoit pas, ne sent pas par lui-même; en revanche, c'est lui qui **traduit** et **exprime**; c'est lui qui jette dans l'organisme l'avertissement du trouble, ou y répand l'épanouissement de la joie. Laissons au cerveau l'acte noble de la pensée; lui seul se prête à l'âme pour cette fonction supérieure; le cœur ne la revendiqua jamais: mais c'est à lui qu'il faut attribuer le privilège d'être l'agent secret du sentiment.

V. — Il est surtout l'emblème de l'amour sensible

Mais représente-il réellement l'**amour**? Nul être sans le cœur ne peut-il donc aimer? Dieu aime cependant, et ses torrents d'amour sont des immensités, et ses ardeurs des fournaises. Les anges aiment, eux aussi, et ils aiment sans doute plus que nous. — Tout cela est vrai; mais, si Dieu et l'ange aiment, ils aiment d'une **autre**

manière. Leur amour est sans tressaillements comme sans larmes. N'ayant point de corps, ils ne peuvent sentir comme nous. L'homme seul est capable d'un amour **sensible**; et c'est celui surtout que revendique notre cœur. Nous ne comprenons guère que celui-là; celui-là seul nous touche. Parlez-moi d'un cœur qui bat à mon approche, d'un cœur qui se déchire quand il craint de me perdre, je comprends, je sens que je suis aimé!

VI. —C'est pour nous aimer de cet amour que Dieu s'est fait homme

Dieu, dans sa bonté pour nous, s'est fait un cœur semblable au nôtre : semblable par le **mode d'aimer** sensiblement, mais mille fois plus haut, plus grand, plus beau, plus tendre, dans cet ordre lui-même. Eh bien, ce cœur, si digne d'être aimé, s'appelle le Cœur de l'Homme-Dieu, le Cœur de Jésus, le **Sacré Cœur**!

Si l'amour de Dieu par là n'a point grandi **en lui-même**, il a grandi **pour nous**; il a rempli, comme le soleil, la sphère où nous vivons, y semant la chaleur, la lumière et la joie. Humain, il a saisi l'humanité; caché dans l'hostie, comme le nôtre est caché dans notre poitrine, il est la vie de ce grand corps mystique dont nous sommes les innombrables cellules.

VII. — Le Sacré Cœur résume Jésus tout entier

Si l'amour est en Dieu la source de tous les bienfaits répandus sur les hommes, l'amour est en Jésus le canal par lequel il s'épanche L'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la déification de nos âmes, ces grands bienfaits qui nous étonnent, s'expliquent ainsi tout seuls. Ils ont la mesure de l'amour divin qu'aucun don ne saurait épuiser ; ils ont la forme d'un amour humain qui l'adapte à notre nature. Le Sacré Cœur contient ces deux amours ; il les vit pour lui-même ; il les élabore pour nous. Et nous le comprenons, et nous nous sentons compris de Lui, à notre manière !

Sans doute, la Crèche et le Calvaire, l'Évangile et l'Eucharistie proclament cet amour ; cependant son Sacré Cœur, pour le mettre plus en relief, semble l'isoler des circonstances de temps et de lieux, d'actes et de paroles, pour nous le présenter à part, comme l'amour condensé dans cet objet sacré, manifesté sous cet emblème sensible Nous n'avons pas à le chercher dans les mille faits qui le prouvent, dans les nombreuses déclarations qui nous l'affirment : le Sacré Cœur dit tout cela ! Ce seul mot le traduit

tout entier. La piété peut verser dans ce beau vase d'or tous ses parfums, toutes ses larmes!

VII. — L'objet spécial de ce culte

Sans doute, le Sacré Cœur m'apporte Jésus tout entier et me redit tous ses actes! sans doute je peux trouver en lui et y décrire toutes les beautés de ses vertus, toutes les magnificences de ses dons; cependant j'incline à restreindre mes vues et à particulariser mes louanges : il est l'amour; c'est donc l'amour que je méditerai.

Mais, là encore, le champ est trop vaste ; il est l'amour de Dieu et n'a point de bornes; mais il est aussi l'amour de l'homme, et celui-ci, je peux mieux le saisir; je peux l'enfermer dans un sanctuaire plus intime; je peux échanger avec lui des sentiments qui, sans s'égaler, se ressemblent : le Sacré Cœur sera pour moi son cœur de chair, organe et emblème de son amour sensible. J'en chercherai les origines et j'en suivrai la formation, j'en dirai les nobles excès et je l'adorerai palpitant encore sous les voiles eucharistiques. Ne le séparant pas de l'ensemble, je veux voir de quel reflet il colore les vertus de Jésus, de quelle auréole il entoure son front, quel charme il répand sur ses traits, quelle chaleur brûlante il communique à ses

paroles. Je monterai plus haut et j'essaierai d'entrevoir les nouvelles beautés, les nouvelles puissances [1], qu'il apporte à l'Être infini lui-même ; car, enfin, dans ce qui est uni, tout se tient et se compénètre ; et, si je restreins mon tableau, afin de le rendre plus saisissant, je n'entends pas faire un tableau sans ciel et sans lumière : la divinité y planera de toutes parts et s'y fera sentir comme le soleil quand il reste caché sous les nuages.

O Dieu éternel, infini et parfait, je vous adore en Jésus.

O Jésus, si beau et si tendre, je vous salue en votre Sacré Cœur.

O Cœur de chair, je vous vénère comme organe physique uni à la divinité, et, d'une façon plus haute, comme symbole de l'amour.

O amour, vous vous particularisez, dans l'amour que je comprends le mieux, dans cet amour humain pénétré d'infini !

Nota. — L'**amour** de Jésus est l'objet **essentiel** du culte de son Sacré Cœur ; ce culte sera éternel comme lui et le ciel ne fera que le consacrer et l'embellir. — La réparation est son **objet** aussi, mais cet objet est **secondaire** parce qu'il dérive du premier. Il ne dépasse pas les limites du temps. Quand le mal ne sera plus, la réparation

1. Il s'agit de beautés et de puissances accidentelles.

aura perdu sa raison d'être. Hélas ! le mal existe ; il est immense, elle a donc le devoir de s'étendre autant que lui. Que la réparation soit le grand acte de ce culte en nos malheureux temps, c'est juste ; mais, l'amour, là encore, tient la première place, car il en est l'inspirateur.

SIXIÈME MESSE

PREMIÈRE MESSE

DU

SACRÉ CŒUR

PRIÈRE

O Jésus, qui nous aimez en Dieu et en frère, par les mérites de cette messe, daignez m'introduire aujourd'hui dans les secrets de votre Sacré Cœur!

« Ecce quo modo amabat...
Voyez comme il sait aimer ! »

PREMIÈRE MESSE DU SACRÉ CŒUR

LES AGENTS DE SA FORMATION

I. — Du commencement de la messe à l'évangile. Les origines du Sacré Cœur

Il est naturel d'étudier, tout d'abord, les origines du Sacré Cœur. Avant de l'adorer à l'élévation sur l'autel, il faut le bien connaître. Que cette recherche soit attentive et pieuse !

1° Assistons à l'humble naissance de ce cœur qui devait être si grand. Une **Vierge** très pure lui prépara le sang dont il est fait ; tout fut d'elle ; ce cœur, selon la loi des transmissions humaines, lui emprunta les qualités physiques et les dispositions morales qu'elle avait apportées en naissant ; de plus, il se vit riche des perfectionnements accrus par une vie intense et splendide, qui agissait depuis quinze ans. Issu d'une mère seule, il garda avec les attributs

d'élévation et de force, qui conviennent à l'homme, les puretés et les délicatesses de la femme, l'abnégation, le dévouement de la mère.

2° **L'âme**, de son côté, façonne l'être humain. Si elle met son empreinte sur le visage, combien plus ne l'imprime-t-elle pas dans le cœur. Elle l'harmonise avec elle, comme l'artiste accorde l'instrument qui doit chanter ses mélodies les plus parfaites et traduire ses émotions les plus subtiles. O âme de Jésus, si haute et si belle, merci de vous être comme versée tout entière dans ce grand Cœur !

3° O merveille ! les causes secondes ne suffisent pas pour produire un tel chef-d'œuvre il y faut l'action personnelle de l'**Esprit-Saint.** Que vient-elle façonner, cette divine main ? Quels dons suréminents lui apporte ce Dieu d'amour ? Quel monde nouveau et supérieur se propose de faire surgir cet Esprit Créateur?... le Ciel nous le révélera, mais le Ciel même ne pourra nous le dévoiler en entier. Tombons à genoux, admirons comme l'aveugle qui ne voit pas, mais qui sait. Oui, nous savons que cette créature, nouvelle dans le temps, fut la **première** dans la pensée de Dieu et lui servit de **modèle** pour ses œuvres au dehors [1]. Ce que les vastes

1. S'il a dirigé la pensée de Dieu, s'il lui a servi de modèle, toutes les créatures peuvent aider à le faire connaître lui-même. Quel sujet d'inépuisables médi-

océans, les cieux profonds, les vents dominateurs et les ondes secrètes de l'électricité nous révèlent de grandeurs épandues; ce que les étoiles scintillantes versent de poésie sur la nuit pensive ; ce que dépensent de tendresse et d'abnégation pour leurs petits tous les animaux de la terre; ce que l'humanité a produit de plus noble et de plus touchant ; tout ce qui nous enchante ici-bas, passe devant nos yeux et semble nous dire : Ce que tu admires en nous, n'est qu'une pâle copie du modèle, une esquisse du tableau parfait ; ce n'est qu'une note perdue, de ce concert immense, que chantent dans le grand cœur de Jésus, des sentiments, dignes d'être appelés des sentiments divins. Oui, tout est en Jésus, tout jusqu'à la beauté de l'invisible atôme.

Ce Cœur a été fait pour **être le cœur** d'un Dieu, un cœur lui appartenant en propre et dont il est responsable. L'amour qui entretient cette éternelle union ne doit-il pas être sans mesure ? La dignité infinie, qui s'attache à ce Cœur, se contenterait-elle de qualités médiocres? Ce Cœur, introduit dans la personnalité divine, sera-t-il devant elle déplacé, ignorant et muet ? La vie en commun demande des relations de quelque égalité : il faut se

tations ! Quelle source de sentiments admiratifs ! Que doit être l'idéal, puisque déjà l'esquisse est si belle !

comprendre, s'admirer, s'aimer et se le dire. Or Dieu ne peut aimer qu'en proportion des qualités qu'il trouve. Pour les trouver en vous, ô Jésus, il a dû les verser toutes, et dans toute leur plénitude, en votre Sacré Cœur. O Cœur de Jésus, pour faire l'admiration de la divinité et ses délices, que vous devez être grand et beau ! Ce qu'il faut de merveilleuses qualités pour n'être pas indigne d'une alliance pareille ; ce qu'il faut de puissance pour parcourir les actes de cette vie commune ; ce qu'il faut d'amour pour étreindre l'amour infini, vous l'avez et vous le manifestez au ciel ! Sans le voir ici-bas, je l'affirme, car c'est le vrai ; je l'adore, car c'est le beau ; et je l'aime, car ce Cœur divin est à moi, et l'Eucharistie me le donne !

II. — De l'évangile au sanctus. Sa formation auprès des hommes

Étudions maintenant sa formation dans l'ordre des sentiments humains. L'Évangile nous permet d'en suivre les manifestations et d'en pénétrer les causes prochaines. Représentons-nous successivement Jésus dans son berceau, à Nazareth, puis dans sa vie publique.

Nous venons de voir quelles furent les origines illustres de ce grand Cœur : la terre et le ciel en firent leur chef-d'œuvre et leur amour.

Cherchons à comprendre **ce qu'en fit**, à son tour, une vie de trente-trois ans.

En Jésus se trouvent trois **ordres de vies** et de perfections : la vie **infinie**, absolue, qui est celle du Verbe ; la vie d'**Homme-Dieu** dans l'exercice de ses dons infus et de ses qualités naturelles; enfin, cette **vie pratique** qui s'acquiert avec le temps par l'expérience. C'est sous ce **dernier mode** que nous allons envisager le Sacré Cœur et dans ces sentiers nouveaux que nous allons le suivre. Durant trente-trois ans, ses sentiments, ses actes, ses paroles, travail sacré, façonnèrent ce cœur; ils lui donnèrent sans doute des agrandissements par le mérite, ils lui donnèrent surtout le **sens** de nos besoins, l'**impression** de nos souffrances : infinies ressources d'un cœur qui a beaucoup aimé.

Dès son entrée en ce monde, il se trouve en contact avec les biens et les maux qui remplissent nos vies et forment nos âmes. L'indifférence du dehors environne le petit être naissant; des tendresses exquises lui font au dedans un nid très doux. La pauvreté et l'humilité se réunissent pour lui tout refuser, même un berceau. Qui d'entre nous en fut privé? La haine se met à la poursuite de cet innocent; l'exil ne lui laisse pas même une patrie. — Ah! nos délaissements, nos incertitudes du lendemain, nos impuissances devant l'infortune, comme il les comprendra!

Nazareth est sa longue école, il y prend l'expérience des privations journalières, des rapports simples, du travail nécessaire, où l'enfant pauvre est employé aux petits soins du ménage et aux commissions du dehors. Fils d'artisan, il subit parfois le dédain des riches. Être fait de délicatesse, il se heurte à la grossièreté des gens communs. Supérieur en beauté, en intelligence, en dignité de manières, il provoque, sans doute, la jalousie, cette triste revanche des imparfaits. Ah! nos épreuves journalières, les injustices qui nous atteignent, comme il les comprendra!

Il comprendra aussi nos attachements et nos joies, ces dons de Dieu qui nous rendent meilleurs. Marie et Joseph lui font une famille idéale : affection calme et toujours égale comme ce qui est vrai ; affection si profonde qu'elle va jusqu'aux racines de la vie ; affection si dévouée que les sacrifices lui semblent tout naturels, affection si ouverte qu'un regard suffit à la montrer tout entière, et si délicate qu'elle n'a besoin que d'un sourire pour s'exprimer. Voyez Marie à genoux devant le petit lit où dort son Jésus : le silence est si grand qu'elle entend battre ce Cœur d'enfant ; et ce Cœur, qui toujours veille, contemple cet amour penché vers lui. Saint Joseph, debout, les yeux pleins de larmes discrètes, se demande quel dévouement nouveau il pourrait mettre à ses pieds... C'est sous de chaudes haleines que le cœur, comme la plante

prend ses accroissements. O Jésus, que dire du vôtre; chaque baiser de votre mère le rend plus capable d'aimer! Durant le jour, quand vos yeux se rencontrent avec des yeux tout pleins de vous, ne dirait-on pas ces glaces parallèles qui se renvoient la même image à l'infini.

Plus grand, Jésus se livre à des travaux plus rudes. La sueur coule de son front si noble; ses mains délicates se durcissent, mais ces mains resteront douces pour les petits, généreuses pour les malheureux!... Et les jours et les mois se succèdent et ces impressions vécues, pendant trente ans, développent peu à peu dans ce cœur, des puissances de compassion, d'indulgence, de dévouement et de tendresse, que nous n'épuiserons jamais... Oh! ce Cœur, comme il est bien fait pour me comprendre!

Après trente ans de cette formation si douce, le voilà aux prises avec la triste humanité; il en expérimente les inconséquences, les injustices, les duretés, l'infinie misère.

Foules de la Galilée, mobiles comme les flots de votre lac, vous lui avez enseigné l'inconstance des sentiments de l'homme. Foules hostiles de Jérusalem, vous lui avez fait sentir les étroitesses et les méchancetés de la passion, les violences de la haine aveugle. Apôtres, disciples, amis du cher Sauveur, vous qui l'aimiez sincèrement, mais qui ne saviez ni le com-

prendre, ni le suivre, vous lui avez appris la déception dans ce qu'elle a de plus sensible, mais vous ne l'avez pas découragé. Sa haute raison a compris que l'indulgence et l'amour sont à l'égard des faibles une sorte de justice et qu'ils demeurent, pour les coupables, la planche de salut.

O Marie, ô Madeleine, ô saintes femmes, ce Cœur reçut de vous l'expérience de l'amour le plus pur, du dévouement porté à l'héroïsme. Vous qui lui avez fait goûter les douceurs de la consolation dans l'épreuve, soyez bénies! Soyez-le aussi, pécheurs convertis, qui, en l'exerçant, avez développé cette miséricorde dont nous vivons!

III. — Au sursum corda et au sanctus. Sa formation auprès de Dieu

Ici la liturgie sacrée vient saisir nos esprits et les porter dans les hauteurs. Pour l'y suivre, nous élèverons nos regards vers les rapports sublimes qui règnent entre le Sacré Cœur et la Divinité.

Certes, ces rapports dépassent souverainement la portée de nos intelligences. La sphère lumineuse où ils se rencontrent nous aveugle par son éclat; cependant l'amour du Cœur de

Jésus pour son Père, reste humain par tout un côté; et, si je ne peux en mesurer les vastes proportions, j'en connais la nature et la manière de sentir, car ce Cœur est fait comme le mien. Le petit ver luisant ne ressemble-t-il pas de loin à l'étoile? La goutte d'eau n'est-elle pas de même substance que le vaste océan? C'est ainsi que mon cœur vous ressemble, ô Sacré Cœur.

Si vous me demandez quel est en Jésus l'amour **du Verbe**, je vous dirai : Dieu seul le sait; il est de son essence et de sa mesure. Ne pouvant le comprendre, je l'adore le front dans la poussière. Des flots d'amour inconnus passent au-dessus de ma tête et se perdent dans l'infini. Il n'en est pas ainsi de son amour **comme homme** : celui-ci rencontre, de toutes parts, et des mystères et des bornes.

Cœur de Jésus, Cœur humain, oui, pour vous aussi, cet infini se cache dans l'inaccessible. Vous franchissez pourtant nos étroites limites; vous avancez à pas de géant dans cet au-delà qui ne s'ouvre qu'à vous. Vous arrivez à la sphère transcendante où nul être créé ne peut vous suivre. **Là des** merveilles de beautés vous enveloppent de leurs rayonnements, et vont soulever, au plus profond de vous-même, des ardeurs, des transports, des extases, qui font de votre Cœur un cœur unique, plus aimant que les cœurs réunis de tous les hommes ensemble, plus grand que toute la création, infé-

rieur à Dieu seul ! — A Dieu seul, et c'est juste? N'êtes-vous pas uni à sa personne? N'avez-vous pas le droit d'aimer Dieu en Dieu? Et si votre condition humaine vous impose d'inévitables limites, ces limites doivent se reculer, autant que peut les y contraindre la toute-puissance au service de votre Dignité.

Ah! quels élans vers ces amabilités infinies vues de si près! Quel ravissement de vous sentir uni à cette bonté si parfaite! Quelle fusion de votre amour en cet amour, au titre de l'unité de personne! Quelle richesse d'expression pour traduire ce dont votre Cœur est trop plein!

Si nous ne nous lassions pas si vite de tout ce qui est invisible et abstrait, nous aimerions à nous perdre longuement dans cette inépuisable contemplation. Ce que nous connaissons de plus beau, de plus séduisant, de plus sensible, reste bien loin de cette merveille. Nous pouvons ajouter aux beautés connues toute l'étendue des choses rêvées et laisser à notre imagination toute la liberté de son essor dans l'idéal, cette auguste réalité appellera toujours plus avant, notre admiration déconcertée et ravie!

Eh bien! durant trente-trois ans, chaque jour, chaque heure, chaque instant a vu se renouveler sans trêve ce commerce sublime avec la divine essence. De tels sentiments, ressentis, exprimés et vécus jour et nuit, ont fait prendre

à ce Cœur tous les accroissements dont un cœur est capable. Qu'il est donc grand et beau ce Cœur humain divinement façonné ! Qu'il est aimant ce Cœur humain habitué aux étreintes de l'amour divin ! Qu'il est vaste ce Cœur créé, qu'a élargi la possession de l'infini !...

En face de cette attrayante vision, je voudrais m'avancer, ouvrir mes bras, donner mon cœur; mais je n'ose ! Plus je contemple une telle beauté, plus je me sens timide. Mes bras tombent de découragement, et mon amour reste sans paroles pour s'exprimer. Comment m'approcher de ce Cœur, habitué à toutes les puretés, à toutes les splendeurs de l'amour incréé ? Ai-je le droit de m'agenouiller au milieu de ce temple où Dieu habite personnellement ? Puis-je attendre un regard tombé d'une si haute majesté ?... Sous ces rayons de lumière intense, je me sens pauvre et vil à me faire pitié ! Tel un être déguenillé au milieu d'un salon luxueux. Il me semble qu'une main indignée va me saisir et me chasser !

Rassure-toi, mon âme, ces grandes choses ont fait le Sacré Cœur plus grand ; or, devenir plus grand, c'est, pour le cœur, devenir capable d'aimer davantage ; et, s'il nous aime davantage, il nous étreint avec une tendresse plus forte, tolère nos défauts avec plus d'indulgence et regarde nos maux avec plus de pitié. N'en est-il pas ainsi parmi les hommes ? L'éducation acquise

dans des relations de choix ne rend-elle pas meilleures les natures d'élite ? Tout accroissement de perfection morale, d'où qu'elle vienne, est un accroissement de bonté.

IV. — A l'élévation. L'école de la douleur

Ce moment solennel de la messe nous reporte au Calvaire ; or, le Calvaire fut la suprême école du Sacré Cœur.

« *Il fallait que le Christ souffrît !* » Pourquoi ? pour expier sans doute, mais aussi pour apprendre. Une science lui aurait manqué, s'il n'avait pas expérimenté la douleur physique et morale dans son excès. Notre corps est exposé à tant de tortures, notre âme à de si poignantes angoisses, notre cœur à des désolations auxquelles on ne peut penser sans frémir. Nous ressemblera-t-il jusqu'à ce point, cet Être supérieur à tout ? Éprouvera-t-il cette horreur humaine, qui se dresse pour repousser la souffrance ? Sentira-t-il avec violence les fouets et les clous qui déchirent la chair ? Ses larmes sont-elles de vraies larmes, et ses cris des cris de vraie douleur ?

Mais n'est-ce pas l'évidence même ? N'entendons-nous pas encore, ce semble, ces paroles désolées dont l'accent étrange s'explique seul

par la volonté de nous convaincre? Ne voyons-nous pas cette sueur de sang, que ne produisent même pas nos douleurs les plus atroces? Son visage bouleversé, ses membres convulsés, l'angoisse de ses regards, toutes ces affirmations de la douleur aiguë ne seraient donc qu'un simulacre, indigne d'un être sincère?

O Jésus, en tout cela vous n'avez eu qu'un seul privilège, le cruel privilège de nous dépasser tous. Vous nous y prépariez la résignation et la force; vous vous y prépariez à vous-même le moyen de nous mieux comprendre. La Passion fut la suprême école de votre Sacré Cœur. Gethsémani, le Prétoire, le Calvaire, la Croix vous ont appris, avec les tortures de la chair, les tortures de l'âme, le délaissement, l'outrage, l'humiliation de l'impuissance, l'écroulement d'une grande œuvre, sur une grande vie!

Bien plus, tout le passé, tout l'avenir, chargés des fautes de tous les hommes, accouraient des horizons lointains, pour peser sur votre infortune. L'ingratitude et l'indifférence des siècles s'unissaient pour faire de nous tous un objet odieux. Ce fut en vain, un héroïque amour conduisait la suprême bataille, d'où votre Cœur sortit vainqueur et agrandi.

Maintenant, sa formation est complète; la douleur lui a donné ce quelque chose de plus fort, de plus tendre et de plus touchant, qui en

achève la royale beauté. Comme certaines plantes aromatiques, son Sacré Cœur n'a répandu tout son baume que meurtri et broyé.

Jésus peut donc monter au Ciel. De la pierre du sépulcre aux sphères éternelles, il n'y a pour lui que la distance d'un élan. Cet élan il ne le prendra pas encore, il ne le prendra jamais tout entier... Écoutez le dernier triomphe de l'amour !

V. — De l'élévation à la communion. La préparation eucharistique

I. — Durant la période de la Résurrection si pleine de mystère, quel **secret dessein** poursuit-il? Il nous est permis de le croire, un dessein digne de son Cœur, digne aussi de sa haute sagesse, la **préparation de l'esprit de l'homme** à son état eucharistique. Il habitue peu à peu ses disciples à lui prêter des apparences plus légères, à le reconnaître dans l'ombre, à le sentir invisible près d'eux. Ses traits aériens ont quelque chose de plus effacé. On dirait une lumière trop vive qui s'atténue pour s'adapter à des regards trop faibles. Dans ses conversations plus rares, dans sa voix changée et qui semble lointaine, on sent que la forme terrestre disparaît, pour faire place à une forme éthérée, plus voisine de la manière

d'être, propre à l'esprit. Qu'on ne s'étonne point de cette prévoyance : l'état eucharistique fut sa pensée de toujours, son continuel désir; or, les esprits élevés ont coutume de préparer de loin leurs grands projets et de s'y préparer eux-mêmes.

II. — Par son premier avènement, n'avait-il pas appris le chemin de la terre, l'obscur chemin qu'il reprendra plus tard pour venir sur l'autel? Immobile, muet dans sa crèche et dépendant des hommes, ne s'essayait-il pas à l'anéantissement de l'hostie? La pauvreté de l'étable l'habitue aux murs délabrés de nos églises; la persécution d'Hérode, à toutes nos profanations? Nazareth cultive la tendance qui, dans la solitude, cherche la vie cachée remplie de Dieu, image de son tabernacle.

Dans les douceurs de la sainte famille, ne voyait-il pas nos futures tendresses au pied de son autel?

Dans sa vie publique, son contact avec toutes les misères humaines lui fit ce Cœur immense qui nous accueille tous, ce Cœur indulgent qui tolère nos indélicatesses, ce Cœur vaillant que ne rebutent point nos lâchetés, ce cœur de pitié qui pleure sur nos maux avant de les guérir... N'est-ce point là le Cœur Eucharistique, rendez-vous de nos innombrables besoins, asile de nos déceptions, porte sacrée ouverte sur nos espérances infinies!..

L'apprentissage est achevé, ô Jésus, pour vous comme pour nous; il est parfait de votre part; il a créé en vous un tel besoin de nous que vous ne sauriez, j'ose le dire, vous en passer! Toutes vos habitudes prises vous retiennent sur notre terre, près de nous !... Cependant, ô Jésus, la raison étonnée, inquiète et presque révoltée, ne cessait de vous dire que les hommes ne méritaient pas de vous garder, qu'ils vous feraient souffrir encore, et qu'ils étaient aussi incapables de vous être fidèles que de vous apprécier. Elle ajoutait que du Ciel vous veilleriez tout aussi bien sur eux et que, de là, vous pourriez envoyer encore tous les mêmes secours et tous les mêmes biens. — Une autre voix plus résolue, plus forte, répondit : Être à côté de ceux qu'on aime, leur donner de sa propre main, n'est-ce pas plus puissant et plus doux? Quand on est père, laisse-t-on, de son choix, ses enfants orphelins? — Cette voix victorieuse fut celle de votre Sacré Cœur, conscient du sacrifice qu'il consommait, heureux du bonheur qu'il assurait aux quelques âmes dignes de le comprendre.

Aujourd'hui, ce tabernacle vous garde aussi bien que le Ciel; il vous garde obscur et caché comme le germe au fond du sillon, car l'œuvre actuelle n'est qu'un travail latent par lequel s'élabore, au sein de nos profondes misères, la divine transformation. — Vous n'êtes pas plus

au Ciel que là, mais vous y paraissez dans les splendeurs d'un être épanoui.

Quand apparaîtrons-nous en vous, là-haut, revêtus de votre beauté et palpitant enfin de votre amour pleinement partagé ?

VI. — De la communion à la fin de la messe. Le don de soi

Mais pourquoi tous ces sacrifices, ô Cœur de mon Jésus, pourquoi tous ces ingénieux efforts pour rester avec nous ? **Quel but** souverain poursuivez-vous dans cette donation de vous-même ? Puis-je en douter, c'est le but naturel de l'amour, celui vers lequel il tend et dans lequel il se repose, l'**union** de nos deux cœurs. Sans l'union, l'amour est un lien qui flotte et attend ; c'est un élément incomplet qui appelle un autre élément avec lequel il pourra se fondre.

— Il sera très utile ici, d'avoir bien présentes les notions que nous avons données ailleurs, sur la vie de Jésus en nous[1], et dont nous avons fait une application spéciale à la messe dans le présent ouvrage[2].

1. *Pratique progressive*, t. II : *Se réformer par Jésus.*

2. Voir 1er vol., *Troisième Messe.*

Les personnes qui ont étudié profondément la **grâce** savent que ce don et celui de l'**amour divin**, se trouvent toujours **ensemble**. Sont-ils une seule et même chose? Beaucoup de théologiens le pensent; et ceux qui établissent entre eux des distinctions plutôt scientifiques, les comparent au feu et à la flamme, qui ont chacun sans doute leur définition propre, mais qui pourtant ne peuvent être conçus séparés.

L'amour est donc, avec la grâce, la **vie surnaturelle**. Eh bien! quel est l'**agent** intime de cette vie? Quel est son universel **moteur** en chaque âme et en toutes les âmes? C'est le Sacré Cœur de Jésus. Comme le cœur qui bat dans nos poitrines ne crée point le sang, mais le communique, ce Cœur divin n'est pas le créateur de la grâce[1], mais il la reçoit et la donne.

L'appelant par tous ses mérites, il la réchauffe de toutes ses ardeurs! et puis, se contractant sous l'effort puissant de sa prière, il envoie ses flots sacrés jusqu'aux extrémités de son corps mystique. Cette nappe de sang, renouvelée sans cesse, dispense de toutes parts la vie, l'activité et le remède. Chaque organe, chaque fibre, chacune des innombrables cellules que sont nos âmes, en sont baignés!... Ne voyez

1. C'est la divinité qui produit la grâce; l'humanité de Jésus y serait impuissante. Voir *Pratique Progressive*, t. II, 5e édition : *Erreurs sur l'élément surnaturel*, p. 281.

point là une **simple image**; c'est une réalité qui, pour se faire comprendre, emprunte les mots qui nous sont familiers.

Le Cœur de Jésus est donc vraiment le **cœur de l'humanité régénérée**, de la nôtre, de celle qui fut hier et de celle qui sera demain; il lui est nécessaire et il lui suffit. « *Sans lui nous ne pouvons rien* », absolument rien dans l'ordre surnaturel; avec lui nous sommes rendus capables de vivre la vie divine!

Cœur de Jésus, vous êtes le chef-d'œuvre de Dieu, **sa traduction la plus parfaite**. En vous le reflet de ses perfections se manifeste dans tout l'éclat que peut recevoir le créé. Cœur de Jésus, vous êtes aussi le **sublime interprète de la terre**. Toutes les voix de la création s'unissent à la vôtre pour chanter à Dieu une louange parfaite. Cœur de Jésus où Dieu brille, jouit et règne, serait-il vrai que vous m'êtes ouvert, et qu'invisiblement je **m'y rencontre** avec le Dieu de majesté? Est-il bien vrai que sa grandeur tolère le voisinage de ma petitesse et que son adorable beauté ne se détourne pas de mes haillons? Est-il vrai que, de lui et de moi, vous faites une seule famille dont tous les biens sont communs? Votre Père vous dit : « *Tout ce qui est moi est à toi* », et, à mon tour, dans ma bassesse j'ose vous répéter les mêmes paroles : « *Tout ce qui est à moi est à vous* ». Votre même cœur reçoit ces deux

offrandes si dissemblables! Il embrasse dans la même étreinte l'Être parfait et le pauvre être que je suis. Vous êtes son fils et vous êtes mon frère; vous vivez de sa vie, et vous me faites vivre de la vôtre! Elle se trouve donc merveilleusement accomplie cette aspiration suprême de votre grand cœur : « *Qu'ils soient un, ô Père, comme nous ne sommes qu'un, afin que l'union soit complète !* »

Si cette invisible union par la vie de grâce m'étonne, je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour constater un fait qui me la rend sensible. A ce moment de la messe, penché sur vous, le prêtre consomme l'hostie qui vous contient; puis, découvrant le ciboire, il parcourt la table sainte où chaque fidèle vous reçoit. O Jésus, vous êtes donc en eux et en moi; vous y vivez! Votre cœur palpite dans ma poitrine, et cette poitrine est devenue le lieu sacré où se fait, par vous, l'union du ciel et de la terre. N'êtes-vous point à nous? Cessez-vous d'être à Dieu? n'êtes-vous pas l'objet dans lequel se rencontrent nos amours réunies?

O Jésus, plus le mystère multiplie ses ombres, plus il cache à mes yeux ces choses et plus je l'en bénis. Si je vous voyais dans votre gloire, oserais-je m'approcher, ouvrir ma bouche et vous ensevelir en moi? Oserais-je vous dire mes froides paroles, si j'entendais la voix de votre Père vous exprimant en moi

son éternel amour? Et quelle ne serait pas ma stupeur, si je voyais ma misérable demeure remplie par la Divinité!

Non, je ne vois pas, mais je crois; et, si je crois à ces réalités, c'est que je crois à votre amour. L'amour explique tout, justifie tout. Que ne fait-il pas ici-bas, l'amour de l'homme? Que ne ferait-il pas s'il était tout-puissant? Or, près du vôtre, ô Sacré Cœur, le cœur le plus aimant n'est qu'une lueur, un atome, une simple étincelle du grand foyer d'amour qui vous remplit.

O Jésus, qui dans la communion, abaissez jusqu'à moi votre Père, de grâce élevez-moi plus près de Lui. Brisez les attractions inférieures qui me disputent à son amour, tournez vers lui les ardeurs généreuses que je ne sais donner qu'à des objets humains... Tandis que votre Cœur bat tout contre le mien, communiquez-lui quelque chose de cette **désappropriation** de vous-même qui vous permet de vous donner à Dieu ainsi qu'à nous... O Sacré Cœur, prenez la place de mon cœur; vivez en moi vos pensées, vos sentiments, vos volontés... Soyez la voix de mes adorations aux pieds de votre Père. Soyez l'espérance qui le cherche et l'amour qui déjà l'étreint... Que par vous tout prochain me devienne un **objet sacré** qu'on respecte, un **être cher** à qui l'on donne indulgence et bonté; car il est avec moi une parcelle de ce corps

mystique, dont votre grand Cœur fait l'union et la vie.

VII. — A l'ite missa est. Relique vivante

Les hommes illustres lèguent leur cœur à leur ville natale, qui en est glorieuse. Et cependant ce cœur n'est qu'un passé éteint. Le souvenir fait son unique survivance. Ne lui demandez pas de vous défendre, s'il fut le cœur d'un héros; ni de vous charmer, s'il fut le cœur d'un poète; il ne peut pas même comprendre les honneurs que vous lui rendez!

Votre Cœur, ô Jésus, n'est pas une simple relique, il est vivant. Je ne sais pas comment au Ciel le sang circule, et quels effets produit là-haut son influence sur votre Être éthéré; mais je sais que toute vie persiste dans votre glorieuse nature et que le cœur aime là-haut d'une façon humaine. Pour être plus épuré, plus grand et plus divin, il n'a pas perdu son essence, qui est d'aimer sensiblement... O merveilles entrevues, ô délices pressenties, ô faveurs d'amitié dont l'attente ravit déjà les belles âmes, suscitez mes désirs; activez mes élans; soutenez mon courage.

Au sortir de ces contemplations sereines, la

terre me paraît si sombre et la vie si triste, que je me sens dépaysé! A la place de ces belles choses, je n'ai plus sous les yeux qu'occupations vulgaires, soucis matériels, laideurs morales; et ce qui me navre par-dessus tout, je ne sens plus en moi qu'un cœur indifférent et froid. Le sentiment qui me demeure est une sorte d'étonnement, et je me demande avec angoisse si je ne sors pas d'un beau rêve!...

Rassure-toi, pauvre âme chrétienne; ce dont tu souffres, c'est l'éternel contraste de l'être humain appelé à devenir divin. Tu n'es qu'une larve informe dans laquelle s'agite une vie supérieure en quête de devenir. Sois humble, c'est ta condition; sois croyante, c'est ton présent mode de vie; médite, car les sublimes pensées sont l'aliment qui nous transforme; réjouis-toi, car les grandes aspirations qui te travaillent sont tes ailes divines, à l'étroit dans leur forme rudimentaire, qui voudraient s'ouvrir pour s'élancer vers la lumière et vers l'amour, vers la Patrie dont le brillant soleil, ô Jésus, est votre Sacré Cœur!

SEPTIÈME MESSE

DEUXIÈME MESSE

DU

SACRÉ CŒUR

PRIERE

O Jésus, par les mérites de cette messe, ouvrez votre divin Cœur à tout ce qui est misérable, pour le pardonner ; à tout ce qui souffre, pour le consoler ; à tout ce qui aspire en haut, pour le satisfaire!

« Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.... Venez à moi, vous tous que la souffrance accable, je suis là pour vous réconforter ! »

DEUXIEME MESSE DU SACRE CŒUR

SES DIVERS ASPECTS

I.—Du commencement jusqu'à l'évangile. Le Sacré Cœur notre refuge.

Il *se leva et il dit j'irai vers mon père.* C'est l'enfant prodigue qui parle ainsi ; et c'est moi qui reprends ces paroles pour les redire, ô Jésus, à votre Sacré Cœur. « *Une disette affreuse régnait sur cette contrée; il avait faim; et, dans la torture de sa faim, il aurait voulu se jeter sur la pâture immonde des pourceaux, mais cette pâture même on ne lui permettait pas de la prendre.* » O désirs insensés de l'âme humaine hors de sa voie! O recherche misérable de jouissances qui fuient presque toujours! Honte et dégoût qui se font sentir après la faim satisfaite, pour reparaître bientôt devant la faim renaissante, comme je vous reconnais là!... » *Il désirait des choses viles, et on ne lui permettait même pas de les prendre!* »

« *Oh! que les mercenaires sont plus heureux*

dans la maison de mon père. » Autrefois je trouvais monotone et triste la vie des âmes pieuses. Oh ! comme je l'accepterais aujourd'hui, si la grâce m'en était faite ! Vivre en paix, ne pas connaître les tortures de la faim, trouver du goût aux joies pures, ne pas rougir de soi et sentir à toute heure, en tout lieu, le voisinage d'un père : que tout cela me paraît beau !

« *Je me lèverai et j'irai.* » Je vois des bras qui s'ouvrent prêts à m'étreindre ; je sens d'avance des larmes qui coulent sur mon visage, se mêlant aux miennes ; je sens battre dans une poitrine aimée le Cœur qui a sauvé le monde.

O Cœur de Jésus, Cœur de miséricorde et de pitié, parce que vous êtes grand ne me méprisez pas, malgré ce fond d'intérêt personnel qui me conduit à vous. Oui, je souffre et j'ai faim ; oui, je veux trouver en vous un cœur qui me comprenne, qui s'ouvre à mes détresses et en qui je puisse verser toutes mes affections et toutes mes larmes ; un cœur d'ami, le plus parfait de tous, le cœur d'un père, le cœur d'un Dieu !

O Cœur de Jésus, je veux être sincère, je veux crier la misère de mes sentiments ; vous seul êtes capable de m'entendre sans vous détourner de moi. Eh bien ! sachez-le, quand je considère attentivement ce que j'aurais pu faire si j'avais rencontré sur ma route une grande fortune, des succès rares et surtout des

affections enchanteresses, je suis obligé de me dire: Sans doute je me serais arrêté là, cherchant peut-être à concilier la jouissance de ces biens passagers avec les exigences de votre service. J'aurais vécu de ces choses et pas de vous! Je n'aurais pas compris votre tabernacle pauvre et muet! Votre cœur n'eût pas été ma demeure, et votre amour ma joie! Je n'aurais pas su prier, car la prière des heureux de ce monde manque d'accent. La prière est un cri de l'âme, cri d'adoration et d'amour, cri de douleur ou de besoin; elle ne sort que d'une âme éprise ou d'un cœur déchiré. Ah! soyez béni de la médiocrité dans laquelle vous avez placé ma naissance, des difficultés et des peines au milieu desquelles vous avez tracé ma route, des déceptions et des insuffisances dont vous vous êtes servi pour faire de mon cœur un cœur isolé qui cherche un appui, un cœur meurtri qui réclame un peu de baume, un cœur aimant qui sent que les amours de la terre ne lui suffiraient pas!

En secret, lentement, vous poursuiviez un but digne de votre sagesse comme de votre amour. Vous saviez que l'instinct filial s'éveille sous l'aiguillon du besoin et que, se réfugiant dans les bras d'un père s'il y trouve le repos, il y trouve aussi, dans la chaleur de l'étreinte, le besoin d'aimer noblement! Les larmes se sont mêlées; les affections se sont comprises et les

cœurs se sont tellement rapprochés qu'ils ne comprendraient plus une rupture. L'amour est communicatif de sa nature; le cœur apprend au cœur à s'élever, comme l'aigle apprend à ses aiglons à suivre son essor.

O Cœur de mon Jésus, votre condescendance votre compassion, vos avances me touchent; et je voudrais aller vers vous. En vous j'entrevois l'amitié que je rêve; un cœur que je puisse admirer autant qu'aimer; — un cœur qui m'aime avec désintéressement; — un cœur qui reste à moi obstinément, tant que je ne le force pas à me quitter; et qui, en s'en allant, prêterait encore l'oreille pour entendre si je ne le rappelle pas!... Puis-je donc être l'objet d'un tel amour? Que suis-je et que puis-je donner en échange?

Jésus. — Viens, ô mon enfant, être chéri, qui n'as besoin que d'être toi pour que je t'aime! Toi, c'est la force qui m'a arraché du Ciel pour me jeter dans une étable, pour me traîner au Calvaire, pour m'emprisonner dans l'hostie! Toi, c'est ma chair et mon sang: ma joie ou ma douleur; ô mon enfant, sans crainte, viens à moi!

Nul ne peut être plus désintéressé que celui qui n'a besoin de rien; je suis Dieu! — Nul n'a autant besoin d'aimer et d'être aimé que celui qui n'a d'autre mobile que l'amour; je suis le Sacré Cœur!

L'âme. — O Jésus, comment est-il possible que tous les hommes ne vous aiment pas; que ceux

qui vous connaissent restent si froids? Comment se fait-il que, moi-même, je m'étonne en entendant des révélations si touchantes?

Jésus. — Mon amour est trop noble pour s'imposer : il invite! Hélas! comme dans l'Évangile, chacun s'excuse et court à ses occupations préférées ; je suis un étranger quand je ne suis pas un ennemi. Et pourtant, j'ai crié à la terre tout mon amour ; mais en ce siècle agité, le bruit des mille marteaux qui frappent l'acier, couvre ma voix ; l'intérêt de mille nouvelles venues, chaque jour, du monde entier, captive l'attention publique ; la recherche avide de l'argent, ce pourvoyeur de jouissances, fait que l'homme ne comprend plus les biens du ciel et les dédaigne. Le monde actuel forme un milieu, où tous mes sentiments détonnent.

L'âme. — Faut-il donc, ô Jésus, que tous ceux qui veulent vous aimer quittent le monde ?

Jésus. — Non, mon enfant, tu le sais bien, on peut être dans le monde et n'être pas du monde : ne prends pas ses goûts ! ne te jette pas dans son mouvement de vanité et de cupidité ; conduis ta vie dans les eaux calmes de la famille ; aime le repos et le silence de nos églises ; lève souvent les yeux au Ciel.

Je ne te demande pas de t'amoindrir, mais de t'accroître ; perfectionne tes qualités personnelles; cultive tes talents; jouis des affections que je te donne ; aime en moi tout ce que tu

dois aimer ; c'est juste, c'est sage, et c'est bien doux !

II. — A l'évangile. Le Sacré Cœur révélé.

L'Évangile nous révèle le Sacré Cœur par la physionomie humaine de Jésus, par ses paroles et par ses actes.

1° « *Il s'en allait prêchant le royaume de Dieu.* » Ces simples mots sont une sorte de **vision** : ils évoquent à nos yeux cet Être à la démarche noble, aux traits d'une beauté majestueuse, promenant sur les routes de la Palestine l'idéal de la perfection humaine, rehaussée par des attraits divins.

« *Il s'en allait prêchant le royaume de Dieu.* » N'en voyait-on pas comme un **reflet** dans sa physionomie toute céleste : Dieu est amour ; Jésus, l'Homme-Dieu, était le Sacré Cœur. Ce Cœur répandait sur son visage le charme que donne une délicieuse tendresse ; il faisait passer dans le son de sa voix les vibrations profondes d'un amour dévoué jusqu'à la mort.

Voyez les Apôtres, des hommes très simples qui le comprennent et qui le suivent ! Voyez les malades qui tendent vers sa bonté des mains confiantes, des pécheurs qui se réfugient sans hésitation dans sa pitié toujours ouverte ! Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants, ces appréciateurs

inconscients mais infaillibles, qui ne s'orientent vers lui; et l'on voit des foules, oubliant la faim et la soif, l'accompagner durant trois jours dans le désert. Apôtres, pécheurs, petits enfants et foules immenses, témoins naïfs ou vibrants, témoins sincères, vous apportez chacun votre note particulière, dans ce vaste concert où l'on entend ces notes harmonieuses : Que vous êtes grand et humble, doux et puissant, ô Sacré Cœur ! Votre indulgence et votre pitié égalent nos misères ! Quelle est aimable votre intimité, tous les amours de la terre n'en font pas même soupçonner les délices. Soyez béni, soyez glorifié ; soyez aimé, ô Sacré Cœur !

2° **Les paroles.** — Par l'extérieur, le cœur se laisse deviner; par les paroles, il se traduit. O Jésus, je vous écoute ; laissez tomber sur moi quelques-unes de ces déclarations précieuses, que les siècles nous ont apportées et que je sais toujours vivantes dans votre Cœur... Un jour, étendant vos bras sur vos apôtres, ne disiez-vous pas à votre Père : « *Ce n'est pas seulement pour eux que je vous prie, mais encore pour tous ceux qui croiront...* » J'étais donc là, sous le regard de votre prescience; et je vous écoute aujourd'hui !

Or, voilà que des montagnes de la Galilée et des bords de son lac, de toutes les bourgades de la Palestine et des parvis du temple, je n'entends qu'un long cri d'amour nous répétant sans

cesse : Venez à moi, venez tous ! C'est pour vous que je suis sur la terre, c'est pour tous vos besoins ! Vous tous qui avez soif, venez, car je suis l'eau qui désaltère ; vous tous qui avez faim, venez, je suis le pain, l'aliment de la vie ; vous qui souffrez, je suis la consolation et la force. Êtres pauvres, défaillants, malheureux, souillés peut-être, venez tous, j'ai des larmes à verser sur vos maux, j'ai mon sang à verser sur vos fautes...

Et puis, un jour vint, où tous vos secrets s'épanchèrent. C'était au soir de la Cène, à la veille de votre Passion, et vous disiez : « *Désormais je ne vous appellerai plus des serviteurs, mais des amis* », l'ami est une seconde âme en qui une autre âme se verse. *Restez en moi, je resterai en vous.*

— Quoi ! vous seriez en moi, et je n'en aurais pas conscience ? En vérité, je souffre de ne pas comprendre.

Jésus. — « *Comme mon Père m'a aimé ainsi je vous aime.* » L'amour descend. De Dieu, il est venu en mon Cœur d'homme ; de ce Cœur il arrive en ton cœur.

L'âme. — C'est donc l'amour qui réalise l'universelle union ! Je ne m'étonne plus de vous entendre dire : « *Vous en moi et moi en vous, afin que l'union soit complète* », et je recueille en tressaillant de joie cette assurance : « *Où je serai, je veux qu'ils soient aussi* ». Le Ciel ne saurait sé-

parer les éléments divins qui furent unis sur la terre.

O ignorance grossière de l'âme humaine pour qui ces paroles n'ont pas de sens ! O légèreté de tant d'âmes chrétiennes, qui les dédaignent comme un vain mysticisme ! Qu'avons-nous pourtant à nous étonner ? Dieu peut plus que l'homme, même et surtout en amour.

Et voilà que tout l'Évangile se déroule comme un cantique, avec ses notes vives ou tendres, ses repos qui parlent encore et ces retours d'accents impétueux que ne peut retenir un cœur trop plein !

Jésus. — Mon enfant, toutes ces paroles, je les maintiens ; tous ces sentiments, je les garde. Quand tu les lis, songe que c'est ma voix qui les prononce et qu'elles sortent chaudes encore de mon Cœur. Il est vrai, les paroles des hommes souvent dépassent leurs pensées ; et leurs sentiments s'exaltent à mesure qu'ils s'expriment. Hélas ! la vie les voit tomber plus tard ; l'amour se prouve surtout par les actes ; médite ce que j'ai fait pour te prouver le mien.

L'âme. — O Jésus, toute votre vie n'est qu'un amour en acte. — L'amour vrai arrache au bonheur même. O Jésus, je vous vois sacrifiant pour nous tout d'abord le Ciel et plus tard... votre Mère ! — L'amour vrai rend fibre de toute répugnance ; la mère baise sans en voir l'horreur, les plaies de son enfant malade ! ô

Jésus, nous sommes des êtres de misère et de péché; nos plaies hideuses ne vous éloignent pas, car vous dites : « *Je suis venu pour les malades, pour les pécheurs !* » — L'amour vrai donne tout : vous nous avez donné vos fatigues, vos larmes, les richesses de vos mérites et votre sang ! Donner sa vie dépasse toute autre preuve. Personne n'est mort pour moi que vous! Personne, non, personne, ne m'aime autant que vous ! — L'amour vrai se donne lui-même. L'Eucharistie est le divin défi jeté à tous les amours si grands qu'ils soient; elle les déconcerte, tant elle les surpasse ; l'union s'y trouve poussée jusqu'au miracle !... Et à quel prix, ô Jésus ? au prix de votre dignité ! Que sont eux-mêmes les meilleurs d'entre nous, pour vous enfermer dans leurs poitrines, vous prenant ainsi tout à eux ? Que dire des indifférents, des coupables et des profanateurs ?... O Jésus, vous n'avez sacrifié qu'une fois votre gloire au Calvaire, ici vous la sacrifiez tous les jours ! O immolation qui n'as pas de limite, je t'adore ! O amour plus grand encore que cette immolation, je voudrais, oui, si c'était possible, je voudrais t'égaler !

III. — Au credo. Fidélité au Sacré Cœur.

O Jésus, l'amour ne doute pas, il croit : pour lui tout s'explique et rien ne le déconcerte.

Au lendemain de la Passion, vous étiez mort, bien mort ; votre œuvre était détruite. Jérusalem étonnée contemplait cet écroulement. Vos ennemis exultaient ; ils étaient fiers de n'avoir jamais cru. Vos amis s'étaient faits rares. La foi était sortie du cœur de vos Apôtres. Cependant il y eut des cœurs où elle trouva un noble asile : les saintes femmes ne doutèrent jamais. Le cœur a des intuitions que Dieu refuse à la raison, car la raison n'a aucun droit à la grâce, quand elle est seule. Vous étiez vaincu en apparence, ô Jésus ; vous aviez disparu sous terre ; mais pour elles la vie restait dans un tombeau, et vers ce tombeau leurs pas se dirigèrent pendant la nuit. Votre Résurrection les avait devancées ; elles trouvèrent le tombeau vide. Alors un fait merveilleux se passa. Celle qui avait tant aimé, Madeleine, était restée là, agenouillée sur la froide pierre, les yeux noyés de larmes, le regard perdu dans le vague : elle attendait. L'aurore colorait à peine les sommets ; le lieu était plein de silence. Soudain un léger bruit de pas se fait entendre ; sans doute le pas du jardinier matinal ; un cri du cœur éclate : « *Oh ! dites-moi où vous l'avez mis, afin que je l'emporte...* » L'emporter ? mais de qui parle-t-elle ? de Jésus, qui donc peut s'occuper d'autre chose ? — L'emporter ? mais comment ? Dans mes bras ; n'est-ce pas tout simple !... ô sainte présomption de l'amour, tu

n'es pas téméraire : tes forces sont immenses, et Dieu est là pour y suppléer, s'il le faut... Une voix émue et grave, pour toute réponse, laisse tomber ce mot, ce seul mot : « ***Marie*** », et Marie d'un bond est aux pieds de Jésus ! « *O mon bon Maître* ! »

Cherchez toutes les expressions de la tendresse et du bonheur; demandez à toutes les littératures leurs plus riches développements; que la poésie et la harpe leur prêtent la vie de leurs images et de leurs rythmes ; rien de cela n'égalera la puissance de ces deux mots échangés : « *Marie !* » « *O mon bon Maître !* » car ces deux mots contiennent plus et mieux : ils découvrent des infinis de surprise heureuse, de donation profonde ; ils suffiraient, ce semble, à l'éternité même ! Pourquoi sont-ils si grands, si expressifs, si supérieurs à tout ? C'est qu'ils sont le pur langage du cœur.

O Jésus, n'êtes-vous pas, de nos jours comme alors, vaincu en apparence, supprimé de ce monde, et ne vous montrant qu'à demi, en passant, aux seules âmes fidèles ? N'avez-vous pas encore contre vous les autorités, les peuples et l'incrédulité qui s'étend comme une nuit pleine d'angoisse ! O Jésus, j'ose le dire : autant qu'alors et plus peut-être, vous avez des amis fidèles ; et, si les femmes en forment le grand nombre c'est comme alors. Le dévouement pour vous est chez elles un héritage pieusement recueilli ; il

est le privilège d'une nature plus délicate, plus haute, à qui la Terre ne suffit pas; d'un cœur mieux fait pour comprendre le vôtre, parce qu'il est plus aimant et qu'il reste plus pur. C'est ce cœur qui, comme Madeleine, entend votre voix dans le silence du tabernacle et tressaille au contact de votre Eucharistie; c'est ce cœur qui excite leur zèle et en fait des apôtres. Et, s'il leur arrive de se voir plongées dans les ténèbres de l'épreuve, elles restent là comme Madeleine, espérant toujours, et méritant ainsi la double grâce de garder la foi et de l'annoncer à un monde momentanément égaré.

IV. — Au sanctus. Beauté de son Cœur

Nous l'avons vu ailleurs, la sainteté, c'est la beauté morale; d'autre part, le cœur est la bonté. Peut-on dire que **la bonté est belle?**

La bonté est le fonds de l'Être Divin; elle le constitue; elle est le principe de ses grands actes intérieurs. De même, tout ce qui existe est né de son sein et chante sa maternelle Providence. Parmi les hommes, la bonté crée les liens qui les rattachent les uns aux autres, et l'entrelacement de ces liens compose ces faisceaux magnifiques qui portent le nom de famille, de patrie, de fraternité. Tout cela est beau; on l'admire. O Sacré Cœur, merveille de bonté!

seriez-vous donc aussi une merveille de beauté?

Les conditions de la beauté sont l'intégrité constitutive, l'harmonie des proportions et ce quelque chose de resplendissant qui paraît être un reflet de Dieu, comme les brillantes couleurs de la nature sont un reflet du soleil.

1° La beauté réalise toujours **un idéal,** mais l'idéal lui-même peut être plus ou moins élevé: celui de la bonté **domine** tous les autres. O Jésus votre nature divine est d'une beauté infinie; ce n'est pas elle que je veux contempler à cette heure. Votre nature humaine est riche de toutes les qualités qu'a pu lui donner l'amour d'un Père et la toute-puissance d'un Dieu; mais, dans cette nature même, je ne veux considérer ni l'intelligence, ni la sagesse, ni la puissance : le **Sacré Cœur** est avant tout la **bonté** et l'**amour.**

La bonté et l'amour ont un domaine à part; ils font songer à cette effusion qui donne et qui se donne, à cette persévérance que rien ne lasse, à des sourires et à des larmes, à l'intimité et à l'héroïsme, jamais à la beauté. Cependant, à mesure que cette énumération se déroule, l'impression d'une beauté morale éclate de toutes parts et enveloppe votre Sacré Cœur d'une auréole, faite de charmes. Oui, votre Sacré Cœur est beau par sa bonté et son amour!... Je ne songeais qu'à l'aimer, et voilà que je me sens pressée de l'admirer, pour l'aimer plus encore!

2° Plus un être **reçoit de Dieu** et se rapproche

de lui par la **ressemblance**, plus il est beau. O Jésus, la beauté la plus voisine de la sienne et la plus riche de ses dons, est la vôtre ! — Aimer l'immensité des hommes et chacun d'eux, quelle puissante étendue de cœur ! — Suivre d'un regard attentif nos vies, nos jours, nos moindres pas, quelle admirable Providence ! — Jouir et souffrir par nous, quelle inexprimable tendresse ! — Ouvrir la porte de votre intimité à tous ceux qui y vont frapper, quelle condescendance imprévue ! — O Jésus, que votre bonté est belle : vous faites ce que Dieu fait ! que Dieu est beau en vous et que vous êtes sa fidèle image !...

3° Le **contraste** est une condition de la beauté du moins pour les êtres finis, car l'infini n'a besoin d'aucune aide. Un homme au pied d'un monument fait ressortir sa grandeur ; une barque perdue dans le lointain de l'océan, donne l'impression de son immensité. Votre Cœur, ô Jésus, près de nos cœurs humains, revêt l'éclat d'un semblable contraste. Les noires ombres de nos ingratitudes et de nos défaillances mettent en une vive lumière votre amour qui supporte et pardonne, attend et supplie. Près de l'universelle indifférence, je vois avec étonnement un cœur qui ne cesse d'aimer. Chez nous l'amour dédaigné se retire... pas chez vous ! Si l'on établissait un parallèle entre votre cœur et le nôtre, votre cœur ressortirait éblouissant d'une telle beauté, que la liberté humaine serait

incapable de résister à ses attraits. O bonté, ô amour, ô beauté, montrez-vous pour faire violence à mon cœur ! O Sacré Cœur, qui avez pris l'engagement de céder à nos prières, faites qu'aujourd'hui vous soyez compris par une âme de plus ! Que du moins, pendant quelques instants, quelque pauvre cœur humain tressaille à l'apparition de votre beauté ; qu'une âme aimante, mais fermée jusqu'ici, s'ouvre enfin aux charmes entrevus de votre intimité ! Réalisez la parole du psaume : « *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere, procede et regna. Être de grâce et de beauté, venez, triomphez et régnez !* »

V. — A l'élévation. Le suivre en haut !

L'âme. — En ce moment, le Ciel s'ouvre, et je crois voir s'élancer des collines éternelles Celui qui vient visiter notre exil. Il a perçu le cri aigu de nos misères et le timide appel de notre amour : quand on aime, on entend de loin ! O Jésus, vous êtes là, réellement, sur cet autel. Les clartés du Ciel brillent encore à votre front ; ses parfums restent attachés à vos vêtements, et les grandes harmonies d'en-haut ne cessent de vibrer à vos oreilles. Et vous ne dédaignez pas d'habiter parmi nous !... Et la nature reçoit son Créateur avec son imperturbable placidité. Le

soleil n'émet pas de plus chauds rayons, et les vents frôlent avec leur habituel murmure le lieu qui vous abrite ! Pauvres murailles de cette église, pourquoi êtes-vous sombres et muettes? Pâles nuages d'encens, que n'avez-vous des senteurs enivrantes? Et toi, ô mon âme, pourquoi ne trouves-tu pas, dans ton cœur, des accents qui fassent tressaillir le sien ? O Jésus, l'indifférence vous environne de toutes parts, et quand, chaque jour, vous nous quittez pour remonter vers votre Père, trop souvent vous ne nous laissez ni plus grands, ni meilleurs !...

O Jésus, rappelez-vous, en ce moment, votre parole prophétique : « *Quand je serai élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi.* » Ce fut d'abord au Calvaire. Là vous dominiez le monde de toute la hauteur de votre croix ; et, depuis lors, cette croix souveraine n'a cessé d'attirer toutes les générosités qui passent, vous regardant, émues de regret, de compassion et d'amour !

A l'Ascension, votre élan vous porta et plus haut et plus loin ; mais ce n'était pas pour nous fuir... Vous alliez, au contraire, nous préparer des places et vous nous criiez de là-haut : « *Venez, les bénis de mon Père !* »

Eh bien ! en ce moment, cet autel est encore le Calvaire, et c'est le Ciel tout à la fois. Le Calvaire et le Ciel nous appellent en haut. Faiblement élevé au-dessus de nos têtes et presque à la portée de nos mains, vous semblez nous re-

dire cette parole lointaine : « *Quand je serai élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout moi* ». Votre Eucharistie n'est-elle pas cette attraction puissante qui, dans votre Église, soulève sans cesse les âmes vers les hauteurs de la vertu, pour leur faire atteindre du même élan les hauteurs éternelles !

O Cœur de mon Jésus, emparez-vous de mes pensées ; dégagez-les de ce qui n'est ni grand, ni haut, ni bon, de ce qui les retient à la terre. Orientez vers vous nos désirs qui s'égarent vers tout ce qui brille ici-bas. Attirez nos affections qui se traînent, indigentes et blessées, au fond de cette vallée de larmes. Si elles sont dangereuses, écartez-les ; si elles sont incertaines, fixez-les ; si elles sont pures, partagez-les. Les siècles ne nous disent-ils pas que les aspirations de l'âme humaine, plus vastes qu'elle, et jamais rassasiées, sont faites pour votre infini? Donnez-moi le regard qui entrevoit cet idéal à travers les ombres, et faites-moi un cœur qui goûte d'avance ces belles choses de là-haut !

O Cœur de mon Jésus, restez sur les hauteurs où je vous contemple. Si vous étiez moins haut je vous aimerais moins : plus on admire et plus on aime ! Restez dans tes hauteurs où je veux vous rejoindre ; m'aimeriez-vous si j'avais le cœur bas, sans idéal et sans élan? Mais, de grâce, ayez pitié de ma misère qui ne peut pas ce qu'elle veut, qui ne reproduit pas ce qu'elle

admire, qui ne sait pas rester longtemps fidèle à ce qu'elle aime pourtant ! Que je voudrais me rapprocher de vous, monter, monter encore, pour vous mieux voir, pour goûter quelque chose de vos attraits intimes, pour grandir et pour m'embellir, afin que vous m'aimiez davantage !

VI. — A la communion
Chef-d'œuvre d'amour

Quand vous disiez au paralytique : « Lève-toi », et à l'aveugle : « Ouvre les yeux », c'était bien votre Cœur qui parlait, votre Cœur secourable ! Quand vous entriez dans la demeure des pauvres et que vous vous asseyiez à leur table, n'était-ce pas votre Cœur qui faisait oublier à votre Personne sa haute dignité, votre Cœur doux et humble ! Quand vous vous laissiez approcher des lépreux hideux et fétides, c'était bien votre Cœur qui bravait toutes les répugnances, votre Cœur bon jusqu'à l'héroïsme !

Et cependant, toutes ces condescendances, tous ces abaissements, n'étaient rien auprès de ceux que la Communion vous demande. A n'en considérer que le **côté physique**, quoi de plus repoussant ! Cette bouche, où passent, chaque jour, des aliments vulgaires ; — cette nuit qui vous enveloppe au plus intime de notre être ; —

enfin ce travail éliminateur, qui, lentement, s'attaque aux espèces eucharistiques, où vous êtes, en quelque sorte, incarné!

Que dis-je, mais ces impuretés matérielles sont peu de chose auprès d'autres **souillures** que vous retrouvez là! Ces mêmes lèvres, cette bouche, cette langue, à quoi ont-elles servi déjà?... Que de taches odieuses, peut-être, ne gardent-elles pas?

Il est vrai, ô Jésus, c'est surtout **pour l'âme** que vous venez en nous, et c'est l'âme, présente en toutes les parties du corps, qui vous y accueille. Ah! certes, elle doit être là, docile, heureuse, vous enveloppant de ses douces ailes, pour atténuer les rudes contacts de votre descente en cette vile matière, vous caressant de ses paroles les plus tendres pour charmer votre exil dans ces lieux ténébreux. Hélas! hélas! cette âme n'est-elle pas trop souvent absente ou muette? absente, parmi les distractions qui l'emportent; muette, par indigence d'amour; car l'amour seul donne des paroles sans fin.

Mais tout cela est-il possible? la **majesté** souveraine a-t-elle le droit de se compromettre à ce point? L'**indépendance** du maître peut-elle se livrer ainsi aux caprices d'un atome? La **sagesse** ne voit-elle pas une disproportion choquante entre Celui qui se donne et celui qui reçoit, entre la grandeur du sacrifice et la pauvreté du résultat? **Pour** combler un être si

petit, la **toute-puissance** avait-elle donc besoin de le remplir elle-même?... Quoi! si j'étais seul dans cette église, vous y viendriez pour moi, pour moi seul! Je sais pourtant ce que je vaux et vous le savez plus tristement vous-même! Vous vous donnez pourtant à tous ainsi qu'à moi!

Sans doute, la bonté et l'amour expliquent cette inexplicable conduite; mais qui donc a pu élargir à ce point la bonté? Quel amour s'est fait l'inspirateur d'une telle condescendance.

C'est votre Cœur, ô mon Jésus! L'intelligence conçoit le plan, mais c'est le cœur qui lui crie de le faire et plus vaste et plus beau. En lui prêtant ses forces, il décuple les siennes. En lui ouvrant ses propres horizons, il élargit les siens.

L'Eucharistie, ô Jésus, est bien l'**œuvre** de votre Sacré Cœur; il s'y trahit jusque dans les moindres détails, et je l'y découvre avec un émoi plein de ravissement. Les saintes espèces qui vous cachent sont comme une profonde **retraite** où votre amour m'attend. Ces apparences étrangères, dont vous vous revêtez, sont le **voile** ingénieux que vous prenez pour venir à moi en secret. Tout se tait. Rien ne se montre. Votre Cœur seul palpite dans cette nuit. Vous semblez vouloir nous donner l'impression que nous sommes **seuls**, vous et moi, en ce monde!... Peut-on rêver rapprochement plus intime, union plus ravissante dans le mystère!

Le cœur ne parle pas comme la bouche, mais il est loin d'être muet, ses battements précipités ou lents le traduisent en des gammes d'une variété sans fin. La parole précise trop, elle limite; les sentiments sont pressurés sous des syllabes trop étroites, l'idéal n'y peut contenir tout entier. Il y a des émotions si délicates qu'elles s'évanouissent au contact d'un mot prononcé. Le cœur dit mieux, il vibre; et, sous son rythme musical, toute aspiration élevée ou profonde trouve sa note qui l'exprime.

O battements sacrés, délicieux, divins! que ne m'est-il donné de vous entendre quand vous palpitez dans mon cœur! Les conditions de l'exil s'y opposent. Notre âme, comme un petit enfant dans ses langes, ne comprend pas, et pourtant une mère murmure de si douces choses près d'un berceau! Ainsi fait votre cœur, ô mon Jésus, il chante sur nous l'amour qu'il nous porte, ses espérances d'avenir et la mélancolie de ses délaissements. Un petit nombre d'âmes, par une faveur qui n'est jamais un droit, en surprend quelques échos parfois, mais il faut pour cela ce silence des hautes cimes, où l'oreille exercée entend jusqu'au bruit d'aile de l'insecte invisible. Ah! quelle œuvre d'amour abrite votre Eucharistie!

VII. — Après la communion. L'œuvre du génie

Jésus. — Élève encore tes pensées : elle est plus que cela, elle est une **œuvre de génie.** Incompréhensible, elle explique tout, car elle est le dernier terme du plan sublime qui **devait rapprocher successivement** : Dieu et l'homme et la création tout ensemble.

Par mon Incarnation, je suis venu apporter au monde la vie divine, et j'ai crié à tous : Venez! venez! la source est ouverte ; ma grâce coule à pleins bords, buvez « *cette eau qui rejaillit à la vie éternelle* ».

Par mon Eucharistie, je fais plus encore, je prends cette **source elle-même,** et je la porte au cœur de l'homme. Et l'eau qu'elle donne, c'est mon sang versé, et avec mon sang se trouve ma chair, et je redis à tous : Mangez cette chair, buvez ce sang, c'est l'aliment **qui convient** à des êtres divinisés.

Mais des horizons plus larges encore s'ouvrent devant l'Eucharistie ; sa portée s'étend à la Création tout entière. Rassemble sous tes yeux cette multitude de mondes qui se meuvent dans l'immensité de l'espace. Sans doute ils viennent tous du Créateur ; mais, remarque-le bien, ils

sortent de sa **volonté seule**, sans emporter la plus minime parcelle de sa **substance**, ils n'ont rien de divin. Sans doute ils chantent sa grandeur, sa bonté, sa sagesse, mais cette louange inconsciente est le simple fait des magnificences qu'ils étalent. Étrangers à eux-mêmes, ils restent étrangers à Dieu. Entre eux et lui aucune communication n'est possible, et l'on dirait plutôt une sorte d'immensité rivale s'étendant près de lui.

L'homme est créé ; il voit, il sent, il connait, il aime. Le regard de Dieu et le sien se rencontrent : l'adoration est née, l'univers a une voix consciente pour le chanter. Mais qu'elle est faible cette voix pour s'élever jusqu'au Ciel!

Voilà qu'à mon tour j'entre en scène, l'Incarnation me laisse Dieu et me fait homme ; les hommes deviennent mes frères ; ensemble nous faisons monter vers Dieu, par de dignes louanges, l'hommage de la muette création.

Ce n'était pas assez, je me suis fait Eucharistie et j'ai demandé à la terre le **pain** et le **vin** pour m'en faire une apparence d'être. Sous leurs espèces consacrées, je suis présent dans toutes les églises du monde, et, par elles, je descends dans la poitrine de tout chrétien. Or, **pour élaborer** ce froment qui donne le pain, ce raisin qui donne le vin du sacrifice, toutes les forces de la nature se mettent à l'œuvre : et l'ardeur du soleil, et la fraîcheur des nuits, et l'eau du ciel et les

sucs de la terre. En travaillant ainsi pour Dieu, la création n'est plus une rivale à ses côtés, ni une étrangère tenue à distance; elle tend à se fondre en Lui; et, selon l'expression d'un orateur-poète: « Chaque épi dans la plaine, chaque grappe sur le coteau semblent lui dire : faites-nous Dieu ». Et Lui, comme sensible à cet appel, déploie toutes les puissances du miracle pour faire de la blanche hostie et du vin du calice cette chair et ce sang qui, se donnant par l'homme à l'univers, ramènent toutes choses à une sorte d'unité visible.

VIII. — A l'ite missa est. Au ciel

L'âme. — A l'évocation de ces merveilles, je me sens éblouie et confuse. Comme au réveil du matin, je secoue ma tête pour m'assurer que ce n'est point un rêve. Tout cet invisible est si grand! O Jésus, j'oserai vous le dire : je ne vous comprends pas, et de me faire l'immense grâce de vous donner à moi, et de me laisser dans l'immense misère de ne vous y point rencontrer!

Jésus. — Mon enfant, même dans la nature, toute vie se meut dans l'obscurité du mystère. As-tu conscience de l'action intime qui, continuellement, vivifie tes organes et renouvelle ta

chair? Sais-tu le lieu secret où se recueillent tes souvenirs, et le chemin qu'ils suivent pour se rendre à ton appel?

Le blé en germe reste enfoui dans le sillon. La vie divine, elle aussi en germe, se cache sous l'épaisse couche des ignorances et des misères de l'être humain : c'est sa condition, son épreuve, et ce sera sa récompense!

L'âme. — Oh! quand me sera-t-il donné de soulever ces couches épaisses et d'apparaître à la lumière! Alors je **contemplerai** ce que la communion **me donne** : un Dieu resplendissant qui habite en moi, une vie divine qui circule en tout mon être régénéré, un Cœur aimant qui bat près de mon cœur, Cœur immense qui est la vie du monde... Alors, ô Jésus, j'entrerai dans votre propre bonheur. Au seuil du paradis, je trouverai vos bras ouverts; je cacherai mon front dans la tiède douceur de votre poitrine; un sourire de vous descendra sur moi, comme une aurore; et de votre bouche divine j'entendrai mon nom prononcé. Mon nom ne représente rien de grand ici-bas. Mon nom, inconnu du monde, vous le connaissiez seul dès avant ma naissance, et vous ne l'avez pas oublié! Durant ma vie, vous l'avez répété mille fois, tantôt pour m'avertir ou me reprendre; tantôt pour me relever et me consoler; parfois pour me dire : C'est bien! Ma conscience en entendait quelques secrets échos

dont mon cœur tressaillait. Que sera-ce quand vous le répéterez de près, à mon oreille, dans la joie de l'éternelle réunion!

Jésus. — Et ce que tu ne sais pas, c'est que tu recevras un nom **nouveau**, inconnu à la terre, un nom proclamant les beautés de ton âme, un nom qui sera l'expression parfaite de mon amour pour toi!

L'âme. — A mon tour, je voudrais vous donner, dès maintenant, un nom qui fût bien vôtre, et qu'il me fût permis de répéter sur cette terre comme au Ciel; un nom qui résumât tout ce que vous êtes : ma conscience, ma vie, mon honneur, tout mon bien. Et vous me répondez : Que cherches-tu? Appelle-moi le **Sacré Cœur**!

O Sacré Cœur, en attendant que se lève le grand jour de l'éternité, vous nous voyez ici-bas marchant oppressés et tremblants. Il y a tant de nuits qui s'abattent sur notre terre : nuits des affections qui nous quittent, nuits des espérances qui nous trompent, nuits plus sombres de ces sentiments égoïstes et vils qui, malgré nos protestations, nous dominent; et, ce qui est plus désolant encore, la froide nuit du déclin de la foi! Il se fait tard! Un vent de tempête s'élève. Hôte divin, oh! ne nous quittez pas! Et, si les portes des nations se ferment devant vous, entrez dans ces pauvres chaumières que sont nos âmes. Comme aux disciples d'Emmaüs, versez en nous la chaleur de

votre parole; rassurez notre foi et rendez-la joyeuse en vous faisant reconnaître à la fraction du pain. Divinement ranimés, nous irons à travers l'obscurité croissante, redisant leur même parole : « *Nous avons vu le Seigneur* ». — Puissions-nous bientôt ajouter avec eux : « *Il est ressuscité!* » Ce sera le triomphe que notre siècle attend de votre Sacré Cœur !

HUITIÈME MESSE

TROISIÈME MESSE

DU

SACRÉ CŒUR

PRIÈRE

Divin Cœur de Jésus, par les mérites de cette messe, daignez me faire comprendre comment vous avez besoin de nos réparations et de nos larmes !

« O vos omnes qui transitis per viam videte si est dolor sicut dolor meus !... O vous qui passez le long du chemin de la vie, voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! »

TROISIEMÈ MESSE DU SACRÉ CŒUR

LE DEVOIR DE LA RÉPARATION

Avant la messe

Dès le début, nous avons assigné à la réparation sa large place dans le culte du Sacré Cœur; le moment est venu de décrire son rôle et d'indiquer aux âmes pieuses la manière de le remplir.

Mais une dévotion ne dilate point si, tout en s'adressant au cœur, elle laisse l'esprit sans lumière. Ce qui est factice est privé de vie. Le doute paralyse l'élan. C'est pourquoi il a paru très utile d'éclairer ce sujet, en exposant un certain nombre de questions délicates. Nous le ferons avec toute la réserve qu'elles exigent et toute la sobriété qu'elles permettent.

Ces notions vont occuper le temps d'une messe; et, si elles ne se trouvent pas appliquées à chacune de ses parties, c'est qu'elles auraient souffert de cette contrainte dans leur développement logique. Méditez-les profondément; et,

si vous n'en épuisez pas la matière, vous reprendrez cette lecture le lendemain.

Cette messe n'est pas la seule qui puisse ainsi se partager ; quelques-unes sembleraient même plutôt l'exiger.

I

La solidarité humaine, fondement du devoir de la réparation

I. DE LA SOLIDARITÉ DANS LE PLAN DE DIEU.
II. DU DEVOIR DE RÉPARATION QUI EN RÉSULTE.

I. Tous les hommes sont solidaires entre eux ; ils le sont **de droit** parce que Dieu les a constitués êtres sociaux ; ils le sont aussi **de fait** par les nécessités qui s'imposent. Le progrès ou la décadence d'une nation atteint dans son bien-être, dans sa renommée, et jusque dans sa valeur propre, l'homme qui s'en doute le moins. De son côté, chaque homme, par son action personnelle, exerce sur l'ensemble une influence certaine. Presque toujours cachée, le plus souvent lointaine, elle n'en va pas moins à son but. Ainsi telle tempête qui s'abat sur nos côtes est partie d'un tourbillon léger descendu de quelque haute montagne. Rien ne peut se mouvoir dans l'atmosphère, sans que l'état de notre

globe ne s'en trouve finalement modifié ; rien ne peut se produire dans une société sans que son état ne s'en ressente.

Comme le monde matériel, le monde moral forme un agencement compliqué dont la sensibilité est extrême et les répercussions infinies. Où ils diffèrent, c'est dans le mode de leur fonctionnement. Le monde matériel obéit à des lois précises. Chaque molécule imperceptible, aussi bien que chaque globe immense, accomplit la sienne. Au contraire, le monde des âmes est régi par la liberté. Appelé à l'honneur de coopérer au plan de Dieu, l'homme garde le dangereux pouvoir de le troubler. Le désordre qu'il y produit n'est pas seulement un malheur : il est **un mal**, c'est-à-dire une révolte, une injure, tout au moins une défection. Dieu est **blessé** dans son droit, dans sa dignité, et, ce qui est plus douloureux encore, dans son amour paternel rendu impuissant à accomplir les desseins de sa bonté.

II. Ah ! qu'il est lamentable, le spectacle des bouleversements soulevés par les passions, dans le plan qui devait donner l'honneur à Dieu et le bonheur à l'homme ! Sans évoquer les infinies misères des temps passés, il suffit de considérer les calamités de l'heure présente. Qu'est devenu le règne de Dieu, ce règne qui devait être pour lui l'adoration et la fidélité, pour les hommes la paix et l'amour

mutuel? O Dieu, quelle place tenez-vous dans les préoccupations de ce siècle? A peine si l'on croit en vous! Mille blasphèmes, chaque jour, atteignent votre nom; et tout s'insurge contre vos œuvres! O Homme-Dieu, ô Jésus, plus encore qu'à la Passion, on raille votre volontaire impuissance; on proteste contre votre Divinité; on s'acharne à mutiler votre Évangile! Ceux qui se disent vos amis vous connaissent trop peu et vous délaissent, quand ils ne vous offensent pas! Hélas! il se trouve jusqu'à des lâches qui vous trahissent encore, par un baiser!

Ames pieuses, qu'une telle vision trouble et révolte, souffrez, priez, mais ne maudissez pas! Venez baiser ces plaies rouvertes; montrez à l'auguste victime un visage ému de compassion; faites-lui dans vos cœurs un refuge qui l'abrite, un doux nid qui le réchauffe, un autel sacré d'où il puisse répandre les fruits de sa Passion. Il vous appelle; il vous attend. L'action réparatrice est le grand témoignage qu'il désire. Dans le malheur, ne veut-on pas pouvoir pencher sa tête sur le cœur d'un ami!

II

I. — DIEU A-T-IL BESOIN DE NOS RÉPARATIONS? — II. DISTINCTION ENTRE RÉPARATION ET COMPASSION. — III. DISTINCTION ENTRE GLOIRE ESSENTIELLE ET GLOIRE ACCESSOIRE. — IV. ÉNONCÉ DES SOLUTIONS.

I. Mais voilà qu'une ombre passe sur certains fronts; voilà qu'une préoccupation se dresse devant des générosités prêtes à s'élancer : comment compatir? **Jésus ne souffre plus! Dieu ne souffrit jamais!...**

Cette préoccupation, si sincère et si douloureuse parfois, ne saurait être traitée par le simple mépris; il lui faut pour remède la grande lumière du vrai. Semblable à celle du soleil, elle dissipe les ombres, réjouit le cœur et assainit toutes choses. Point de sentiments et point de prières factices! La religion ne s'en honorerait pas; la piété n'y trouverait point son aliment substantiel, ni Dieu sa gloire.

Dira-t-on qu'il s'agit ici d'une affaire de sentiment et que la raison doit se taire? Sans doute, tout sentiment jaillit du cœur; le cœur est la fournaise d'où il s'élance; mais l'étincelle qui l'allume doit descendre de l'intelligence. C'est elle qui lui montre son objet,

ce qu'il a de vrai et d'aimable. Si elle reste impuissante à le lui dévoiler pleinement, elle lui donne du moins les raisons d'y croire. A lui de s'étendre alors par son effort propre dans les espaces secrets qu'elle lui ouvre, sans l'y pouvoir toujours rejoindre!

Ici les questions se pressent : Dieu souffre-t-il? L'Homme-Dieu souffre-t-il encore? Que lui feront nos réparations? Peut-il les voir et les goûter? Sent-il la douceur de nos consolations? En reçoit-il quelque accroissement de bonheur ou de gloire?...

Déjà, dans plusieurs de nos ouvrages, nous avons touché à cette subtile question; le sujet présent nous invite à la traiter d'une façon plus complète. Comment entrer avec confiance dans la voie de la réparation, si l'on est ignorant de ces choses?

Commençons par établir deux distinctions essentielles :

II. Et d'abord qu'on se garde bien d'accepter comme synonymes ces deux mots : réparation et compassion.

Réparer : c'est refaire ce qui a été détruit, ou restituer ce qui a été dérobé. — Compatir : c'est ressentir en soi la douleur éprouvée par un autre.

La compassion n'est pas la forme nécessaire de la réparation, mais une forme spéciale qui ne peut s'adresser qu'à la douleur. Là, du moins, elle

règne en maîtresse, et nul autre sentiment n'est capable de la suppléer.

La douleur est-elle étrangère à Dieu? Il la connaît dans toutes ses détresses, mais il est incapable de la sentir jamais. En se revêtant de la nature humaine, il peut dire pourtant : Je souffre, parce que son humanité d'adoption, n'ayant pas de personnalité propre, se trouve sous la dénomination de la Personnalité divine. Tout ce qu'elle sent, comme tout ce qu'elle fait, est attribuable à Dieu. Je souffre, dira-t-il, je souffre dans mon cœur d'homme, dans mes sens humains, dans mes membres de chair; mais, comme Dieu, je demeure dans un bonheur imperturbable.

III. Autre distinction non moins importante. Il y a pour Dieu deux sortes de gloire (et ce qui se dit de sa gloire s'applique également à son bonheur). Il y a une gloire essentielle qui résulte de la splendeur de son Être : et celle-là est infinie, tellement infinie qu'elle ne peut ni subir de diminution, ni s'enrichir d'aucun accroissement. Elle fut; elle est; elle sera toujours la même.

Il en est autrement de ce qu'on est convenu d'appeler sa gloire extérieure. Celle-ci monte à lui de la création seule. La création aurait pu ne pas se faire; mais, une fois faite, elle doit être tout entière un hommage au Créateur.

IV. Ces courtes données, que développeront

bientôt des applications spéciales, nous permettent d'indiquer déjà nos solutions :

1° Le motif de la gloire de Dieu suffit à justifier toutes nos réparations. Motif désintéressé, non seulement il répare, mais il **accroît** cette gloire extérieure;

2° Il y a en Dieu des sentiments qui, sans être semblables aux nôtres, s'en rapprochent assez pour nous permettre de pleurer les outrages qu'il subit;

3° Le Sacré Cœur de Jésus, capable de souffrir comme le nôtre, est l'objet parfait de nos condoléances aussi bien que de nos réparations...

Pour mieux saisir ces idées abstraites, servons-nous d'une comparaison tirée de l'ordre humain et procédons, suivant notre habitude, par étapes successives.

III

La gloire de Dieu atteinte par le mal exige réparation

I. UNE COMPARAISON HUMAINE REND CE DEVOIR SENSIBLE. — II. CETTE GLOIRE EST NÉCESSAIREMENT LE PREMIER MOBILE DE DIEU. — III. CETTE EXIGENCE SE CONCILIE ADMIRABLEMENT AVEC NOTRE BIEN.

I. Supposons que des mains ennemies ont profané la tombe de vos parents et dispersé

leurs restes chers et vénérés. Le fait s'est passé en plein jour, au vu et au su de la ville tout entière Vous avez beau vous dire que ces victimes bien-aimées sont trop loin pour voir ces infamies, et trop heureuses d'ailleurs pour les sentir; vous gardez, malgré tout, la même horreur; votre poitrine se gonfle; des larmes amères coulent de vos yeux. Les choses ne peuvent pas en rester là ! Vous chercherez, vous trouverez des moyens de réhabiliter leur chère mémoire.

D'où part cette violence d'impression ? Serait-elle soulevée par l'affront qui se répercute sur vous ? Humilié dans les vôtres, vous sentiriez-vous simplement humilié vous-même ? Vous croyant généreux, seriez-vous misérablement égoïste ?... Non, en vérité, ce n'est point à vous que vos pensées s'arrêtent, elles remontent dans le lointain de votre première enfance, à tous les soins reçus, à toutes les tendresses échangées. De là elles vont chercher dans leur demeure éternelle ces âmes toujours vivantes, qui semblent à cette heure plus près de vous. Vous sentez ce qu'elles sentiraient; vous ne vivez plus en vous-même : l'instinct familial a fait de vous tous un seul être, être impersonnel, être vénéré, pour qui vous serez prêt à sacrifier vos intérêts les plus chers et jusqu'à l'estime des hommes.

O Dieu incarné, ô Jésus, les liens qui nous

unissent sont-ils donc moins étroits? mon père a moins fait pour moi, ma mère m'a moins aimé que vous. Une vie commune, la participation de la vôtre, nous anime. Vous avez vécu toutes nos misères; vous nous promettez toutes vos joies; et je me demanderais encore si, vous voyant méconnu, renié, outragé, je peux rester impassible en me disant : Jésus ne souffre plus; Dieu n'a jamais souffert!...

O hommes, ô fils, ô frères, ô amis, quand il s'agit des vôtres, feriez-vous ce froid raisonnement? Mais ce raisonnement n'est pas froid seulement, il est faux, il tend à dissoudre brutalement ce qui est fait pour rester uni. Comme le père et les enfants, Dieu et nous ne formons qu'une seule famille, un seul être moral; — or l'être moral a sa vie; il a ses honneurs et ses opprobres; chacun de ses membres y prend sa part. Non, le cœur ne contredit pas ici la raison ; il la devance et il l'inspire. En allant vers l'amour, il va du même pas vers le vrai et il y va avec la sûreté de l'instinct, montrant à la raison sa route. La raison, à son tour, devient son auxiliaire en lui ouvrant des horizons plus vastes, plus lumineux et plus précis.

S'il ne s'agit point pour Dieu de douleur, il s'agit de sa gloire. Trop grand pour nous donner la garde de sa Personne, il nous a confié l'honneur de son nom — Dieu fait homme, il s'appelle le Christ, et nous chrétiens. Son nom

est le drapeau qui flotte au-dessus de nos têtes. Disputé, déchiré, abaissé de nos jours, il recrute ses défenseurs parmi les humbles qui travaillent, les affligés qui pleurent, les contemplatifs qui adorent; et cette armée presque toujours vaincue, trouve dans sa défaite même l'arme de son final triomphe : l'**amour de la souffrance** qui répare!

Oui, nous sommes appelés, nous chétifs, à relever ce drapeau délaissé, à restaurer, que dis-je? à augmenter cette gloire, détruite en apparence; car, plus puissante que le mal, la réparation a un double effet : elle est un acte **expiateur**, et à ce titre elle efface l'offense; elle est un **acte de vertu**, et à ce titre elle ajoute une gloire de plus.

II. A cet exposé, ne semblerait-il pas que ce rôle de l'homme est trop beau, ou que son dévouement approche du fanatisme, quand il sacrifie tout à la gloire de Dieu, et son repos et son honneur humain et sa vie même? Ne gardons pas d'arrière-pensées et d'idées confuses; abordons avec franchise une explication qui dissipera notre inquiétude et complétera notre thèse : Dieu nous a-t-il créés pour lui-même ou pour nous?

Notre impression première incline à la seconde conclusion. En effet, dira-t-on, Dieu n'avait nul besoin de l'homme; en le créant pour lui, Dieu serait égoïste; il a donc agi

comme un père de famille qui ne se dirige dans ses actes que vers le bien de ses enfants...

Ce raisonnement est spécieux, mais il n'est juste dans aucune de ses parties. Sans doute, Dieu n'avait nul besoin de nous. L'éclatante perfection de son Être eût suffi à sa gloire et à son bonheur. Mais, en nous créant, il ne pouvait avoir en vue que le but le plus noble ; or, le but le plus noble est sa propre gloire. Mettre au premier rang, dans ses desseins, la félicité de l'homme eût été se faire injure à lui-même.

III. Or, remarquez-le, ce n'est là qu'une question de **priorité**, et cette préférence qu'exige sa dignité divine ne nuit en rien à l'effusion de sa bonté : en fait, Dieu n'a créé l'homme que pour le combler de ses biens; nous créant pour nous, il ne nous aurait pas donné davantage.

Un père de famille, pour ses enfants, peut faire le sacrifice de sa fortune, de sa santé, de sa vie, en un mot de tous les biens inférieurs ; il ne leur fera jamais celui de sa dignité, ni de sa conscience, ces deux biens qu'il place au-dessus de tout. Ainsi fait Dieu.

Il s'ensuit que la créature intelligente a le devoir de tout ramener à Lui : ses intentions, ses actes, ses influences, ses douleurs même; et cela, non point parce que son intérêt s'y trouve, mais avant tout parce que la justice le veut ainsi. — Les âmes vulgaires ou peu ins-

truites ne comprennent pas ce devoir qui pourtant élève l'homme jusqu'à Dieu. Médité à fond, il **éclaire tous nos dogmes et vivifie la piété.** Dans ce désintéressement supérieur, la vertu réalise la condition du bien parfait, et se revêt d'une incomparable beauté. En dehors du christianisme, cet idéal ne fut ni atteint, ni compris.

IV

Les sentiments de Dieu à l'égard du mal

I. MIS EN LUMIÈRE PAR LA SUITE DE NOTRE COMPARAISON PRÉCÉDENTE. — II. CES SENTIMENTS PRENNENT LE NOM D'AVERSION. — III. COUP D'ŒIL SUR LEUR NATURE. — IV. COMMENT NOUS POUVONS Y RÉPONDRE.

I. Des droits de la gloire de Dieu bien établis, bien précisés, passons à ses **sentiments** eux-mêmes. Ses sentiments, si nous nous servons de ce mot fort impropre quand on l'applique à Dieu, c'est que le langage humain ne nous en fournit pas de plus juste.

Dieu est par excellence intelligence et amour. Son intelligence saisit toutes choses; son amour vibre de tout ce qui atteint sa bonté. En face du mal, voyons ce qu'il éprouve. Pour le mieux

comprendre, reprenons notre comparaison première et poussons-la plus avant.

Les outrages faits à nos morts, si nos morts les **voyaient**, s'ils avaient sous leurs yeux ces faces haineuses, ces gestes méprisants, ces mains profanatrices s'acharnant sur leurs restes arrachés au tombeau, dites, ne vous sentiriez-vous pas hors de vous-même?... « **Ils voient cela, ils voient cela!** » tel serait le cri qui sortirait de vos bouches, cri d'horreur et de douleur à la fois. Vous auriez beau dire qu'ils le **voient sans souffrir**, que leur félicité n'en reçoit aucune atteinte, ni leur paix aucune émotion; n'importe, vous vous jetteriez en avant comme pour leur cacher cet odieux spectacle; et votre cœur, malgré tout, saignerait d'une inguérissable blessure.

Y aurait-il donc en vous des sentiments dont l'objet ne serait point réel? Ou bien pouvons-nous supposer qu'il existe au Ciel, dans des êtres incapables de souffrir, des impressions qui justifient notre émoi et qui sont de nature à provoquer des sentiments analogues à la compassion? Essayons de comprendre, car le problème devient palpitant quand on l'applique à Dieu : Dieu éprouve-t-il des sentiments de ce genre?

II. Nous l'avons dit : dans son éternité Dieu ne souffrit jamais. Pourtant, il voit le mal, tout le mal, chaque mal. Aucune désobéissance,

aucun blasphème, aucune turpitude ne lui échappe. Croyez-vous qu'il promène sur ces objets odieux des regards **indifférents** ? C'est impossible.

En face des outrages nous ne connaissons, nous, que le dédain ou la douleur; mais il y a en Dieu une autre disposition qui tient à la fois de l'intelligence et de l'amour, disposition mystérieuse que, dans notre impuissance à définir ce qui n'est pas de notre ordre, nous appelons de l'**aversion**, aversion profonde et invincible, aversion active également, qui met en jeu toutes les puissances de son Être. Sa majesté, sa sainteté, sa justice, sa sagesse, sa bonté **comprennent, jugent** et **réprouvent** chaque outrage. Tous ces attributs **seraient atteints**, blessés, s'ils pouvaient l'être. L'acte mauvais, malgré son impuissance **de fait**, reste **de soi** un acte **capable** de ses effets. Dieu s'en détourne; il lui fait horreur!

III. Cette sorte de sentiment sans émotion et sans souffrance nous déconcerte. Rien de tel, rien d'analogue ne se passe en notre nature. La raison seule en affirme l'existence parce qu'elle les déduit de prémisses certaines. Elle est comme cet illustre astronome qui, par des calculs, indiqua la présence d'une planète dans un endroit déterminé du ciel, où plus tard d'autres yeux purent la distinguer.

Ce sentiment en Dieu n'est pas une **émotion**, car il a tout prévu; il n'a rien de nos tristesses,

car son bonheur est imperturbable ; cependant, s'il revêt des formes qui diffèrent totalement des nôtres, il n'en est pas moins au fond un sentiment réel, vrai et vivant, mille fois plus sensible que les nôtres.

Qu'il doit être noble et beau ! Qu'il est adorable dans les hauteurs où il se dérobe ! Et qu'il serait touchant, s'il pouvait se révéler à nous, dans l'amour qui en fait le fond.

Pour le mettre à notre portée et le rendre sensible à notre nature aimante, la foi emprunte nos expressions familières et va jusqu'à lui prêter des infirmités qui sont les nôtres. Qu'importe, pourvu que nos cœurs tressaillent ; que notre esprit commence à entrevoir et surtout que de grandes résolutions dominent désormais notre vie !

IV. A ce sentiment que la raison, aussi bien que la foi, nous découvre, nous répondons, nous, **à notre manière**, en apportant à Dieu ce que nous avons de meilleur, ce que nous disons, ce que nous donnons à un père, à une mère, à des amis outragés ; et il n'est pas jusqu'à la compassion qui ne puisse devenir **une forme**, et sans doute une des plus douces, de notre amour avide de réparation. Nous ne connaissons pas d'autre langage, mais Dieu sait le traduire ; nous n'avons pas d'autres sentiments, mais Dieu les agrée tels qu'ils sont. N'accepte-t-il pas sans cesse d'indiscrets hommages offerts par

toute bonne foi ignorante, mais pieuse? L'acrobate de la légende ne lui plaisait-il pas, quand il reproduisait, devant l'autel, ses tours vulgaires qui avaient coutume d'intéresser les hommes! Il n'avait pas autre chose; il donnait cela de bon cœur, et Dieu le recevait comme une pure louange.

V

La réparation non seulement compense, mais encore accroît la gloire de Dieu et augmente sa joie

I. RÉALITÉ ET BEAUTÉ DE CE POUVOIR. — II. DIFFÉRENTS MOYENS D'EN USER. — III. ESSOR QU'IL DONNE AU SENTIMENT DE LA RÉPARATION.

I. Résumons-nous : le mal est un outrage fait à Dieu, une atteinte à sa gloire. Il provoque de sa part une aversion infinie. — Lui donner de justes réparations est un devoir de solidarité qui nous incombe. Si nos cris de protestations couvraient les clameurs des injures; si toutes les fautes des hommes étaient rachetées par des expiations compensatrices, la gloire, qu'il attendait de l'œuvre créatrice, lui reviendrait tout entière, et elle lui reviendrait, ô

merveille! rehaussée d'un éclat nouveau, fait de nos mérites, de nos gémissements et de nos sacrifices.

En effet, rendre à Dieu sa gloire tout entière, c'est grand et beau; mais ce n'est pour la réparation qu'un côté de son rôle. Si les larmes ne doivent point couler sur la face divine, le sourire y peut naître. Heureuse l'âme qui le provoquera! Le moindre acte de réparation y suffit. Oui, Dieu peut jouir; il a son bonheur accessoire comme sa gloire extérieure. Et ne jugez pas de médiocre valeur cet accroissement qu'il veut tenir des hommes. Peu de chose auprès du bonheur infini, il dépasse et de beaucoup le bonheur, tout le bonheur que pourrait contenir le cœur de tous les hommes.

Quoi! nos réparations auraient cette heureuse fortune d'ajouter quelques rayons de plus à un front adoré, d'apporter à un cœur bien-aimé quelques délices nouvelles? Oui, chaque jour, chaque heure nous en offre le moyen, et toute vie est pleine de ces merveilleuses rencontres[1].

II. Vous qui savez monter dans les hauteurs où règne l'infini, vous qui aimez à vous perdre dans la contemplation des attributs divins, sa-

1. Ces notions confirment et éclairent ce qui se trouve exposé dans la *Deuxième Messe* en faveur des âmes chères qui sont au ciel.

chez que les actes de votre adoration sont des actes réparateurs. Jetés comme un voile sur les infamies humaines, ils embellissent la sphère extérieure où Dieu rayonne.

III. Sous cet aspect nouveau, le sentiment de la réparation se dilate et s'anime. Ce ne sont plus des ruines à relever sur lesquelles il se penche : c'est une œuvre de vie qu'il médite. Souffrir pour Dieu, pour réparer sa gloire était un but noble mais froid, peut-être; souffrir pour son bonheur est tout délice! Désormais le soleil verse sur toutes ces tristes choses sa lumière et sa vie. Chaque matin semble dire : Allons, voici des heures nouvelles, voici des souffrances nouvelles pour accroître le bonheur de Dieu !... Noblement ranimé, vous reprendrez le fardeau d'hier; vous reviendrez au labeur monotone, vous subirez les contradictions coutumières, sachant que ce qui est pour vous peine réparatrice est un accroissement de bonheur pour Lui. Ne regrettez point ce partage : faire Dieu plus grand et plus heureux, quel pouvoir imprévu ! Quel idéal ! Quelle hauteur morale pour l'être si petit que nous sommes! — On admire des héros sacrifiant tout à une noble cause; et quelle cause aussi noble que celle-là?

Et puis, suppose-t-on un Dieu se laissant vaincre en générosité? Ah ! si dans son dévouement, votre amour ne jette pas les yeux sur la

récompense, et c'est là sa beauté, Dieu y pense pour lui !

VI

Le Sacré Cœur objet sensible de nos réparations

I. LE MIEUX COMPRIS ET LE PLUS TOUCHANT. — II. OBJET ACTUEL. — III. COMMENT L'EXPLIQUER ? — IV. LA PART DU MYSTÈRE.

I. L'Incarnation a fait de Dieu un être que nous pouvons comprendre ; elle lui a donné un cœur que nous pouvons aimer sensiblement. Dès lors, nous n'avons plus de distinctions à chercher, ni de vagues analogies à surprendre : Jésus souffre et gémit comme nous ; son corps, son âme, son Cœur sacré, de leur nature, sont ouverts à toute souffrance. Le prophète ne l'a-t-il pas appelé « *L'homme des douleurs* » ?

Devant ces souvenirs évoqués, comme devant les reliques sacrées de la vraie croix, des clous et des épines, nous sentons des flots d'émotion s'élever en notre poitrine, et nous laissons couler de nos yeux des larmes d'amour, qui sont encore aujourd'hui des larmes de compassion, tant le passé revit et nous atteint !

II. Mais, ô Jésus, pour vous pleurer en ce

moment, ai-je besoin de remonter à des douleurs qui ne sont plus? Alors, pourquoi vous présenter à votre Bienheureuse Interprète, avec votre Cœur ouvert par une grande **plaie** et **déchiré** par les mille pointes d'une couronne d'épines? Pourquoi lui apparaître **chargé** d'une lourde croix, **couvert de sang** et lamentable, **gémissant** ces paroles : « *Personne n'aura donc pitié de moi, dans le misérable état où les pécheurs me mettent, surtout en ce moment?* » Pourquoi, lui découvrant en votre Cœur de récentes blessures, lui dites-vous : « *Ce sont celles que je reçois de mon peuple choisi?* » « *Ces blessures* », ajoutez-vous, et cette précision de termes est frappante, « *ces blessures me sont beaucoup plus sensibles que celles que j'ai souffertes en ma Passion.* »

De quelque manière qu'on se l'explique, voilà **un fait** qui parle assez haut : Jésus lui-même nous met en face d'une **douleur actuelle**; lui-même fait appel à notre compassion pour des **blessures récentes**. Ah! donnons-la-lui tout entière, et de confiance! Ne craignons pas de nous tromper : ce qu'il nous dit est nécessairement vrai, et ce qu'il nous demande ne saurait être que juste. Savons-nous les secrets de cet ordre de choses plus profonds que notre intelligence? Nos pauvres raisonnements humains ne sont bons qu'à poser des limites, les nôtres, comme si elles enfermaient, dans leur com-

préhension, les possibilités dont dispose Celui qui peut tout!

III. Sous cette trop juste réserve, essayons pourtant de sonder du regard, non point le mystère lui-même, mais ses abords[1]. **Méditer** n'est point **douter**; au contraire, c'est **éclairer** sa foi. La foi lumineuse est plus vive. La description d'un splendide paysage vous a charmé, sa vue vous transporte.

Dans cette profonde question, un mot dit tout, un mot certifié par la raison elle-même : Dieu voit l'ensemble des êtres d'un **seul coup d'œil.** Ne cherchez pas en lui le souvenir du passé, l'attente de l'avenir : le passé, l'avenir lui sont également **présents.** Dieu ne prévoit pas, il voit.

Arrêtez-vous un instant devant cette surprenante vérité. Incompréhensible en soi, elle s'impose par sa nécessité. En effet, sans elle l'Être Infini ne connaîtrait pas **infailliblement** les déterminations **futures** de l'être libre; il en serait réduit à les conjecturer. Sans elle, il changerait selon la succession des choses, partageant leur mobilité.

Mais, si Dieu voit ainsi toutes choses comme présentes, pourquoi n'aurait-il pas communiqué à son Humanité Sainte quelque part, non

1. Voir, sur cette même question, *Pratique progressive*, t. I, 5e édit., p. 43; *Humilité*, 6e édit., p. 274; *Messe*, t. I, 2e édit., p. 46.

point de cet attribut infini, mais des connaissances qu'il donne? Ainsi, dès le premier instant de sa naissance et tout le long des siècles, l'âme de Jésus s'est trouvée en **contact de pensée** avec tous les hommes et tous les événements qui se succèdent en leur temps. Elle a donc été de la sorte **présente aux outrages d'aujourd'hui et à ceux de demain**, comme elle reste présente, dans sa vie du Ciel, aux lointaines souffrances du Calvaire. Ses douleurs sont éternelles, comme sont éternels les fruits de son sacrifice, et son sacrifice lui-même; et nous pouvons évoquer à notre gré, ou sa félicité pour nous y complaire, ou sa douleur pour y compatir.

Vous qui comprenez mieux le Cœur de Jésus et ses sentiments plus semblables aux nôtres, dites-vous que ce Cœur, pleinement heureux dans la joie de son Ciel, trouve cependant **une joie de plus** dans les larmes que vous versez sur les outrages qui aujourd'hui l'atteignent. Qui n'a senti dans ses peines, la joie, la douce joie d'une consolation d'ami!

— L'intelligence légère, qui veut tout saisir **d'un premier coup d'œil**, jugera cette explication trop subtile; au contraire, une âme **sérieuse**, en la méditant, la trouvera aussi lumineuse que consolante. Encore une fois, gardons-nous d'appliquer à un fait d'ordre surnaturel les notions propres à notre nature inférieure. Il peut se passer dans l'âme de Jésus des phénomènes qui

chez nous seraient incompatibles. Est-il donc étonnant que nous ne les saisissions pas d'une façon complète? Ah! qu'elle est heureuse la foi toute simple et qu'elle est belle la foi éclairée! A toutes deux, l'infini se livre. L'une le saisit dans l'ombre! l'autre dans ces impénétrables clartés! Toutes deux également peuvent l'étreindre!

NEUVIEME MESSE

QUATRIÈME MESSE

DU

SACRÉ CŒUR

PRIÈRE

O Cœur de Jésus, mille fois blessé sur cette terre chaque jour, donnez à mon cœur, par les mérites de cette messe, une compassion qui vous console, un courage qui vous défende, et une fidélité, surtout, qui ne vous offense jamais!

« Non est qui consoletur me ex omnibus charis meis... J'en trouve si peu qui me consolent, même parmi mes amis ! »

QUATRIÈME MESSE DU SACRÉ CŒUR

L'EXERCICE DE LA RÉPARATION

I. — Au commencement de cette messe. Les larmes

Tandis que le prêtre, au bas de l'autel, se tient profondément incliné et se frappe la poitrine, songez à celui qu'il représente. Si Jésus était à sa place **lui-même**; s'il vous était donné de le voir **gémissant et pleurant**, quel coup violent ne ressentiriez-vous pas au cœur? Eh bien, ces larmes, ces vraies larmes, autrefois versées, que je ne peux recueillir à cette heure, je peux les méditer, les adorer. Elles ont laissé un parfum de souvenir que nous pouvons goûter. Elles restent la révélation la plus sensible de son bon cœur.

Sous la pression de la joie ou de la peine, le sentiment comprimé semble se condenser pour devenir des larmes et s'épancher de nos yeux comme d'un vase trop plein. Les larmes de joie sont bien rares : il n'est pas dit que

Jésus en ait versé jamais. En revanche, on a vu son beau visage baigné souvent de larmes de douleur; oui, de douleur toujours, car les larmes de compassion ne sont elles-mêmes qu'une douleur partagée.

Je m'agenouille devant cette révélation de sensibilité humaine qui me dit tout. O Jésus, vous sentez comme nous, vous aimez à notre manière! Qu'on ne vienne pas me faire l'énumération raisonnée et glaciale des qualités de votre Cœur; c'est inutile, et c'est trop peu! Je les connais mieux, et je les aime davantage, quand je vous vois pleurer près du tombeau de Lazare, vous, un Dieu, chez qui tout est sincère! Je vois ces larmes gonfler vos paupières et noyer vos yeux; je les suis le long de votre visage, et il me semble qu'elles coulent encore... jusqu'à mes propres malheurs!... N'avez-vous pas le même cœur? Nos misères sont-elles moins grandes? Les âmes de nos jours n'ont-elles pas, plus qu'alors peut-être, le besoin de se sentir aimées?...

... Et puis, j'ai vu d'autres larmes, des larmes cruelles, capables de désarmer le Ciel et d'attendrir la terre. Jérusalem était devant vous; et, par delà, s'étendaient l'univers et les siècles avec leurs trahisons, leurs crimes, leurs scandales, mêlés à nos fautes moindres, mais si nombreuses, à nos délaissements injustes!... Dans cet immense tableau, j'avais ma place, et vous avez lon-

guement contemplé, ô Jésus, **chacune de mes lâchetés** !...

... Il pleure !... Il pourrait s'indigner, se venger, détruire ! non, Il pleure, et c'est tout ! Il veut vaincre pourtant, et vaincre est son devoir; mais que serait pour le Tout-Puissant une victoire brisant des êtres si fragiles ? Il lui faut une victoire plus auguste, une victoire sur notre cœur et par le sien ! Une seule vie donnée vaut mieux que mille vies détruites. Un cœur qui se rend librement : voilà qui est digne de Dieu et aussi de l'homme ! Vos menaces, ô Jésus, eussent fait de nous des êtres tremblants ; vos coups, des êtres malheureux ; plus puissantes, vos larmes ont fait de nous des êtres qui aiment !

Que je voudrais les contempler, ces larmes versées sur mes fautes et sur mes **propres peines** que vous sentez ! Mes fautes me deviendraient odieuses et mes peines dignes d'envie ! Oh ! comme je vous aimerais ! Comme je me ferais pur et saint pour vous plaire ! Comme, en vous adorant, je m'oublierais moi-même ! Et, pour vous épargner une offense, ou bien pour l'expier, de grand cœur je me ferais victime volontaire ! N'agit-on pas ainsi pour les êtres qu'on aime plus que soi ; et je ne veux pas, ô Jésus, que vous gardiez ce privilège d'être **le seul** à aimer à ce point !... Hélas ! hélas ! En ce moment, j'ai des désirs, des élans sincères. La vie

viendra bientôt les abaisser. Hôtes célestes, ils ne peuvent vivre dans nos climats glacés... si ce n'est au fond de cœurs brûlants d'amour. O Jésus, de grâce, ne me jugez pas sur mes actes ! « *O vous qui savez tout, vous savez bien pourtant que je vous aime !* »

— Quand le prêtre, monté à l'autel, se tourne vers les fidèles, considérez Jésus **se présentant à vous.** O Jésus, je vous sais là, me voyant, m'entendant. Qu'ai-je besoin de distinguer en ce moment les divers modes de votre présence, je veux être tout entier à mon devoir d'ami. Ce que vous ressentez, je veux le ressentir; et, s'il ne vous est plus permis de verser à cette heure des larmes, oh ! donnez à mes yeux des larmes **qui seront vôtres**, puisque je suis à vous !

Je voudrais avec un saint François, gémissant et pleurant, m'écrier : « *Mon amour est crucifié et personne n'y pense !...* » Je voudrais emprunter aux saints qui vous ont le plus aimé les douloureuses compassions qu'ils vous prodiguèrent pour réparer les crimes de leur temps. Arrière toute étroitesse de pensées, qui, sous prétexte que vous êtes au Ciel, écarterait de mes yeux votre visage souffrant ; je veux « *me faire gloire*, comme saint Paul, *de ne connaître qu'un Jésus crucifié* ».

Puisqu'il y a sur cette terre, à cette heure, de très grands maux et de très grands outrages,

je veux vous voir pleurer ces douleurs, je veux vous entendre crier à votre Père : « *Ayez pitié ! Ayez pitié ! Ayez pitié !* » A mon tour, je répéterai ces paroles en vous les adressant : Seigneur, ayez pitié de nous ! Christ, ayez pitié de nous ! Je veux même les crier à votre Père, en lui disant : O Père, ayez pitié de votre Fils, de son cœur blessé, de son œuvre violemment attaquée !

II. — A l'évangile. Sa parole incomprise

Le prêtre lit les paroles tombées de la bouche de Jésus et religieusement transmises par l'Église.

Songeons ici à la désolation du Sacré Cœur, quand il considère le peu de cas que l'on fait de sa parole et le peu de fruits qu'elle porte.

La parole est l'expression de l'âme. L'âme y verse sa pensée, son amour, ses confidences. O Jésus, votre âme était divine et tout ce qu'elle exprime a un accent divin. Vous ne savez parler que de pureté, d'amour, de paix infinie, et il n'y a pas jusqu'à la souffrance qui ne prenne sous votre langage une auréole de bonheur. A votre école, le devoir trouve sa juste proportion et ses pressants mobiles ; la perfection y reçoit son idéal et son modèle ; c'est en vivant de vos leçons, pendant des siècles, que la conscience de l'humanité a pris sa forme dé-

finitive, qu'on retrouve même chez vos plus grands ennemis.

Où sont ces cités paisibles de Galilée, ces foules qui vous suivaient jusqu'au désert, oublieuses de tout bien-être ? Où sont ces esprits préoccupés des choses éternelles ? Le monde a bien changé ! Qu'y voit-on ? Une génération frivole, à laquelle il faut chaque jour des nouvelles du monde entier, des écrits précipités et vains, des émotions violentes. Comment comprendrait-elle votre Évangile de paix immuable ? — Une génération positive, penchée vers la matière et ne demandant aux découvertes de la science que de nouveaux moyens de jouir. Comment goûterait-elle votre Évangile de pénitence, d'abnégation et de pure espérance ? — Les chrétiens ne réagissent pas ; ils se montrent faibles et indécis. Et cependant, autour d'eux, l'impiété accentue sa marche, et, bon gré mal gré, les entraîne. Des doutes, répandus sur tous les chemins comme de mauvais brouillards, ne laissent plus distinguer clairement les vérités les plus nécessaires. — O Jésus, ils s'attaquent à vous et veulent vous réduire aux proportions de l'homme, vous qui ne seriez rien si vous n'étiez pas Dieu ! Mais Dieu lui-même n'est-il pas devenu pour beaucoup une hypothèse qu'on discute ?

O Jésus, ce que voient vos yeux, votre cœur le sent. Plus que l'outrage qui l'atteint, il sent

l'ingratitude ; et, plus que l'ingratitude elle même, il sent notre propre malheur. *A qui irions nous ?* A qui porterions-nous nos inconsolables douleurs ? Faudra-t-il que nos aspirations d'idéal, de bonheur, d'amour, s'éteignent dans la tombe ?... Que vous devez souffrir, ô vous qui redites éternellement ce que vous disiez sans cesse sur la terre : « *Je suis venu pour que vous ayez la vie en abondance... Je suis la voie, la vérité et la vie !...* » la vie de grâce, puis la vie éternelle, qui est la même vie divine : « *Je vous quitte, mais c'est pour aller vous préparer des places ; car où je serai vous viendrez me rejoindre !...* Et voilà que ces adorables paroles s'éteignent sous l'invasion croissante de l'indifférence et du dédain !

O vous qui êtes le **Verbe**, la parole de vérité, pardonnez-nous, pardonnez à nos malheureux frères qui ne savent pas vous comprendre. — O vous qui êtes la **lumière** illuminant ce monde, ayez pitié des âmes de ce siècle enténébré qui ne la sentent plus venir jusqu'à elles ! Nous voulons du moins nous, vos fidèles, lui ouvrir toute grande l'entrée de notre intelligence et nous réjouir des certitudes qu'elle nous apporte.

O Jésus, ô Vérité, si, par impossible, vous disparaissiez de la terre, Dieu même disparaîtrait avec Vous.

C'est vous qui l'avez donné aux nations ; c'est vous encore qui le leur conservez. Oh ! par

amour pour votre Père, par pitié pour les maux qui se déchaîneraient sur les hommes, gardez à notre France la foi qui seule explique tout, seule console de tout; la foi qui est la vie présente et l'aube de l'éternel bonheur!

III. — A l'offertoire.
Sa personne même dédaignée.

Ici, voyons Jésus s'offrant à l'humanité et se voyant repoussé presque de partout.

Pilate lui dit : « *Vous êtes donc Roi ?* » — « *Tu l'as dit : Je le suis !* » O Jésus, vous êtes Roi de par votre naissance puisque vous êtes Dieu, maître de tout; ne l'êtes-vous pas plus chèrement encore par votre mort victorieuse ? Quel trône plus beau que la Croix !

Vous êtes Roi et vous avez l'âme royale ! Haut placé dans la lumière, vous ne pouvez vous tromper sur les directions que vous donnez à l'homme. — Merveilleusement bon, vous venez à nous avec un cœur fait d'indulgence et de miséricorde : vous savez de quel limon nous sommes pétris ; vous connaissez la grande faiblesse de notre volonté ; vous tenez compte des influences qui s'exercent sur nous. Vous êtes juste et vous ne condamnez jamais l'erreur de bonne foi.

— Vous voulez être Roi, non point pour satisfaire une ambition quelconque; vous n'en sauriez avoir aucune : que pouvons-nous donner à Celui qui a tout ? — Vous voulez être Roi, et c'est pour notre bien, car, si vous ne régnez pas en nous, on verra la nature toute-puissante dicter et imposer ses lois. Or la nature est étroite dans ses vues, égoïste dans ses desseins, sensuelle dans ses penchants. L'humanité sans Dieu ne saurait être qu'une douloureuse victime.

Qu'elle est belle et heureuse l'âme dont vous êtes le maître! — Qu'elle est paisible et attachante la famille qui vous honore ! — Qu'elle serait noble et forte la nation qui vous ferait régner dans ses lois, dans les mœurs, vous et votre justice éternelle !

O Jésus, ô Roi doux et humble, prenez pitié de votre France, qui vous repousse comme la Jérusalem d'autrefois ! Je vois des milliers de petits enfants qui ne reçoivent pas le baptême et n'entendent jamais parler de vous. — J'en vois beaucoup qui, baptisés, ne vont pas jusqu'à la table sainte et qui, dès cet âge, commencent à vous mépriser ! J'en vois un nombre incalculable qui, après leur première communion, ne vous reviennent plus !... O Jésus, qui appeliez à vous les petits enfants, vous les appelez encore, car vous avez le même cœur, mais ils ne vous entendent pas ! On les éloigne de Vous ;

on les trompe sur Vous : on leur dit que Vous n'êtes qu'un homme disparu et qu'on ne reverra jamais... Comment n'en croiraient-ils pas leurs parents et leurs maîtres ? Ne remarquent-ils pas d'ailleurs la réprobation qui tient à l'écart votre religion, vos ministres, vos œuvres !..

O Jésus, pardon pour ces pauvres petits, car ils sont inconscients ! Conservez au fond de leur cœur quelque souvenir qui vous les ramène ; celui de quelque prière apprise dans la première enfance, celui d'un bon prêtre qui les catéchisa, celui de votre douce image qui leur apparut peut-être au jour de leur première communion.

Ayez pitié de ceux mêmes qui sont responsables de ces maux : ne sont-ils pas, jusqu'à un certain point, victimes du mal de ce siècle?

O vous qui aimiez tant le peuple, vous qui l'avez si bien connu, pour avoir reçu ses applaudissements et subi ses outrages, vous savez combien il est inconsistant et facile à tromper. Rappelez-vous que ce fut lui pourtant qui devint votre primitive Église, si vivante, si généreuse, si grande !

O Divin Roi, s'il faut des souffrances, des sacrifices, des vies même pour racheter votre peuple égaré, les victimes ne vous manqueront pas !

IV. — Au sanctus.
Ses membres peu dignes

« *Saint, saint, saint est le Seigneur !* » O blancheur immaculée du Cœur de Jésus, vous êtes bien à votre place dans ce Ciel si pur qu'évoque cette prière. Là tout s'harmonise avec votre beauté ; chaque objet la reflète et chaque cœur la goûte. La pureté, c'est la transparence qui laisse passer sans obstacle tous ses rayons ; c'est l'aptitude à les refléter en les multipliant ; c'est une sorte d'union avec la Beauté divine : la lumière et le cristal qu'elle remplit ne font plus qu'un !

O Jésus, l'âme pure reflète votre beauté, la goûte et se l'assimile... Sont-elles pures toutes les âmes qui assistent à cette messe ? Vous seul pouvez le dire. Mais, si j'étends ma pensée à toutes les églises où vous daignez descendre en ce moment, je songe avec tristesse que vos yeux doivent être témoins de bien grandes misères !... des cœurs que vous disputent des affections mauvaises ; des cœurs, avilis peut-être, se tiennent là indifférents, dégoûtés, incapables de tout amour pur. Ah ! quelle opposition violente à votre sainteté ! Quel contraste avec votre beauté ! Que pensent ces habitants du Ciel, anges et saints qu'évoque le *Sanctus* ?

Membres vivants et glorieux de votre grand corps mystique, ils voient, là, des membres de ce même corps, mais souillés et morts! Oui, morts ! car, si la foi reste, elle n'est qu'une aptitude à recevoir la vie, sans la posséder toutefois. Oui, morts ! et par là même une sorte d'opprobre pour votre gloire.

O Jésus, vos yeux ont besoin de se reposer sur des objets qui les délassent par leur blancheur; votre cœur a besoin de se complaire en des cœurs capables d'aimer. Oserai-je vous présenter le mien pour ce beau rôle ? Je voudrais qu'il fût un ciel pour vous, un ciel où librement passe votre lumière, un lac, où votre image se reflète, une fleur qui vous réserve ses parfums... Hélas ! le ciel a ses nuages et le lac ses tempêtes, les plus belles fleurs se flétrissent et les parfums finissent par s'évanouir. Dans cette vallée de misère, mon âme, qui vous aime pourtant, subit parfois des atteintes semblables: la lumière des pensées d'en-haut descend moins vive sur elle, — l'attrait des désirs terrestres trouble ses eaux et soulève ses vagues, — plus de ces sentiments délicats comme des corolles de fleurs, plus de ces expressions suaves qui s'en dégagent comme un parfum ! O Jésus, je n'ai alors à vous offrir que la volonté persistante de vous rester fidèle, mon regret des torts qui m'ont conduit à cet état, et la vraie douleur que j'éprouve de n'apporter à la réparation qu'un

cœur glacé !... O vous qui pouvez tout, même rendre la vie, rendez-moi la liberté, la paix, l'ardeur ! Rendez-moi l'amour qui s'exprime, l'amour qui sait partager vos douleurs !

V. — A l'élévation.
Ses afflictions manifestées

Les anges et les saints évoqués s'assemblent, hôtes mystérieux autour de cet autel. Un silence d'attente plane sur nous, semblable à celui qui précède, au matin, l'arrivée du soleil sur la plaine. O Jésus, vous êtes ce soleil qui s'élance du ciel vers notre exil et qui ne trouve pour le recevoir que des ténèbres : ténèbres des saintes espèces qui vous cachent, ténèbres de nos indifférences qui restent là sans vous sentir. Ah ! quel coup de lumière, si, déchirant tous les voiles, vous vous montriez ce que vous êtes là : si l'apparition de Paray-le-Monial se reproduisait sous nos yeux ?

Pourquoi ne l'évoquerais-je pas ? N'est-elle point à sa place dans une messe de réparation ? Vos sentiments d'alors, ô Jésus, ne sont-ils pas ceux d'aujourd'hui, et nos besoins ne sont-ils pas plus grands encore?

Dans la chapelle silencieuse, le Saint Sacrement était exposé. Une humble religieuse, à genoux, regardait... Tout à coup, au milieu

d'une lumière éblouissante, apparaît un Être d'une idéale beauté. La blanche robe qui l'enveloppe met en évidence, comme une tache rouge, un cœur humain. Ce cœur, ô Jésus, a quitté sa retraite cachée pour **se montrer** et pour **s'offrir** ! Votre main le porte, votre main percée. Une plaie profonde le tient grand ouvert. Une couronne d'épines l'enserre de ses multiples déchirures ; tandis qu'au-dessus une croix s'élève, entourée de flammes ardentes, comme pour proclamer à la fois le martyre de son amour et son triomphe.

... Et j'entends tomber, ô Jésus, de vos lèvres, à présent livides et tremblantes, ces paroles désolées :

« *Voilà le cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer, pour leur témoigner son amour, et je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, par la froideur et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi !... N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui prenne part à ma douleur, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent partout à présent !* »

Oh oui ! ô doux Maître, vous serez entendu ! On verra se lever des âmes belles et ardentes, qui se jetteront à votre suite, comme les femmes

de l'Évangile ; et, nouvelles Véronique, ne reculeront devant rien pour enlever de votre face auguste les traces ignominieuses, qui, de nos jours, viennent la souiller de nouveau.

Mais pourquoi choisissez-vous l'hostie pour nous donner un tel spectacle et nous confier vos douleurs? Le silence d'une cellule semblait mieux convenir à ces épanchements intimes. Ou bien, si vous vouliez vous imposer au monde, pourquoi ne traciez-vous pas sur nos têtes, dans le grand espace du Ciel, votre majestueuse image?... Mais alors, ce n'eût été qu'une forme empruntée, sous laquelle n'eût palpité rien de réel, rien de vivant; tandis que **dans l'hostie**, à l'autel, **vous êtes** tout entier, tout vous-même! Vous soutenez, vous vivifiez les saintes espèces qui vous cachent. Ce cœur montré au dehors, ces épines, ces flammes, sont des emblèmes dont **vous revêtez** votre présence réelle! Votre état de gloire n'aurait-il pas le droit de reprendre cette parure de victime pour rappeler sensiblement à notre oubli, avec l'expiation d'autrefois, le devoir des réparations présentes? Sous cette vision symbolique, le passé renaît et s'exprime. Ce passé que vous avez vécu, les yeux fixés sur l'heure actuelle, je le retrouve et je l'adore. Votre front soucieux, votre visage attristé, vos plaintes et l'accent qui les accompagne, votre Cœur enfin portant cette éternelle blessure, tout proclame ici la **douleur**!

La douleur est donc bien pour vous une chose présente que vous montrez, pour laquelle vous demandez actuellement nos consolations et nos larmes! Plus de subtilités vaines, plus de crainte hésitante : vous êtes là, vous m'appelez, et me voici! Vous me demandez des réparations pour les indifférences et pour les injures qui vous affligent de nos jours; je vous les apporte et je veux y joindre les effusions de toute ma tendresse, parce que tout me dit que vous les attendez aussi.

Commençons par compatir à cette déception immense que lui cause la ruine de sa plus chère espérance. L'Eucharistie est le vaste festin où il a convié l'Humanité entière. L'Humanité, qu'elle le veuille ou non, appartient de droit à l'ordre surnaturel, et c'est dans la chair divine qu'elle trouve l'aliment de sa vie divine. O Jésus, en promenant vos regards sur la terre, qu'y voyez-vous? De vastes pays sans églises! de grands vides autour des autels! oh! qu'ils sont peu nombreux vos convives!

Ne cherchons pas ici les responsabilités individuelles ou sociales de cet état de choses. — Cette enquête, dépassant nos moyens, serait inutile et dangereuse. — Ce qui est certain, c'est que Dieu avait mis dans le monde moral toutes les ressources nécessaires à la réalisation de son plan, et que pas un seul homme ne s'en trouvait exclu d'avance... Oh! que de grands

coupables ! et les savants impies qui ont empoisonné l'esprit de leur génération, et les passions, et les scandales, et les homicides négligences !

En passant au-dessus des pays infidèles, vos regards attristés cherchent des missionnaires trop rares. — Votre tristesse devient plus vive au seuil des peuples hérétiques : là des enfants, qui croient en vous, ne croient pas à votre Eucharistie ! — Les nations catholiques, qui devraient vous dédommager, vous accablent : le grand nombre déserte vos autels, et parmi ceux qui s'en approchent beaucoup ne vous comprennent pas !

O Jésus, ce serait peu pour votre Cœur aimant de ne rencontrer dans nos églises qu'une demeure moins digne de vous, si des cœurs amis vous y faisaient fête. Hélas ! cette demeure si étroite est souvent trop vaste, et, le long des jours de la semaine, elle ressemble à un désert ! Il est vrai, le dimanche, la foule entoure votre autel, mais avec quelle inattention, quelle froideur, quelle inconscience ; vous ne le constatez que trop ! A certains jours, quelques personnes s'avancent vers la table sainte, mais le plus grand nombre reste immobile. Et, pourtant, vous nous faites enseigner par l'Église que tout chrétien devrait communier chaque fois qu'il entend la messe, parce que, sacrificateur lui-même, il est appelé à se nourrir de la victime. Hélas ! cette invitation touchante, on l'écoute

sans remords comme sans désir! La communion, ô Jésus, n'est donc un besoin du cœur que pour vous! Ah! qu'elle s'applique bien ici cette parole : « *Il est venu dans sa demeure et les siens ne l'ont point reçu...* »

Et puis les communions sans recueillement, sans amour : communions glaciales qui vous font froid au cœur! Et les communions imposées par la position, par les convenances, souvent par le respect humain! Formalité banale accomplie avec ennui! Communion qui ne lie pas les cœurs, qui ne fait point frémir les âmes et qui n'éveille rien en elles, pas même un bon désir! Les Juifs au désert disaient de la manne: « *Cette nourriture si légère nous devient insipide* ». Or la manne descendait du Ciel. La manne, symbole expressif de votre Eucharistie, était-elle donc aussi le présage, ô Jésus, de l'accueil qui vous attendait?

Ames pieuses, âmes élues pour la réparation, ô vous qui comprenez Jésus, le don de Dieu par excellence ; vous qui sentez dans l'hostie palpiter son Cœur près du vôtre, attristez-vous, car il souffre : mais réjouissez-vous aussi, car vous pouvez le consoler!

S'il est vraiment cruel de sentir malheureux un être grandement aimé, il est doux cependant de le voir incliner sa tête sur notre poitrine pour y chercher son repos... Quel honneur pour vous d'être appelé à combler tant de

vides; à compenser tant d'ingratitudes: à aimer Jésus pour des milliers d'âmes peut-être! Quel honneur et quelle joie profonde!

Allez toujours plus loin, ô âmes éprises de Jésus crucifié, le champ de l'indifférence est si vaste que, pour l'ensemencer de réparations fécondes, toute vie est trop courte! Oh! la belle récolte préparée pour le Ciel! Au Ciel, vous ne regretterez en cela qu'une chose, c'est d'avoir fait trop peu!

Mais, si vous faites trop peu, c'est que Jésus n'est pas pour vous l'être aimé dont les peines sont vite comprises et profondément ressenties! Si vous avez connu dans la vie de telles affections; si du moins, vous en avez rêvé, tournez-vous enfin vers ce Cœur qui seul peut y répondre pleinement.

VI. — A la communion.
Son corps profané

Se peut-il qu'il y ait des communions sacrilèges! Se peut-il qu'une âme indigne ose traîtreusement s'emparer de Jésus, comme fit Judas, pour le jeter dans une prison plus noire que celle de Jérusalem, et cela encore, par un baiser!

La communion est un baiser sacré, un acte

d'infinie tendresse. Quel mensonge et quelle lâcheté !...

La communion est le grand pacte de l'amitié entre Dieu et l'homme; et la communion indigne est un faux !

Elle est aussi une profanation; car elle jette dans un cloaque un être pur; — et une cruauté, car elle lie un vivant avec un cadavre...

Voilà des comparaisons; elles restent toutes inférieures à la réalité, car leurs deux termes sont pris dans les choses humaines; or Jésus est plus grand, plus pur, plus délicat, plus sensible que tout ce qui existe parmi nous; et, quant à sa dignité outragée, elle est absolument infinie.

Les communions sacrilèges sont-elles nombreuses? Se comptent-elles par centaines? peut-être ! Les prêtres qui voient de près les âmes hésiteraient à protester. Hélas! hélas ! sommes-nous malheureux d'habiter une terre où se poursuivent sans discontinuer un seul jour, ces outrages barbares, ces crucifiements nouveaux? Ah ! du moins, sentons toute l'horreur qu'ils méritent, toutes les réparations qu'ils appellent, tout le sursaut d'amour qu'ils doivent susciter pour Jésus! Nous le lui devons bien !...

En effet, ô âme réparatrice, ne l'oublie pas, c'est pour toi que Jésus subit ces outrages suprêmes, car c'est pour arriver à toi. Il savait bien qu'il les rencontrerait sur sa route; mais,

détournant les yeux, franchissant d'horribles obstacles, il a marché vers toi, ne voulant voir que toi, Être aimant qui s'est dit : Elle m'attend et cela me suffit!

Eh bien, allez-vous le recevoir avec indifférence? Lui plaindrez-vous le peu de temps qu'il vous demande? Lui refuserez-vous les sacrifices qui lui soient une réparation? Laisse-t-on pleurer un être très cher, sans mêler ses larmes aux siennes? Laisse-t-on là un pauvre blessé sans épancher le sang qui coule, ce blessé fût-il un étranger? Et là, il y a l'Être qui vous aime le plus au monde; et cet Être est blessé au cœur, au cœur siège de la sensibilité, au cœur source jaillissante de la vie!

O Cœur de Jésus, noble blessé, blessé par mes frères, blessé par moi, je veux panser vos plaies; je veux verser sur elles tout le baume de mon pauvre cœur! Ah! donnez-moi de le pouvoir et de le savoir faire! Dites! qu'attendez-vous de moi?... J'aime trop peu! Je ne trouve ni larmes, ni paroles, ces effusions d'une âme débordante d'amour. Du moins, je veux ne plus vous offenser jamais, ni vous rien refuser; je veux cultiver, par toutes les pratiques d'une vie pieuse, les sentiments de sainte dilection qui s'étiolent dans ma vie trop humaine; je veux sentir ce que vous souffrez; je veux trouver des accents qui endorment votre douleur; je veux vous offrir enfin une vie qui vous dédommage!

VII. — De la communion à la fin de la messe. Appel à la réparation

Eh bien! C'est Jésus lui-même qui va te répondre, ô âme de désir. Quand il avait sous les yeux sa bienheureuse confidente, il te voyait aussi et déjà il savait que le murmure de ses paroles devait un jour arriver jusqu'à toi. Écoute, ce n'est point ici une de ces interprétations pieuses qu'il est permis de lui prêter, c'est son propre langage que je cite. Ce qu'il demandait à sa fidèle servante, s'il ne l'impose pas à tous, il le propose à quelques âmes. Veux-tu entrer dans cette élite? Viens, et, si telle ou telle de ses exigences saintes paraît dépasser en ce moment ta grâce et tes forces, du moins regarde-les avec regret, avec envie. Une âme naturellement grande, se résigne sans doute à se voir dépassée par des âmes plus grandes, mais elle ne saurait accepter longtemps de rester au-dessous d'elle-même. Écoute ces paroles de la bienheureuse Marguerite-Marie : « *Jésus voulait que je fusse dans un continuel acte de sacrifice* (une vie de sacrifice! Quelle hauteur dès le premier coup d'aile) *et il me dit que pour cela il augmenterait mes sensibilités et mes répugnances* (les augmenter! comme si l'âme pieuse n'était pas déjà

plus sensible qu'une autre?) *de telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine et violence* (combien d'âmes s'étonnent de se voir en pareil état et s'en prennent à toute autre cause, secrètement défiantes de Dieu lui-même... Et Dieu, pourtant, n'a qu'un seul but) *pour me donner matière de victoire* (par conséquent matière de réparation), *même dans les choses les plus minimes et les plus indifférentes* (c'est de cela surtout que se compose la vie). *Ce que je puis assurer avoir toujours éprouvé depuis.* »

Il est vrai que ce bon Maître a soin de préparer divinement les âmes qu'il va crucifier : « *Quand il voulait me gratifier de quelque croix nouvelle* (remarquez le mot : me gratifier), *il m'y disposait par une abondance de caresses et de goûts spirituels si grands, qu'il m'aurait été impossible de les soutenir s'ils avaient duré.* » Ces faveurs conviennent à l'héroïsme; elles lui sont un soutien presque nécessaire et comme une récompense anticipée. Les âmes ordinaires songeraient souvent à s'y complaire. La bienheureuse n'y voit que l'occasion d'un sacrifice de plus, car elle ajoute : « *Je lui disais en même temps : O mon unique amour, je vous sacrifie toutes ces consolations; gardez-les pour les âmes saintes qui vous glorifieront plus que moi, qui ne veux que vous seul, sur la croix nue, où je veux vous aimer pour l'amour de vous-même; ôtez-moi donc tout le reste, afin que je vous aime sans mélange d'intérêt*

ou de plaisir ». Quel degré de pureté, de noblesse et de force dans un tel amour!

Émule du Calvaire, elle le devient ensuite de l'Autel, réalisant ce beau rêve de l'oubli complet de soi-même, dont l'Hostie est le modèle achevé :

« *Lui immoler continuellement mon être par amour, adoration, anéantissement, en conformité à la* **vie de mort** *qu'il a dans l'Eucharistie.* »

Il y a là beaucoup à méditer, à admirer, qui sait? à recueillir peut-être. Rien n'est plus vivant que Jésus sous ces apparences de mort.

C'est de là qu'il rachète et nourrit perpétuellement le monde. Rien n'est plus agissant aussi que l'âme morte à elle-même : libre de toute entrave, elle court et vole sous la seule impulsion divine. Le Ciel nous montrera tout ce que lui doit la terre et tout ce qu'en a reçu Dieu lui-même.

En terminant, réunissons les *pratiques réparatrices* recommandées par le Sacré Cœur. Elles sont assez connues pour qu'il suffise de les rappeler brièvement.

1° La première est la célébration de sa fête le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement. Le Saint-Sacrement, c'est vrai, contient le Sacré Cœur, et leurs deux fêtes pourraient n'être point séparées. Toutefois, le Sacré Cœur est l'emblème spécial de l'amour. Tel qu'il se présente à nos yeux, il évoque plus directement des idées de douleur et de réparation.

Sa fête particulière me dira donc ces deux choses.

Voici ce qu'il demande à la Bienheureuse

« *Que l'on communie ce jour-là, et qu'on fasse une amende honorable pour les indignités dont il souffre pendant le temps qu'il est exposé sur les autels.* »

2° La communion du premier vendredi du mois est entrée dans les usages de la piété; c'est la fête du Sacré Cœur, renouvelée toute l'année.

Ce n'est pas assez pour bon nombre d'âmes qui aiment à la retrouver chaque vendredi de l'année. La communion fervente est le baume versé sur les blessures de Jésus : elle est aussi la réparation de nos fautes et le stimulant de nos langueurs habituelles. Ce jour-là, on se fait empressé, généreux ; on essaie de se surpasser soi-même pour tenir dignement le rôle élevé de la réparation.

3° L'heure sainte est une pratique plus austère et qui n'est pas accessible à tous. Voici les termes employés par le divin Maître pour nous la demander :

« *Tu te lèveras entre onze heures et minuit pour te prosterner avec moi la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère que pour adoucir en quelque sorte l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres.* » Ah! l'indifférence et la faiblesse qu'ils montrèrent! Et nous! et telle époque de notre vie, ... et la plupart des chrétiens pratiquants!...

4° Voici une pratique bien simple et bien féconde qui fut pour la bienheureuse un exercice continuel de réparation : « *Lorsque je verrai commettre une faute, j'offrirai au Père éternel une vertu contraire du Sacré Cœur.* » Cet acte est à la fois un hommage à la vertu de Jésus, un remède au mal qui l'offense,

un élan de notre part vers un coin de l'idéale beauté.

5° En dehors de ces circonstances, multiplions les oraisons jaculatoires qui sont enrichies d'indulgences :

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous !

Doux cœur de Jésus, soyez mon amour ! etc.

Parcourir ses litanies, en les méditant.

6° Entrer dans quelque association comme garde d'honneur, communions réparatrices, etc.

DIXIÈME MESSE

MESSE

DU

COUPABLE

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, touchez un cœur rebelle, afin qu'il y ait une grande joie dans la maison de votre Père !

« Sanguis Jesu Christi emundet nos ab omni peccato. Que le sang de Jésus nous purifie de tout péché ! »

MESSE DU COUPABLE

Avant la messe

Cette messe convient plutôt aux âmes coupables de fautes graves, aux vrais pécheurs ; mais elle peut ouvrir à tous des sources fécondes de repentir et de ferme propos.

— Le coupable, c'est celui qui n'est pas en grâce avec son Dieu : il a violé quelque défense sérieuse ; il n'a pas le courage d'accomplir tel sacrifice exigé. — Il garde néanmoins la pratique extérieure de la religion ; il est attaché à l'Eglise. Son cœur, hélas ! reste silencieux, mais ne saurait être hostile. Les douces espérances d'En-Haut planent toujours sur son front. Il ne voudrait pas mourir comme il vit. La crainte le fait tressaillir par moments, mais ces moments sont courts.

Ses prières du matin et du soir ne sont pas

de vrais retours vers Dieu : elles se perdent en formules précipitées et incomprises. Rien ne réveille en lui le sens de la foi qui lui ferait comprendre son ingratitude, son manque de dignité, son imprudence.

O vous qui ne vivez plus, venez ! O vous qui ne comprenez plus, prêtez l'oreille ! O vous qui êtes insensible, levez les yeux ! C'est le Calvaire que cet autel, et sur cet autel c'est encore Jésus qui va s'offrir pour vous ! Sans doute son corps ne sera pas de nouveau meurtri et torturé, mais son même corps sera là, ce corps qui fut meurtri et torturé pour vous !... C'est l'ancien sacrifice rendu présent malgré toutes les distances et du temps et des lieux.

Il fut unique ; mais, parce qu'il est en quelque sorte infini, il reste universel et perpétuellement efficace. La croix ressemble à ces signaux qu'on voit de tous les côtés, qu'on retrouve à tous les tournants, et au pied desquels les siècles passent. — Quoi ! je vais donc retrouver le Calvaire et sa victime ? La messe serait donc plus qu'un souvenir et ses cérémonies plus qu'une représentation du passé ? Eh ! oui, mille fois oui ! Elle est un véritable sacrifice, plein de pardon ; et qui refuserait de le croire se séparerait de l'Église. — « *O Dieu, je crois, mais augmentez ma foi.* » Heureuse obligation de croire qui donne le droit de tout espérer !

Au bas de l'autel

Donnez-moi la main, pauvre aveugle, je vous guiderai ; et, si vous ne voyez pas, vous pourrez avancer quand même.

Commencez par vous agenouiller avec respect ; oubliez les choses du dehors, écoutez! Il y a là un prêtre debout et incliné ; et ce prêtre ici n'est pas l'homme que vous connaissez peut-être : l'homme disparaît sous le grand rôle que Dieu lui donne. Il ne faut donc pas songer à sa médiocrité possible, à ses travers, à ses défauts ; cela importe peu. N'en est-il pas ainsi des hommes qui parlent au nom d'une autorité souveraine ?

En face de cet autel, il y a aussi une âme, la vôtre. Tenez-vous là comme si vous étiez seul et que toute la messe fût pour vous. Le soleil n'est-il pas, ce semble, tout entier pour le malheureux qui étend à ses rayons ses membres raidis ?

Et vous, qui êtes-vous ? Laissez là votre nom, votre rang, votre emploi dans la vie. Vous êtes ici un coupable et vous n'y songez pas, et vous vous étonnez de ce rappel.

Voyez! le prêtre se courbe plus profondément. Ainsi se courba Jésus sous le poids des

péchés du monde, sous ces péchés, les vôtres, que vous envisagez sans honte! Devenez humble; récitez le **Confiteor**, cet aveu traditionnel qui nous vient de si loin. C'est le moment de rentrer en vous-même et de mettre en plein jour les fautes qui vous séparent de Dieu. Depuis quand n'êtes-vous plus en état de grâce? Quelle fut l'occasion qui vous en fit déchoir? Et depuis lors combien de fautes nouvelles qui vous ont entraîné plus bas? si bas que vous n'avez plus même le sentiment de votre culpabilité, la frayeur du châtiment, le désir du pardon !...

Ne pourriez-vous pas maintenant exprimer, non pas encore peut-être le regret, mais l'**aveu**, le simple aveu : « Oui, mon Dieu, j'ai commis telle faute, puis telle autre ; c'est mal, je le reconnais... » Quel pas nous aurons fait déjà !

Le prêtre monte à l'autel

Oserais-je y monter, moi aussi, ne fût-ce que par la pensée? Le prêtre m'y porte avec lui, car les assistants offrent par ses mains le saint sacrifice ; et le prêtre est Jésus!

Suis-je uni à Jésus? Hélas! non point par la grâce, mais du moins par une sorte d'adhésion que donne la foi. Sa vie ne circule plus

en mon âme, mais quelques rudiments, débris de cette vie, restent en moi, prêts à revivre. Dans cet accès vers l'autel, je crois voir le mouvement de l'enfant prodigue ! « *Je me lèverai et j'irai vers mon Père* » ; je me sens soulevé et je voudrais marcher... Un poids trop lourd me retient. Qu'il sera désolant pour Jésus de renouveler inutilement sa Passion et de suivre sans moi le chemin qu'il parcourut pour moi !... O Jésus, par l'abandon des apôtres, par la trahison de Judas, par les douleurs qu'ils vous causèrent, ayez pitié de ma lâcheté qui ressemble à la leur !

Gloria in excelsis

C'est un hymne de louange; il devrait être redit par des voix angéliques. « *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté ! Nous vous louons, nous vous bénissons.* » — O Seigneur, vous avez dit une parole dont je sens vivement le juste dédain : « *Toi qui m'as offensé, peux-tu bien chanter mes louanges?* » Gloire à Dieu ! Et je détruis sa gloire ? — Paix aux âmes de bonne volonté ! Et cette bonne volonté, je ne l'ai pas ! La paix qui me reste est une paix maussade et effrayante, celle de l'être inconscient; tandis que votre

paix, c'est la dilatation de l'âme dans la lumière et dans l'amour ! O Dieu si grand, ô Dieu père, remuez en mon cœur les bons sentiments qui furent autrefois ses hôtes heureux ; faites que du moins j'en retrouve quelque impression lointaine. N'êtes-vous pas à vous seul la sainteté qui a horreur du mal et la puissance souveraine qui peut le vaincre ?... — Essais de regrets et de bons désirs. — Prière à Jésus de me ramener **malgré moi**. Prière très puissante, alors même qu'elle serait faite **comme à contre-cœur.**

L'épître et l'évangile

Le prêtre lit tout haut la parole de Dieu, fidèlement transmise par les Apôtres, dépôt précieux que l'Église nous garde.

Songez, pauvre âme coupable, que l'Évangile est votre condamnation. Il est la **loi**, cette loi dont vous avez violé quelque grave défense ; loi sage, pourtant, qui seule maintient solidement la dignité de la conscience et la paix des relations ; loi douce, puisqu'elle a pour base l'amour, amour pour Dieu et amour pour les hommes : « *Loi sans tache dont il est écrit que sa beauté convertit les âmes. Lex Domini immaculata convertens animas.* »

O mon Dieu, j'ai eu tort, je le sais bien; à cette heure je commence à sentir quelque confusion O saint Évangile, apportez-moi une de ces paroles qui donnent lumière et force...

L'Évangile est aussi le **gardien de nos titres**, car nous avons une noblesse; il nous apprend que nous participons à la nature de Dieu, que nous sommes de sa race et que Jésus est notre frère. Le savez-vous? Oui, sans doute. Le comprenez-vous? Oh! non, vous seriez trop coupable! — Si nous sommes les fils de Dieu, nous serons ses héritiers. Songez que le Ciel nous appartient en droit et que le Ciel nous ouvrira la succession de notre Père. Le Ciel sera à nous avec ses transformations merveilleuses, ses réunions consolantes, ses horizons sans limites, ses joies comme infinies. Hélas! hélas! le pécheur a perdu ces droits.

Lisez, relisez : à côté des promesses de bonheur là-haut, les **promesses de la miséricorde** ici-bas! Le pardon vous est sans cesse offert; à chaque instant vous pouvez l'obtenir. Oh! que cette miséricorde qui déborde de tout l'Évangile ne soit pas votre plus dure condamnation!... Repousser des bras qui s'ouvrent est aussi téméraire que cruel!

Nota. — Lisez l'Évangile du jour. Combien d'âmes y ont trouvé le trait qui va au cœur. — Si le prêtre monte en chaire pour en indiquer le sens, écoutez avec un esprit bienveillant;

prêtez l'oreille à la parole qui descend du ciel, au lieu de rechercher les qualités ou les défauts de la note humaine qui la traduit.

Le Credo

La foi vous reste, affirmez-la ; vous y pourrez trouver le point d'appui qui soulève. « *Je crois à un Dieu Père qui peut tout ; à un Dieu Fils, notre frère, qui a tant fait, tant souffert pour moi ; au Saint-Esprit qui invisiblement me provoque au regret ; à la sainte Église que, malgré la lâcheté de ma conduite, je défendrai jusqu'au sang.* » — « *O mon Dieu, je crois encore à cette union des âmes qui fait mon espéranee, à la rémission des péchés que j'implore, à la résurrection et au ciel que j'attends malgré mon indignité présente.* »

O mon Dieu, puis-je admettre toutes ces belles vérités? Puis-je attendre, de vous, tous ces grands biens et vous refuser mon repentir?... « *O mon Dieu, augmentez ma foi* », rendez-la plus lumineuse, plus puissante, plus voisine de l'amour... Chaque article du symbole me crie cet amour qui me confond !...

Offertoire

Ici commence le sacrifice ; ce qui précède n'en était que la préparation. — La victime doit être offerte, puis immolée et enfin consommée, — tel est le rite sacré.

En ce moment, le prêtre dépose sur la patène un petit pain de forme ronde et verse au fond du calice un peu de vin. Le pain et le vin sont la matière qui sert à Jésus pour prendre son état eucharistique. La substance du pain sera remplacée par la substance de son corps, celle du vin par la substance de son sang. Les espèces ou apparences demeurent pour donner à la présence de Jésus une manifestation sensible.

Sans doute, c'est Jésus lui-même qui s'offre à son Père, mais il nous donne le droit de l'offrir avec lui ; le prêtre est son représentant comme le nôtre.

Eh quoi ! pour saisir cette patène et ce calice, j'avancerais ma main, et ma main n'est pas pure. Non, je n'en ai pas le droit ; celui-là seul en a le droit qui est uni à Jésus par la grâce. Autour de moi tant d'âmes fidèles ont cet honneur et cette joie ! Hélas, une telle exclusion ne me cause aucun regret sensible !

O Jésus victime, vous offrez-vous pour eux

seuls et pas pour moi? Non, non, car vous êtes venu pour les pécheurs, et c'est ce qui rassure mon espérance. Espérer le pardon sans rien faire pour le mériter, est-ce juste, est-ce noble?... Ne s'élèvera-t-il donc pas de mon fond quelque désir? Fût-il si faible que je ne le distinguerais pas bien moi-même, une oreille de père saura l'entendre! O Sauveur, je vous offre ce saint sacrifice pour que ce désir confus se dégage, s'affirme et monte vers le Ciel avec les vapeurs saintes de votre sang rédempteur.

Nota. — Notre sainte religion, si large, permet au coupable de demander, outre sa conversion, d'autres grâces, des grâces même de ce monde, pour lui et pour les personnes qui lui sont chères. Le pécheur est pour Dieu un rebelle, mais un rebelle dans lequel il y a un fils. Ne craignez donc pas de déposer à sés pieds toutes ces sortes de demandes... Qui sait si telle de ces prières exaucée ne sera pas pour vous le trait qui perce le cœur?

Sanctus, sanctus, sanctus

Cet appel à la Sainteté de Dieu n'est-il pas redoutable? La sainteté implique l'horreur du mal. Le mal dans les anges mêmes a été frappé de damnation; le mal le plus léger retient au

purgatoire des âmes fort belles d'ailleurs et tendrement aimées. Forcément le regard de la Sainteté se détourne de toute tache, de toute laideur morale; il ne peut les souffrir... Et moi, et mes fautes, et mon cœur flétri, et ma conscience sans repentir! voilà le spectacle que je lui donne! A cette heure où j'évoque cette Sainteté, je crois l'entendre me dire : Que fais-tu ?

O Dieu, ô Père, si votre Sainteté a nécessairement horreur du mal, que cette horreur se tourne contre mes fautes, pour les chasser. N'est-ce point là son plus beau rôle ? Eh bien! oui, je la dirai cette parole qui me coûte et qui pourtant n'est pas, hélas! un adieu définitif au mal : O Père, donnez-moi le regret, et, si je suis si bas que je ne puisse l'atteindre encore, donnez-moi du moins le désir du regret, ce premier tressaillement de la vie qui revient...

En ce moment, le silence est ce qui convient le mieux : le silence prend conscience des choses obscures, le silence recueille les voix lointaines...

Le silence doit être ici une attente ; c'est le prélude de tous les grands événements. Le Ciel va s'ouvrir pour laisser descendre au milieu de cette assemblée, sur cet autel, Jésus victime.

La consécration et l'élévation

L'indifférence du cœur voile étrangement la clarté de l'esprit. Sous ce brouillard épais, les vérités de la foi deviennent pâles. A l'élévation tous les fronts se courbent, mais tous les yeux ne s'ouvrent pas. On s'incline par habitude et non par besoin d'adorer.

Avant la consécration, tout à l'heure, Jésus était au Ciel, près de son Père, au milieu des Anges et resplendissant de beauté. Il n'était pas sur cet autel. Le prêtre, penché sur le pain, a prononcé quelques paroles, et aussitôt Jésus est là réellement présent. Il n'a point pris un corps nouveau, il n'a point quitté le Ciel où il règne ; mais, par un miracle certain, il a étendu son être jusqu'à nous, l'enfermant substantiellement sous les espèces eucharistiques.

Tandis que vous êtes prosterné, Lui s'élève au-dessus de l'assemblée, soutenu par la main du prêtre. Il est le médiateur, Il en prend l'attitude. Il se tient un instant entre le Ciel et la terre, entre Dieu offensé et l'homme coupable. Ce n'est pas ici le Noël qui fut son apparition sur la terre ; c'est son second avènement, nouvel assaut de sa bonté, aussi plein de pardons et de promesses... Prenez garde à un troisième avènement, car il sera celui du juge... Le juge

devra oublier la pitié. Le médiateur aura changé de rôle; il viendra récompenser, hélas! et punir aussi! Exprimez donc à ce Dieu présent, qui est encore le Dieu sauveur, tout ce que la sincérité vous permet de dire. Point de phrases de convention, point de promesses vides de volonté!

O Dieu, que j'offense et dont je ne suis pas l'ami, Dieu pour lequel je conserve cependant quelque amour incomplet, permettez que je vous dise : Je crois, car le pécheur peut croire. Permettez que je vous adore, car vous le méritez. Permettez que j'espère, même sans obéir encore, car je ne veux pas désobéir à jamais. J'irai plus loin et je vous prie d'agir contre moi-même, de troubler mon dangereux repos, de me donner la volonté des immolations nécessaires... de me changer !... Mais soyez bon, soyez patient. Ne voyez-vous pas à cette heure, entre vous et moi, votre Fils, mon Rédempteur, qui me couvre de ses bras étendus et de son sang versé pour ma misère!

Nobis quoque peccatoribus!

Le silence suit la Consécration comme il l'avait précédée : silence d'attente d'une part, silence de respect de l'autre.

Au bout d'un long moment, la voix du prêtre

s'élève suppliante. C'est la première parole qu'il prononce tout haut devant Jésus présent ! Elle doit être bien grave : pourrait-elle être repoussée? Tout bas, il a invoqué les saints, heureux au Ciel ; il a intercédé pour les chères âmes qui nous ont quittés et qui souffrent au purgatoire; le voilà qui s'écrie maintenant : « Pour nous pécheurs : *Nobis quoque peccatoribus!* » Il se met du nombre. Il nous y met tous ensemble. Le chemin où l'on marche sur cette pauvre terre est un chemin si plein de fange !... O vous qui méritez plus que les autres ce titre de pécheur, pauvre coupable, recueillez ce gémissement et cette prière : faites-les passer par votre lèvre et surtout par votre cœur. C'est l'Église qui gémit avec vous ces paroles : « *Pour nous pauvres pécheurs!* » Mêlée à tant de voix pures ou repentantes, la vôtre ne prendra-t-elle pas à leur contact un peu de vie? Redites plusieurs fois cette vraie prière : Pour moi ! oh ! enfin, pour moi, pauvre pécheur !

Le pater

De nouveau le silence s'est refermé sur cette exclamation d'un instant ; une autre parole se prépare, celle-là riche et ample, donnant toute la gamme des sentiments chrétiens et comprenant toutes les demandes qu'appellent nos be-

soins. Est-ce une hymne que va chanter le prêtre? Oui, c'est à la fois une hymne et une supplication. Empruntera-t-il le langage des anges? mieux que cela, il emprunte le langage de Dieu. Jésus de sa bouche divine en a prononcé toutes les syllabes, et chaque syllabe sortait de son cœur. Les choses qu'elles disent sont si hautes, dans leur simplicité, que le prêtre, malgré la pureté de sa conscience et les droits de son ministère, s'excuse de les exprimer : « *Præceptis salutaribus moniti :* c'est parce que le Sauveur me l'a commandé », « *et divina institutione formati :* c'est parce que sa grâce a transformé nos âmes, que nous prenons la hardiesse de vous dire : *Notre Père !* » nous, êtres infimes, — de nous inquiéter de votre gloire et de votre règne, nous, des indigents ; — de souhaiter que votre volonté se fasse sur la terre comme elle se fait dans les Cieux, nous, des êtres si défaillants !

Pauvre âme coupable, répétez ces paroles, toutes ces paroles ; ayez cette touchante audace. Vous avez offensé Dieu, c'est vrai ; mais consentiriez-vous à ne plus le regarder comme un Père ? — Sans doute, vous altérez sa gloire, vous repoussez son règne, vous vous raidissez contre sa volonté ; mais pourtant vous vous intéressez à ce qui le touche ; peut-être le faites-vous connaître aux autres ; et n'est-ce point pour vous une tristesse poignante, de vous sentir en opposition avec lui sur tant de points ?

Arrêtez-vous surtout aux demandes qui contiennent vos espérances : « *Pardonnez nos offenses* », pardonnez, pardonnez ! — Ce mot est si puissant qu'il remue les entrailles de Dieu; mais il faut pour cela qu'il soit un cri et un cri filial. — Pardonnez ! Pardonnez ! ce mot qui peut tout sur le cœur de Dieu, ne pourra-t-il donc rien sur le vôtre ? votre cœur serait-il donc glacé !...

« *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* » La tentation crée la rechute; or chaque rechute est une ingratitude de plus; un pas de plus, loin de votre Père; un degré d'endurcissement pour votre conscience ; peut-être deviendra-t-elle une cause de désespoir un jour ! — O mon Dieu, ne me laissez pas succomber de nouveau. « *Mais délivrez-moi du mal* », de ce mal qui me fascine et m'étreint, de ce mal qui corrompt les qualités que vous avez mises en moi, qui profane le caractère de mon baptême et me fait déchoir, quoi que j'aie beau dire, même à mes propres yeux... Oh ! surtout délivrez-moi du mal horrible de l'éternelle damnation !

Agnus Dei

On sent le voisinage de la communion : ces clochettes qui tintent, ces paroles coupées de longs silences, ces invocations à l'Agneau si pur

répandent autour de nous je ne sais quelles senteurs pénétrantes.

« *Agneau de Dieu, qui portez les péchés du monde, pitié, pitié!* » Par votre sang si pur, versé sans mesure, pitié, pitié! — Vous êtes le doux Agneau; soyez doux au coupable! — Vous êtes le Dieu puissant; soyez puissant sur son cœur!

Domine, non sum dignus

Oh! non, Seigneur, je ne suis pas digne de vous; ne venez pas en ma demeure, pas encore. Faites-y seulement retentir une de vos paroles; la parole qui va au cœur pour y porter la guérison; la parole créatrice qui refait les âmes! Je n'ose pas vous dire : ô Père Saint, voici mon cœur, il est changé. Hélas! non, il est ému simplement. Les influences du Ciel l'enveloppent et le bercent; celles de la terre viendront bientôt le ressaisir; l'habitude tirera sur ma chaîne; l'occasion me tendra ses pièges, l'illusion et l'attrait me fascineront; et je retomberai peut-être, car rien ne démoralise comme de nombreuses défaites. Ce que je puis vous dire sincèrement, ô mon Dieu, c'est que je suis confus et que je commence à me sentir malheureux; c'est que je voudrais redevenir votre enfant! Encore une fois, ce que je vous demande, c'est de me convertir vous-même.

— Veux-tu que je te change moi tout seul et sans ton concours? Serait-ce noble? Proclamer son indignité, son impuissance, tous ses défauts, c'est bien; s'en tenir là, c'est lâche! Promets d'abord de correspondre à ma grâce et d'avoir confiance. — Eh bien! oui, Seigneur, je le veux, mais assistez mon impuissance!

La communion

L'heure est venue où la victime doit être consommée. La nappe blanche retombe sur la table sainte. Un frémissement de piété parcourt les rangs des fidèles; sans la communion le sacrifice resterait inachevé.

Il a été permis au coupable d'offrir d'avance la victime, de s'agenouiller devant elle à son arrivée sur l'autel; lui sera-t-il permis d'aller plus avant? Non, la communion n'est pas faite pour lui!

L'union ne saurait se faire entre la pureté sans tache et des taches volontairement gardées : hors de l'amour, hors de la communion!

Il est vrai, outre la communion réelle, il y a la communion du cœur. La communion spirituelle est la ressource du grand nombre, elle n'est pas celle du pécheur. Pourrait-il dire à Jésus : Venez, je vous tends les bras par mon

désir, je vous reçois dans un cœur qui aime ? Oh non, il contraindrait Jésus à se détourner et à lui dire Je ne peux pas ! — C'est une main pourtant paternelle qui écarte l'indigne ; c'est la porte familiale qui se ferme pour l'enfant ingrat Elle est juste, ô mon Dieu, cette exclusion qu. m'afflige, et je vous remercie de ce qu'elle m'afflige : en venant à la messe, non, je n'en souffrais point... Ce n'est pas en vain qu'on se plonge dans ce bain de vérité et d'amour : la foi se ranime et le cœur tressaille.

En face de tant de blancheur, on n'ose pas jeter les yeux sur ses souillures, on en rougit : l'atmosphère que l'on respire est si pleine de tendresse qu'on voudrait pouvoir du moins pleurer !... on se fait pitié à soi-même.

La foi, l'espérance, et ces vagues restes d'amour que vous maintenez, ô mon Dieu, en mon âme de baptisé, me laissent du moins quelque lien avec vous, quelque lien avec votre Église ; j'ai donc le droit de m'unir au prêtre et aux fidèles qui, par la communion, achèvent le saint sacrifice... Ceux-là, du moins, vous honorent et j'en suis heureux ! Qu'ils vous consolent de ma lâcheté ; surtout, qu'ils prient pour moi, car je voudrais, je voudrais beaucoup !... hélas ! que ne puis-je vouloir tout à fait ?

— O mon enfant, je ne te demande à cette heure qu'une seule promesse : Dis-moi que tu

iras te confesser, aujourd'hui, s'il se peut. Pourquoi pas en sortant de la messe?

Prière finale et bénédiction du prêtre

Le sacrifice est consommé; Jésus n'est plus sur l'autel. Sous les voûtes de cette église, flottent comme des lueurs. Lueurs laissées par le soleil qui se retire, ou lueurs d'une aurore qui se lève, elles sont des rayonnements du Ciel. Impressions, sentiments, désirs, ces aliments d'une vie plus haute, estimez-les. Consultez ce qui mérite en vous d'être écouté. Tirez des conclusions pratiques.

Vous avez abandonné telle prière, telle dévotion; vous les reprendrez aujourd'hui. Vous vous laissiez aller à vos habitudes; vous leur résisterez... Évitez les occasions qui vous entraînèrent.... Abstenez-vous des jouissances qui amollissent.

La bénédiction du prêtre, c'est la bénédiction de Jésus. Jésus bénit ceux qu'il aime, il ne bénit pas le pécheur... Mais, si le repentir a changé votre cœur, soyez béni comme fut béni l'enfant prodigue à son retour; et il y aura au Ciel une grande joie; car la tristesse fut bien profonde. *Ita gaudium magnum...* O Jésus! puissiez-vous goûter aujourd'hui ce bonheur!

ONZIÈME MESSE

MESSE

DE

L'INDIFFÉRENT

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, excitez en moi la volonté de l'effort, la confiance en votre secours et le désir vivant de m'attacher à vous !

« ... Multi imbecilles et dormiunt multi... Beaucoup viennent là sans âme, et il s'en trouve qui dorment ! »



MESSE DE L'INDIFFÉRENT

IL est écrit : « *Le Verbe s'est fait chair... Il est venu dans sa demeure d'ici-bas et les siens ne l'ont point reconnu* ».

A la messe, Jésus vient sur l'autel réellement; l'église est sa demeure; il y trouve son peuple assemblé, son peuple à lui ! Hélas, combien peu l'y reconnaissent! — Ne vous est-il pas arrivé d'assister à toute une messe et de sortir sans avoir distinctement songé qu'il était là ? Et, pourtant, s'il était là, c'était pour vous! Mesurez ce qu'il y a de souverainement pénible, pour un cœur aimant, dans une telle indifférence.

Vous êtes indifférent parce que vous vivez de toute autre chose, de vos goûts, de vos projets, du va-et-vient des événements, de vos préoccupations et de vos douleurs; il n'y a point place pour Jésus.

Vous êtes indifférent, peut-être, parce que vous lui faites de la peine. Rien n'éloigne de quelqu'un comme de lui être infidèle. On fuit le regard qui serait un reproche.

Vous ne trouvez de cœur que pour les affections humaines; vous n'avez de souci que pour vos intérêts; vous vous perdez dans des rêves d'orgueil, et, quand la déception les change en amertume, cette amertume vous aigrit à l'égard de Dieu même.

Vous êtes indifférent, surtout parce que vous priez peu, que vous ne méditez jamais et que l'esprit de foi ne pénètre point vos actions. Pour être sensible aux choses, il faut les voir, et, pour voir les choses invisibles, il faut que le regard ait de longues persévérances.

Que cette messe d'aujourd'hui, vous arrache à votre indifférence, et fasse surgir devant vos yeux étonnés l'image sensible d'un Être grand et bon; car enfin Jésus est là réellement, là en personne, là en victime, et pour vous!... Ne cherchez plus le Calvaire à travers le lointain des âges; le Calvaire est sur cet autel. Jusqu'ici des ombres épaisses l'ont dérobé à vos regards distraits; recueillez-vous, prêtez toute votre attention et demandez à Dieu de vous donner des yeux qui voient, un cœur qui sente!

Au bas de l'autel

Unissez-vous aux paroles qui se récitent tout bas. « *Quare tristis es anima mea? Pourquoi es-tu triste, ô mon âme?* » Il y a de la tristesse au fond de toute âme où Dieu manque, tristesse confuse souvent, tristesse pleine de lamentations quelquefois. — Climat froid, c'est la terre; — ciel plein de nuages, c'est la vie; — champ plein d'herbes folles, c'est l'âme sans culture sainte. — De tout cela se dégage une impression de malaise qui va parfois jusqu'au trouble! « *Quare conturbas me?* » Pourquoi ce trouble, ô mon âme? Sentirais-tu vaguement que ton indifférence trahit tes aspirations, tes espérances, tes devoirs et ton bonheur lui-même? « *Spera in Deo... Espère en Dieu.* » Dieu n'est-il pas la puissance et la bonté mises à la disposition de notre misère? Oui, de la misère qui courbe le front dans l'aveu et le relève dans la prière.

Voyez! le prêtre est incliné, il récite pour tous le **Confiteor**, répandant son gémissement aux pieds de la Vierge Marie, la mère, — de Jean-Baptiste, le précurseur, — des Apôtres, nos pères dans la foi, — et de tous les Saints attentifs là-haut. Accentuez bien ces mots essentiels : « *C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute* ». Si je suis indifférent, inquiet,

malheureux, ce n'est pas Dieu qui m'a fait tel, c'est bien moi-même, et je dois me frapper la poitrine. O saints, ô mes protecteurs, priez, priez pour moi!

Une autre voix que vous n'avez pas coutume d'entendre, accompagne pourtant toujours votre prière; sans elle, votre voix, trop faible, ne saurait monter jusqu'au Ciel, et votre prière trop froide ne saurait émouvoir le cœur de Dieu. Ne l'oubliez jamais : Jésus est à genoux près du chrétien qui prie, et sa bouche répète chacune de ses paroles. Ce n'est point là une faveur spéciale accordée à une âme d'élite, c'est le fait nécessaire et constant de tout acte surnaturel. Appelez-le miracle, si vous voulez, car ce fait dépasse les forces de notre nature et le droit de toute nature créée; mais ce miracle est de tous les instants.

Le prêtre monte à l'autel

C'est la **résolution** qui suit l'aveu : je ne veux pas rester en bas dans ma coutumière indifférence; je veux marcher; je veux monter! — Mais monter à l'autel, c'est **aller au sacrifice**! Quel est le sacrifice qui m'est le plus nécessaire? Immolerai-je ma paresse qui ne veut pas s'astreindre à des heures de prière?... Sera-ce quelque souci trop vif que je dois apaiser dans

une confiance plus abandonnée?... N'aurai-je pas à sacrifier quelque rêve de téméraire ambition ou d'affection troublante?... Je veux du moins fixer fortement mon esprit durant toute cette messe, et me tenir debout et élevé par l'attitude attentive et digne de mon âme.

Gloria in excelsis

L'orientation de tout être doué d'intelligence doit être vers Dieu. Ne pouvant rien lui donner, rien lui souhaiter qui l'accroisse en lui-même, il me reste de diriger vers Lui le bien qui monte des créatures et qui forme sa gloire extérieure. — Je vous offre donc en ce moment, ô mon Dieu, ce petit germe de bonne volonté qui vient d'éclore en mon cœur et qui est votre œuvre; je veux vous honorer par des efforts prochains, par des résolutions pratiques, et je conçois le dessein de vous glorifier un jour par la beauté morale que réalise la vie chrétienne : Idéal lointain, mais charmant, que j'ignorerais si je ne l'apprenais de votre bouche, et que je ne saurais atteindre si je n'étais porté vers lui par votre main.

L'âme qui marche dans la direction de votre gloire, ô mon Dieu, suit le chemin de la paix « *in terra pax hominibus bonæ voluntatis* ». Votre

gloire pour but, la paix pour récompense! La paix! la paix! n'est-elle pas la meilleure part du bonheur qui peut mûrir sous le pâle soleil de la terre? « *Nous vous louons* », ô Dieu de beauté; « *nous vous bénissons* », ô Dieu de bonté; « *nous vous adorons* », ô Dieu de majesté, et « *nous vous remercions de ce que vous êtes plein de gloire, vous, notre Dieu; vous, roi céleste; vous, père tout-puissant* », car vous venez nous communiquer toutes ces merveilles par Jésus, votre divin Fils. « *O doux Agneau qui portez les péchés du monde, attendrissez-vous sur moi* », recueillez ma prière tremblante. « *Vous qui régnez à la droite du Père* », ne pouvez-vous pas me transformer? « *N'êtes-vous pas la sainteté* » qui seule fait les saints, « *n'êtes-vous pas le Maître* » de mon cœur comme vous l'êtes de la création tout entière? « *N'êtes-vous pas le Très-Haut* » dont on ne peut s'approcher qu'en montant?

L'épître et l'évangile

Dans ce livre que le prêtre baise avec respect se trouvent le récit de la vie du Dieu fait homme, le résumé de sa sublime doctrine, l'acte authentique de ses promesses, les confidences trop ignorées de son amour.

Et ce livre, je ne le lis pas! Et ces belles choses, je les sais, mais comme on sait les

choses apprises. Aucun amour n'en vivifie le souvenir: je n'en ai pas le sens! Ces paroles si saintes, pour devenir fécondes, ont besoin, comme le froment, de tomber dans une terre ouverte qui lui offre ses sucs. Hélas! l'encombrement de ma vie en étouffe les germes; des ronces cruelles en déchirent les tendres pousses, et la sécheresse de mon cœur les laisse dépérir.

Je devrais lire! l'Évangile se trouve répandu dans les écrits des saints, nos frères. Ils sont aussi variés que le sont nos besoins, nos goûts même. Sous le travail sacré de leur méditation, sous la flamme de leur amour, la vérité s'est faite plus assimilable peut-être, pour quelques-uns de nous.

Pourquoi n'essaierais-je pas aussi de méditer moi-même? ma récolte serait à moi et me serait plus chère; Dieu me deviendrait plus proche et plus sensible. Quoi de plus facile, d'ailleurs, que de réfléchir et de prier en lisant! — O mon Dieu, ce livre qu'on encense et qu'on baise, je veux le parfumer de mes prières comme un objet sacré et le baiser avec transport comme un ami!

(Prendre une résolution : Je lirai tous les jours dans tel livre. — Je me remettrai à une lecture méditée journalière.)

Credo

Le Credo est l'affirmation explicite de la foi. Que votre affirmation soit aujourd'hui attentive et nette... Une foi qui sommeille au fond de l'âme, sans s'exprimer, devient vague et inactive. Un souvenir distinct suffit souvent pour ramener au cœur un peu d'amour. — Elle nous arrive de loin, cette formule vénérable, transmise d'un siècle à l'autre et répétée de toutes parts sur toutes les régions de la terre. Unissez-vous à ces paroles sorties de la poitrine vaillante des martyrs et de la voix gémissante des cloîtres; redites avec eux : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant.* — Un père et un père qui peut tout! — *Créateur du ciel et de la terre...* de toutes choses d'ici-bas que je contemple et de toutes les choses d'en-haut vers lesquelles j'aspire!... Dans quelle ampleur se meut ici la prière! — *Et en Jésus-Christ, son fils unique Notre-Seigneur.* Il est *fils de Dieu*, et il est mon frère; il est aussi mon *doux Maître, Dominum nostrum*, et je lui obéis si mal! Il est mon Sauveur, et je l'aime si peu! — En prononçant ces mots : *Il est né de la Vierge Marie*, saluez celle qui veut être aussi notre Mère. — Accompagnez de votre admiration reconnaissante la *Passion* de Jésus, sa *sépulture*, son *Ascension dans le ciel*, où il

règne et d'où il descendra bientôt sur cet autel.

— Je crois *au Saint-Esprit*... On songe si peu à son grand rôle et à son étroite intimité ! — Je crois à l'*Église catholique*, gardienne de la vérité et dispensatrice de la grâce ; — à l'*union des saints* qui fait participer les tièdes à l'influence des fervents ; — à la *rémission des péchés*, espoir de ma misère ; — à la *résurrection de la chair ;* et à cette *vie du siècle futur* qui fait tressaillir mon espérance.

L'offertoire

Les fidèles avaient coutume d'offrir, avec le pain et le vin, quelques autres présents pour l'Église. Qu'allez-vous offrir à votre tour ? La promesse d'une vie plus chrétienne ? C'est bien ; mais ce n'est pas assez précis. Ne voyez-vous pas quelque attache à immoler, quelque pratique pieuse à reprendre ?... Cette résolution vous paraît trop pénible ? Était-ce moins pénible pour Jésus d'offrir son sang ? — Vous craignez d'y être infidèle ? Jésus ne sera-t-il pas avec vous ? Décidez-vous pour Lui et comptez sur sa grâce.

Voyez le prêtre élevant vers Dieu la patène d'or et songez que l'hostie du sacrifice ne doit pas être seule. A côté d'elle, va se placer, ti-

mide et affectueuse, votre résolution d'aujourd'hui. Donner est un puissant moyen de s'attacher ; donnez à Dieu cette promesse, car une promesse est un don. C'est quelque chose de vous qui va à lui et qu'il s'approprie. C'est un effort dont vous avez conscience et qui vous ranime. Par là, vous commencez à sortir de cette indifférence que votre raison même n'estime pas, que votre foi au fond réprouve et qui ne subsiste en vous que par l'irréflexion et l'habitude.

... Si vous ne voulez rien offrir, pas un sacrifice, pas même une promesse, osez le dire à cette heure, devant cet autel, en ces termes : J'accepte, ô Jésus, toutes vos immolations sanglantes, mais je ne veux m'imposer pour vous, ni privation, ni gêne... — dites cela et songez que Jésus vous entend.

Sanctus

Le son de la clochette attire l'attention sur ces mots trois fois répétés : *Saint, saint, saint est le Seigneur !* — C'est une louange sans doute, mais c'est un avertissement aussi. Il est écrit : *Soyez saint parce que je suis saint.* Rappelez-vous que ce mot saint ne désigne pas les héros seulement, il s'applique à tous les chrétiens en état de grâce. Il va de l'absence du

péché mortel à l'ensemble de toutes les vertus, en passant par tous les degrés de la vie chrétienne. On est saint du moment qu'on vit de la vie divine, cette vie fût-elle encombrée de fautes vénielles et entravée par mille défauts. Songez cependant que toute parcelle de cette vie tend à produire la véritable sainteté, comme le ferment dont parle l'Évangile tend à soulever la masse entière de la pâte. C'est aussi le propre de tout germe de se développer pour produire des fruits; laissez donc le germe divin travailler votre âme... Le froid, hélas ! suffit pour arrêter toute germination, parfois même pour l'éteindre. De grâce, ne restez pas dans le froid meurtrier de votre indifférence !

Comprenez-vous pourquoi l'Église évoque la sainteté de Dieu par cette répétition prolongée : « *Saint, saint, saint est le Seigneur !* » Vous êtes de la famille, de la race de ce Seigneur si saint. — Vous n'entrerez dans le ciel que purifié de toute tache. — En devenant meilleur, vous vous rapprochez de sa ressemblance; et, en vous élevant dans la vertu, vous vous placez, pour l'éternité, plus près de sa ravissante beauté.

Parcourez les prières qui suivent et que le prêtre récite tout bas ; elles introduisent notre pensée dans la société royale des saints couronnés au ciel. Ils furent nos pères et nos frères, ils nous attendent là-haut. En cet instant, dociles à l'appel de l'Église, ils fixent

leurs yeux sur cette assemblée où se cache peut-être, sous des habits de luxe, tant d'indigence!

On dirait que, descendus parmi nous, ils parcourent ce temple en un invisible cortège. A leur tête marchent Jésus et Marie éblouissants de sainteté, suivis des apôtres si grands, des martyrs si forts, des vierges si pures. Pierre, Jacques, André, Jean, Etienne, Lucie, mille et mille autres, toutes nos incomparables gloires! A la vue de nos haillons et de nos infirmités lamentables, ils s'arrêtent émus et nous supplient eux-mêmes d'avoir pitié de nous, d'ouvrir les yeux, de nous repentir, de prier! Mêlés aux anges, ils accompagnent, là-haut dans la gloire, Celui qu'ils accompagnèrent ici-bas dans la lutte et dans l'immolation. Voilà le pardon, s'écrient-ils, voilà la vie, voilà l'amour! — O saints, mes frères, couvrez-moi de vos mérites et parlez pour mon cœur si froid! En vérité, toutes ces merveilles sont là, et je ne le savais pas! Il semble qu'un souffle de sainteté passe sur nos têtes et que des parfums de bons désirs s'élèvent de toutes parts, comme la senteur des éclosions nouvelles au printemps.

A l'élévation

Toutes ces évocations successives ont peuplé ce sanctuaire et fait de notre église une sorte

de ciel. La demeure est digne; l'autel est paré; Jésus peut y descendre. Un prêtre inconnu va le lui commander. — Quel malheur que nous ne soyons que des aveugles ! Ne voyant pas, nous nous rendons inconvenants ; tandis que notre front s'incline par habitude, souvent notre pensée se promène au loin parmi les préoccupations de ce monde.

Est-ce donc ma faute si, pour les choses invisibles, je suis aveugle ? Non, sans doute ; mais, quand on apprend à l'aveugle devant qui il se trouve, n'est-il point coupable s'il l'oublie ? La foi, dès votre enfance, ne vous a-t-elle point enseigné le mystère de l'autel ? Si son souvenir est à peine vivant, c'est qu'il reste enseveli sous l'encombrement des choses terrestres. Ne peut-il pas, du moins, reparaître à cette heure ? Un effort d'attention, une prière y suffiraient. Ce qui se passe en ce moment vous y invite. Le prêtre, penché sur l'autel, a parlé, et Jésus, franchissant l'espace, est venu jusqu'à vous. — Adorez-le réellement présent; dites-vous bien qu'il n'était pas plus présent au Calvaire et qu'il n'y portait pas un amour plus grand... Réagissez et contre l'impression de vos sens et contre le despotisme de la routine ; ayez enfin une âme qui ait conscience de ce qu'elle doit adorer !

Dans ces dispositions meilleures, considérez ce que fait Jésus. Par la main de son ministre,

le voilà élevé au-dessus de nos têtes dans les airs. Songerait-il à regagner son ciel, attristé par notre indifférence? Oh! non, l'attitude qu'il prend est celle de l'intermédiaire, du rédempteur; et après avoir tourné vers son Père un regard suppliant, non moins suppliant il l'abaisse vers nous et semble nous dire : Mon Père descend à ma prière, ne monterez-vous pas à mon appel?

Pour monter, il faut se dégager de la terre; de sa pesanteur qui crée la paresse; de ses attraits qui forgent des chaînes; il faut aussi prendre un élan. Désirez, promettez, priez. — Ne dites pas : J'ai trop souvent désiré, promis et prié vainement. Avez-vous désiré avec un cœur vraiment touché? Avez-vous promis avec une volonté résolue? Avez-vous prié avec un vif sentiment de désir? Avez-vous songé sérieusement à modifier votre existence? Oh! non, l'indifférence a horreur de la réflexion et de la contrainte; son engourdissement ressemble à celui du sommeil. La petite clochette, résonnant avec persistance, vous aura peut-être, aux meilleurs jours, troublé pour un instant; elle n'aura pas sonné l'heure du réveil; elle ne vous aura pas fait prendre conscience de Dieu et de vous-même. — Dites! croyez-vous fermement que Jésus est là sur cet autel? Penseriez-vous que dans cette entrevue lui seul a le devoir d'être attentif, aimant et généreux? Au sacrifice du

Calvaire qu'il renouvelle ici pour vous, refuseriez-vous positivement d'unir le vôtre? L'ingratitude serait-elle un simple mot quand elle s'applique aux affections du ciel? Et Dieu qui a fait nos cœurs, ne les aurait-il point doués de la puissance de l'aimer lui-même? Craignez de contrister un cœur qui aime: c'est cruel et c'est bien imprudent!...

Poursuivez ces pensées, tandis que le prêtre tout bas invoque la sainte victime en faveur des âmes qui souffrent en purgatoire et des hommes exposés au péché... *nobis quoque peccatoribus.*

Le Pater

L'indifférent ne parle point; celui qui ne sent pas n'a rien à dire. Bien plus, les formules affectueuses dans la bouche des autres lui paraissent étranges. Étranges doivent être pour vous ces demandes du *Pater*, dictées par un cœur que vous n'avez sans doute jamais compris, jamais chéri. Le cœur de Jésus et le vôtre ne se ressemblent pas! Les mêmes émotions ne les font point vibrer; et cependant le *Pater* nous arrive tout détrempé de tendresse. Il est très simple parce qu'il est fait pour les hommes; il est très riche parce qu'il nous vient de Dieu.

La vie ne suffirait pas à le comprendre à fond ; il dit tout ce qui convient à nos aspirations les plus hautes, comme à nos plus basses misères. De grâce, un instant du moins, secouez votre indifférence ; reconstituez la scène où, humble et doux au milieu des siens, Jésus enseigna cette prière. Il commence : « *Voici comment vous prierez.* » — Écoutez le son pénétrant de cette voix, car la voix donne quelque chose de l'âme ; contemplez l'expression de ce visage, car le cœur y rayonne ; goûtez lentement chacun de ces mots, à mesure qu'ils tombent comme une nouvelle manne dans un nouveau désert : « *Notre Père qui êtes aux cieux* ». — Je ne suis pas seulement sa créature, je suis son fils ; et son fils non point parce qu'il m'a donné une intelligence de loin semblable à la sienne, mais parce qu'il m'a communiqué sa vraie nature. — Tous les devoirs et toutes les aspirations de la vie chrétienne se trouvent rassemblés ici. Le règne de Dieu, but dominant de notre activité ; sa volonté, règle de notre conduite ; la nécessité d'obtenir de lui tout ce dont nous avons besoin, tout jusqu'à ce pain de chaque jour qui semble nous venir de la terre ; la grande loi de charité qui doit régner entre les fils d'un même Père, dans toute l'ampleur de ses indulgences et de ses pardons ; enfin le gémissement humble et confiant de la faiblesse humaine demandant protection contre elle-même, contre les dan-

gers du dehors, contre tout mal et surtout contre le mal sans remède de l'éternel châtiment.

L'Agnus Dei

A peine le murmure de cette ravissante prière s'est-il perdu dans le silence, qu'un écho du lointain nous reporte à cette aurore où Jésus, quittant le désert pour commencer à prêcher l'évangile, reçoit ce titre digne du Précurseur : « *Voici l'Agneau de Dieu, l'Agneau qui porte les péchés du monde* ». Les péchés du monde ! que c'est faible un petit agneau pour un tel poids ! oui, mais sa force auprès de Dieu n'est pas une force qui lutte, c'est un gémissement qui touche, c'est un sang répandu qui devient tout-puissant !

Ecce, le voilà ! ce n'est pas un souvenir, c'est lui-même. On nous l'annonce. Va-t-on vous le montrer ?... Mieux que cela, on va vous le donner ! La communion se relie normalement au saint sacrifice pour l'achever. Tout chrétien en état de grâce est invité à s'approcher de cette table, où mystérieusement l'on se partage, sans la diviser, sa chair trois fois sainte... Je devrais communier toutes les fois que j'entends la messe !...

Hélas ! ces belles choses, je ne les sens pas

et je les crois à peine... Elles sont pourtant écrites dans tous les catéchismes du monde, et j'en retrouve en moi l'impression affaiblie, quand je plonge mes regards dans les lointains souvenirs de ma première communion. Ah ! si je ne sens pas et si je crois à peine, c'est que j'ai cessé d'être suffisamment digne de tels secrets !

Domine, non sum dignus

« *Non, Seigneur, je ne suis pas digne; je ne me sens pas digne de vous !* » Oh ! que ces paroles sont vraies, et, parce qu'elles sont vraies, elles soulagent ma conscience. Ne pouvant crier ma foi, encore moins mon amour, j'aime à crier ma misère. O Seigneur, je ne suis pas digne, je ne suis pas l'être pur qui charme vos regards, l'être fidèle qui fixe votre cœur, l'être généreux qui vous honore, l'être de désir qui vous attire; je suis une âme vulgaire, qui veut rester vulgaire, ou du moins qui n'a pas le courage de monter plus haut. Je me laisse aller au péché véniel dès qu'il me donne quelque satisfaction ou m'épargne quelque contrainte. De la peine qu'il vous cause, ô mon Dieu, il n'en est pas question, et mon indifférence va jusqu'à n'en avoir plus qu'une très vague idée, incapable d'éveiller un remords.

Non, je ne suis pas digne de m'approcher de votre table sainte : ma vie habituelle s'écoule trop loin de vous. Aucune de mes affections ne va à votre rencontre; aucun soin ne dégage de ses encombrements la demeure où vous devriez descendre : vous n'y trouveriez pas sur le seuil, pour vous y accueillir, les bras ouverts de l'amitié !...

Communion

Communier, c'est recevoir le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ. Jésus dans l'Eucharistie n'est pas autre qu'au Ciel, quoiqu'il s'y présente d'une autre manière : la substance du pain s'est changée en la substance de son corps.

Communier, c'est s'unir à Jésus, bien mieux que ne peuvent le faire nos amitiés d'ici-bas. L'étreinte d'une mère qui retrouve son enfant n'est pas aussi étroite.

Communier, c'est participer au sacrifice du Calvaire, à son sang et à ses douleurs, car ce grand sacrifice, le même, reparaît tout entier à la messe. La communion est l'acte par lequel nous nous l'approprions.

Tout cela est certain, tout cela est de foi. Le croire et rester indifférent, quelle inconséquence ! Peut-on le constater sans éprouver, ne

Est-ce que dans sa raison, un pénible embarras? Eh! bien, cet embarras qui trouble, il faut l'amener à devenir un regret qui sanctifie... regret de ne pas comprendre, de ne pas pénétrer... regret de ne pas sentir, de ne pas désirer... regret de ne donner à Jésus aucune reconnaissance! — Ah! toutes ces insensibilités ne les imputons qu'à nous-mêmes. Toute âme chrétienne est faite pour comprendre et pour sentir l'Eucharistie, si elle correspond à sa grâce. Mettons-nous en esprit à côté de tel grand saint perdu dans l'adoration..., de telle pauvre femme illettrée, tremblante d'émotion..., de telle personne surchargée d'affaires, trouvant son repos à la sainte table.., de tel cœur désolé venant y verser toutes ses larmes... Oh! les belles âmes! elles croient comme qui voit, comme qui touche... — Envions-les...

Vous ne pouvez pas communier aujourd'hui vous-même : rien ne vous y dispose ; mais qui vous empêche de communier par le prêtre?— Unissez-vous à lui ; il n'est prêtre que pour nous ; il est notre représentant et lui-même représente Jésus. Ainsi se trouvent réunis en sa personne, quelque infirme soit-elle, Jésus et nos âmes. Habituez-vous par là à regarder le caractère plus que l'homme; à lui être bienveillant; à lui devenir docile surnaturellement. Quand on s'unit au prêtre célébrant la messe, on s'unit plus complètement au saint

sacrifice. Aimez à vous considérer comme tenant par ses mains le corps de Jésus-Christ; comme le recevant quand il le reçoit. Estimez à sa valeur cette part de sacerdoce que vous exercez ainsi, et cette part de grâce qui vous est attribuée, source de miséricorde toujours, prélude d'une vie fervente si vous êtes fidèle.

Dans le même esprit, unissez-vous encore aux personnes qui communient, — aux personnes présentes que vous connaissez, cela touche davantage, — aux personnes inconnues, car leurs âmes sont nos sœurs quand même. — Admirez cette participation secrète aux mérites des autres, qui vous communique quelque chose de leur influence auprès de Dieu, comme on le voit dans les familles, où les plus riches viennent en aide à ceux qui sont moins fortunés.

En agissant ainsi et sans vous en douter, vous avez accompli cette sanctifiante pratique appelée **communion spirituelle.** Ah ! qu'elles seraient de mise ici, l'attitude de la Chananéenne et sa réponse pleine d'une humilité triomphante : « *C'est vrai, Seigneur, je n'ai pas le droit d'approcher, mais ne laisse-t-on pas les chiens malheureux manger les miettes qui tombent de la table des enfants ?* »

Avez-vous des demandes à faire ? n'hésitez pas; multipliez-les. N'attendez pas qu'une vive impression les fasse jaillir d'elles-mêmes. Elles ne

sortent ainsi que des cœurs qui aiment. Si votre prière ne peut être un élan spontané, qu'elle soit un effort commandé ; la foi et la volonté y suffisent.

O mon Dieu, quelque lumière, quelque sentiment, quelque résolution ! Je veux comprendre, je veux vivre, je veux agir. Je ne peux me faire attendrie ; je peux me faire fidèle. Je ne puis vous dire : Je vous aime avec tendresse ; je peux vous assurer que je veux ne plus vous contrister. Vous ne me laisserez pas dans mon indifférence, puisque j'en veux sortir. Vous me montrerez où l'on vous trouve, puisque je veux aller à vous. Songez aux âmes, mes sœurs, qui vous sont chères; au besoin, suscitez quelque personne qui m'avertisse et m'encourage, quelque âme sainte qui prie pour moi sans me connaître, car je veux enfin vous aimer.

— Ne craignez pas d'ajouter quelques demandes pour vos besoins et ceux des personnes chères; alors même qu'il s'agirait des biens de ce monde, santé, prospérité, succès, etc.

— Que ce serait touchant de vous voir adresser à Dieu quelque prière désintéressée, comme, par exemple, pour la conversion des pécheurs, le soulagement des âmes les plus délaissées en purgatoire, le soutien des âmes les plus exposées en ce monde... Un pauvre qui s'oublie pour de plus pauvres, — l'indifférent de tout à l'heure, qui prend les intérêts de Dieu !... Ah ! ces prières

pour les autres ne seront pas inutiles pour vous. Savez-vous qu'ainsi faites elles réunissent toutes les conditions requises : elles sont humbles; vous vous sentez bien pauvre; — elles sont confiantes ; vous n'invoquez que la miséricorde ; — elles sont faites au nom de Jésus, car cette miséricordieuse bonté, c'est Jésus qui l'attire du ciel, c'est lui qui la personnifie sur la terre, c'est lui qui la répand dans les cœurs! Oh! la belle prière faite en vous par Jésus!

Joignez-y quelque promesse, réalisable s'il se peut le jour même (telle pratique, tel sacrifice...). Tandis que vous en avez l'élan, jetez-vous dans la barque sacrée, prête à vous conduire au port... Il y a de ces résolutions qui détachent l'âme d'une vie terre à terre et doucement la portent vers Dieu...

Le benedicat vos

Pendant la bénédiction du prêtre, représentez-vous les bénédictions du ciel, descendant sur vous comme la lumière du matin qui rassure; comme la rosée qui féconde; comme l'ardeur du midi qui mûrit; mieux que cela, comme le sourire d'un père qui vient de retrouver le cœur de son enfant...

DOUZIÈME MESSE

MESSE

DES

SOUVENIRS

PRIÈRE

O Jésus, par les mérites de cette messe, faites que je vive de votre souvenir, comme on vit du souvenir d'un être aimé qui nous attend !

« Hoc facite in mei memoriam. Que la messe vous soit un mémorial éternel ! »

MESSE DES SOUVENIRS

Hoc facite in meam commemorationem

NOTA. — Par rapport aux autres messes, celle-ci sera comme un écho et un adieu.

PUISQUE Jésus nous vient comment penser à autre chose; mais, puisqu'il dérobe à nos regards son doux visage, comment le contempler? Il nous le dit : Souvenez-vous. Souvenez-vous! Tout mon passé revit dans ce mystère, évoquez-le. Il est à vous : j'ai vécu pour les âmes de tous les temps, je les voyais de loin **par ma prescience** qui devançait les âges; à leur tour, qu'elles cherchent à m'y voir **par le souvenir**, qui peut remonter jusqu'à mon berceau. Sous mes divers états, je suis resté toujours **le même** : dans la crèche, au Thabor, au Calvaire, j'étais bien le même Jésus. Ne le serais-je plus au Ciel ou dans l'Hostie? Et, si je suis le même, j'apporte avec Moi tout ce que Je fus. Dans l'homme fait, l'enfant d'autrefois se retrouve, et ceux qui l'aimèrent alors, se plaisent

à rappeler ces mille et mille traits, qui n'ont rien perdu de leur grâce.

O Jésus, ce n'est donc pas votre Passion seule que je veux revivre aujourd'hui, c'est votre existence tout entière; j'essaierai de la suivre à travers les cérémonies de la messe, symboles transparents, où l'Église a pieusement rappelé des mystères, et où vous avez caché des clartés. Vous ne parlez pas à tous le même langage; vous ne vous montrez pas à tous sous les mêmes aspects; vous ne vous faites pas sentir à tous avec des impressions semblables. En face d'un portrait d'enfant, se trouvent la mère, la sœur, un étranger ami; ils voient la même peinture, ils ne voient pas le même être. Ainsi de nous ici!... O Jésus, je ne vous demande point les hautes vues des grands esprits; donnez moi plutôt les intuitions d'un cœur qui aime!

Au bas de l'autel

Je sens d'abord le besoin de purifier ces yeux qui vont se fixer, ô Jésus, sur votre personne si pure; cette imagination habituée à tant de chimères et qui prétend reproduire vos traits délicats; ce cœur si peu mien, qui voudrait être tout vôtre! Oh! que j'aime en ce moment à baisser le front, à me frapper la poitrine, à vous

redire mes torts, mes fautes et ce triste cortège de froideur et d'indifférence qui les accompagne. Je les désavoue, je les regrette vivement; je vous supplie de les ôter de mon âme par votre pardon. Dieu purifia les lèvres du prophète avant d'y mettre ses paroles; il exigea que Moïse déposât ses chaussures, avant de s'approcher de lui...

— Jetez un coup d'œil sur telle ou telle faiblesse, accidentelle ou habituelle. — Dégagez-vous bien de toute affection au péché. — En récitant le **confiteor**, songez à la parfaite pureté que firent paraître la sainte Vierge, saint Joseph, saint Jean-Baptiste et les Saints.

Le prêtre monte à l'autel

Le prêtre, ne l'oublions pas, représente Jésus; avec lui, Jésus monte donc à l'autel. L'y suivrons-nous? Sans en être dignes, nous en sommes du moins capables, si nous sommes purifiés. Et puis, pourquoi songer encore à soi, fût-ce pour se sentir bien pauvre? Les Apôtres, en suivant Jésus, ne regardaient que Lui.

Allons d'abord le chercher jusqu'au Ciel, à ce moment solennel, où Il s'apprête à le quitter pour nous. Admirons le Verbe, lumière éternelle, image du Père, Créateur avec lui, grand comme

lui; remplissant de sa magnificence l'infini... C'est lui que nous allons retrouver bientôt sous une forme si différente!

Le gloria in excelsis

Les accents de ce beau cantique réveillent les échos de Noël : on croit entendre des voix d'Anges sous un Ciel étoilé, les pas pesants des bergers qui accourent, et le bruit lointain de la caravane conduite par les mages... Le Verbe divin a pris les traits d'un tout petit enfant, pour toucher les hommes; il a écarté toute trace de grandeur, pour ne pas éloigner les plus pauvres et pris les insignes d'une douce faiblesse, pour donner confiance aux plus coupables. La plus misérable demeure de la terre, une étable, devient le palais de son choix!... Et voilà que sur tous ces abaissements planent des visions de gloire; voilà qu'à travers les ombres de cette nuit descend une aube blanchissante; voilà que sur cette humanité tourmentée passe un souffle de paix royale : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux!* ». Éternel Hosanna des Anges! La présence d'un petit être, remplit la création entière. Il n y a plus que cette faible voix pour parler à Dieu; et qui voudra se faire entendre, devra s'unir à ses accents. Avec elle, en ce

moment, *nous vous louons, nous vous bénissons, ô Seigneur. Laudamus te*, etc. *Nous vous adorons et vous glorifions!* A vous nos actions de grâces pour vos bienfaits, pour le plus grand de tous, *cet Agneau* immolé *qui porte les péchés du monde!* O vous qui portez les péchés du monde, faites que j'épargne vos épaules! — O Agneau de Dieu, *Fils du Père, ô Maître* aimé, faites que mon âme vous soit douce! — Racheté par vous, je veux être à vous! Hors de vous, à qui irais-je? — *Vous seul êtes le saint* qui sanctifie; je ne trouverai la beauté morale qu'en vous! — Vous seul *êtes le maître* qui connaît la route du ciel; tout autre m'égarerait. — Puisque vous *êtes le Très-Haut*, élevez-moi vers les hauteurs du bien, sur les ailes de l'Esprit-Saint, *pour la gloire de votre Père*. Ainsi soit-il.

L'épître et l'évangile

« *Et il s'en allait prêchant le royaume de Dieu* »; et les paroles qui tombaient de ses lèvres, au penchant de la montagne, sur les bords du lac, dans les hameaux et le long de tous les grands chemins, ce sont celles que le prêtre, en ce moment, lit à l'autel.

Oh! la belle révélation et comme elle sent le ciel d'où elle émane! Un Dieu Père qui con-

naît tous ses enfants; et qui les veut unis dans une fraternité parfaite, comme il les voudra un jour réunis dans la paternelle demeure. Aimez-vous, tolérez, pardonnez, arrêtez le mal par la force de la douceur, changez les cœurs par l'excès de la bonté. Ce que vous avez, partagez-le avec ceux qui n'ont pas. — Ce qui vous manque, demandez-le. — Soyez purs afin de me voir; et, si vous commettez des fautes, songez que le repentir rend l'innocence!...

« *Et Jésus s'en allait prêchant le royaume de Dieu* »; et sa physionomie, son accent, sa démarche, tout en lui accentuait la leçon qui tombait de ses lèvres. Son attitude était celle d'un voyageur traversant un pays qui n'est point sa patrie : il n'y veut point avoir même une pierre à lui pour reposer sa tête. Il va, cherchant des âmes pour son Père. — Il verse sur les petits enfants la douceur de son sourire et secrètement bénit les anges à genoux devant leur innocence. — Il cherche à travers la foule les pécheurs les plus méprisés, car c'est surtout pour eux qu'il est descendu dans ce séjour du mal. — Ceux qui souffrent viennent à lui et il les console; les malades lui montrent leurs infirmités et il les guérit... O Jésus, vous faites encore dans nos vies toutes ces douces choses!...

Au milieu de ces grands souvenirs, l'Évangile nous apporte aussi celui de vos larmes. Vous pleurez! donc vous êtes bien notre frère, fils de

l'homme comme nous ! Vous pleurez ! donc, quand nous pleurons, vous nous comprenez, vous savez comment on console ! Vous pleurez ! donc on peut vous plaindre ! Qui ne voudrait sécher vos larmes? Quel est celui qui voudrait les faire de nouveau couler ?

Vous avez tant souffert, l'Évangile nous le dit encore : Les routes du Calvaire ont vu votre accablement et vos chutes ; elles ont dû tressaillir au contact étrange d'un sang divin. — L'agonie vous avait déjà préparé au martyre, et cette agonie ne fut pas consolée par les hommes ! Que j'aurais voulu être là ! Hélas ! peut-être n'y aurais-je trouvé qu'une lâcheté de plus à commettre !... Et toutes ces douleurs sont la rançon de nos fautes !... Que ferai-je pour les expier avec vous ? Quelles mortifications, quels sacrifices attendez-vous de moi ?... Mon cœur du moins sait-il revivre vos douleurs, pour en appliquer le baume à nos blessures et y puiser l'émulation du sacrifice ?

Le credo

Se reporter à cette scène où Jésus demande à ses Apôtres leur profession de foi... Entendre saint Pierre, au nom de tous, s'écrier : « *Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant* »... Ce fut là le premier **Credo**.

Aimons à voir le divin Maître, se tournant vers nous, à cette heure, et nous invitant à proclamer, nous aussi, notre foi. Cherchons pour quelle raison sa sagesse veut trouver sur nos lèvres ces affirmations qu'il sait être dans nos cœurs. C'est une joie pour lui, joie paternelle — l'expression de la foi produit sur les traits de notre âme ce que produit sur la physionomie l'expression de nos sentiments : l'âme s'illumine de la beauté des choses qu'elle sent. — D'autre part, la récitation du **Credo** est un acte de foi ; or tout acte développe l'habitude : c'est un degré de force qui s'ajoute à notre vertu de foi ; c'est un degré de mérite qui s'ajoute à notre couronne.

Toute la terre répétant à la messe ces mêmes vérités, quel spectacle ! Différents dans toutes leurs idées, les hommes se rencontrent sur ce seul point. — Trop souvent séparés par les intérêts de ce monde, ils se sentent unis devant les richesses du Ciel, qui, elles, sont inépuisables ! — Se représenter le *credo* de saint Pierre et de saint Paul mourants ; le *credo* des martyrs dans l'amphithéâtre, le *credo* des fidèles sur leur tombeau.

Le **Credo** est une admirable disposition à l'offrande de soi et au sacrifice.

Offertoire

Nul n'a le droit d'offrir que ce qui est à lui. Cela est vrai surtout du sacrifice, l'acte souverain du domaine (domaine : droit d'user et même de détruire). C'est donc vous seul, ô Jésus, qui disposez de vous, et que veut dire alors notre offrande ?

Et, d'ailleurs, qui est assez grand pour oser prendre un Dieu et l'offrir en victime? La main qui touche le pain du sacrifice et qui l'élève est, avant tout, un instrument; et qu'importe sa valeur propre ? Sous ses muscles et ses nerfs il y a la main d'un Dieu.

« *Quis ascendet in montem Domini? Qui osera monter à ces hauteurs? L'être aux mains qui n'ont point fait de mal, le cœur pur de toute souillure.* »

Dans le ciel, avant l'incarnation, j'entends le Verbe divin s'offrant à son Père : « *Les sacrifices des hommes ne vous ont point suffi ; me voici !* » Oh! le sacrificateur digne de l'offrande! — Puis, je le vois s'abaissant jusqu'à nous et je le retrouve dans une étable abandonnée! Il est petit enfant, mon frère. Sa mère le tient dans ses mains. A genoux, elle l'élève un instant vers le Ciel, comme fera un jour la croix du Calvaire,

comme fera plus tard la main du prêtre à l'autel.

Nul n'a le droit d'offrir que ce qui est à lui. Ce droit, ô Marie, nul depuis vous ne le possède pleinement: vous seule parmi les créatures pouviez offrir la chair de votre chair, le sang de votre sang; et il semble que Dieu même fût obligé d'attendre de vous l'offrande de ce qui appartient à la mère.

Cette offrande, vous l'avez renouvelée souvent, parce qu'elle était chaque fois, pour Dieu, une gloire nouvelle, pour vous un sacrifice de plus.

Mais c'est au jour de la Présentation que cet acte pieux devient un acte solennel, quand le doux Jésus, passant de vos bras maternels dans les mains du prêtre sacrificateur, fut déposé sur un autel. L'autel était la croix; il y fut étendu tout petit, les yeux au Ciel, l'âme tournée vers le Calvaire, son point de départ et son point d'arrivée... Vous apprîtes alors ce qu'il en coûte à une mère d'être la mère d'un Dieu! Le vieillard Siméon remua le glaive dans votre sein; mais la foi triompha de l'instinct maternel.

A votre tour, ô Jésus, vous demanderai-je ce que vous faisiez à Nazareth, si ce n'est vous offrir? Vous étiez venu pour l'immolation qui sauve; cette vie de trente ans ne fut qu'un long soupir d'attente : « *desiderio desideravi...* »

Ah! qu'ils étaient beaux et déjà forts, ces bras d'enfant et puis d'adolescent et d'homme, quand,

d'une humble demeure inconnue, ils s'élevaient divinement vers votre Père !

Et plus tard, le long de ces nuits passées en prières, que faisiez-vous encore, si ce n'est toujours vous offrir ? Vous choisissiez les montagnes, car c'est là qu'avaient eu lieu les sacrifices qui vous annonçaient au monde ; car de là vos bras pouvaient s'étendre vers nos autels de l'avenir et vers le Calvaire plus proche, ces deux phares qui vous attiraient.

Faut-il évoquer encore l'offrande déjà sanglante de Gethsémani. Puisque vous étiez homme, vous avez voulu subir, comme les hommes, l'impression plus poignante de l'événement qui approche et qui saisit. Vous avez voulu sentir, en un moment, l'amertume de toutes nos ingratitudes, rendues sensibles par l'abandon de vos Apôtres... O Jésus, quand vous étiez prosterné, la face contre terre, vous étendiez sans doute vos bras en croix... Cette muette attitude, quand vous ne trouviez plus de paroles, proclamait, d'une façon plus éloquente encore, votre consentement !

Sanctus

« *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis. Qu'il soit béni celui qui vient au nom du Seigneur. Hosannah au plus haut des*

cieux ! » Ces paroles mettent devant nos yeux la scène de l'entrée triomphale à Jérusalem, étonnant prélude de la Passion. Elles nous apportent la clameur lointaine et immense d'un peuple acclamant le Messie. Elles ne sauraient néanmoins couvrir cette autre clameur prochaine et contradictoire : « *Enlevez-le, qu'il soit crucifié !* »... Et c'était peut-être quelques-unes de ces mêmes voix ! Ah ! l'inconstance humaine et la brutale domination de l'entraînement général, cause de tant de lâchetés ! Quels furent les hommes qui firent défection? En premier lieu, ceux qui se laissèrent gouverner par la passion, et ceux-là trahissent. Viennent ensuite les inconstants et les faibles... ceux-là se retirent. Il y a aussi les égoïstes et les habiles, préoccupés de leurs seuls intérêts ; ceux-là se taisent...

En face de ces souvenirs, en silence, je songe à ma vie !... N'a-t-elle pas tenu ces deux langages ? Combien de fois peut-être ne me suis-je pas éloigné de Jésus après l'avoir acclamé, et n'ai-je pas poussé l'oubli de l'amitié jusqu'à le crucifier en moi par de nouvelles offenses ? Attraits pervers, lassitude, influences humaines, il n'en fallait pas davantage pour m'arracher de ses bras adorés.

Et vous n'avez pas craint de revenir à moi souvent, ô Jésus magnanime ! « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* » Aujourd'hui même, si

vous ne me gardiez pas, je serais capable de vous abandonner encore, oh ! venez et ne me quittez pas !

La consécration

C'est ici le grand souvenir : la messe est spécialement le **mémorial de la Passion** ; bien plus, il est permis de dire qu'elle nous la présente **en relief.** Sur l'autel, ne voyez-vous pas d'un côté le pain eucharistique et de l'autre le vin du calice ? En consacrant ces deux espèces, nous l'avons vu, la parole du prêtre sépare virtuellement le corps et le sang de Jésus, car elle n'appelle dans le pain que le corps et que le sang dans le vin ; or, c'est en cet état de **réelle séparation** que se fût trouvée l'humanité de Jésus, si la messe eût été célébrée le Vendredi Saint, alors qu'un cadavre livide pendait sur la Croix et qu'un sang divin arrosait la terre.

Ah ! si j'avais une foi vive, je me dirais : Qu'ai-je donc à envier au Calvaire ? Certes, Jésus n'y portait ni plus d'amour, ni plus de grâce, et il n'y fut pas présent d'une façon plus véritable. Du moins, ô Jésus, je crois en votre présence et je donnerais ma vie avec bonheur pour soutenir qu'elle est réelle !

Transportez-vous au Calvaire par la pensée ; contemplez les trois croix qui se projettent sur

le Ciel ; voyez la foule tenue à distance par les soldats ; cherchez du regard ceux de ses amis qui sont autour de Jésus ; hélas ! et aussi ceux qui manquent !...

Parmi lesquels me placent mes sentiments, mes actes, l'ensemble de ma vie ? Les préoccupations étrangères ne font-elles pas de moi un absent, presque à chaque messe entendue ? Des fautes ne se sont-elles pas produites qui m'ont mis au rang des bourreaux ?...

Puis-je me diriger du côté de saint Jean, de saint Jean l'être pur, l'être tendre ? A ceux qui meurent on cache tout ce qui leur déplaît, on prodigue le baume des meilleures affections... ai-je le droit de m'approcher ?

Serai-je avec les saintes femmes ? Qui étaient-elles ? D'humbles Galiléennes, venues de loin... avec Jésus... pour le servir à chaque heure... Il faut méditer successivement ces mots pleins de détachement, d'amitié et de total dévouement. — Quels sont mes titres pour me mêler à leur groupe fidèle ? Ai-je su tenir à distance ce qui m'eût empêché de suivre Jésus ?... Mes yeux sont-ils vigilants pour remarquer ce dont il a besoin, ce qu'il désire ?... Ai-je l'usage de ces petites et délicates attentions que la tendresse est ingénieuse à inventer ?... O saintes femmes, vous est-il permis de m'ouvrir vos rangs ?...

Irai-je m'agenouiller tout au pied de la Croix avec Madeleine ? Cette place est la sienne ; elle

l'a choisie dès le festin du riche. Tous les tableaux traditionnels l'y montrent seule. Ces pieds sanglants, percés de clous, appartiennent à ses baisers. Oserai-je me pencher sur ces mêmes plaies? Quels sont mes droits? De quel parfum les ai-je consacrés? Ai-je brisé sur eux le vase lui-même, pour que mon cœur fût tout à lui?... O Madeleine, je vous laisse votre trésor, mais je vous l'envie !...

Debout se tient la Mère, soutenue par sa volonté de souffrir. Sa douleur veut tout ressentir, tout porter, tout offrir...

O Marie, si je viens près de vous, ce n'est pas que je m'en juge digne. Je ne m'y présente point comme une âme capable de vous assister; je suis là cependant, parce que le plus pauvre enfant est là où se trouve sa mère... et sa mère ne le repousse pas!... Cachez ma misère sous votre manteau; réchauffez mon cœur près du vôtre; donnez-moi le goût de la douleur qui expie... dites-moi comment on vous console.. apprenez-moi comment on s'unit par l'amour à vos deux cœurs déchirés, comment on peut devenir soi-même l'image de votre Jésus crucifié!... Inspirez-moi, pour le salut des âmes, ce zèle qui fit oublier à une mère qu'elle leur immolait son fils!

A genoux, devant votre grande âme, dont la hauteur défie toutes les hardiesses de ma pensée, j'offre à Dieu tout ce que vous êtes, tout

ce que vous savez dire, tout ce que vous avez eu la force de souffrir. C'est la louange que je peux murmurer dans ma bassesse ; c'est la part que l'enfant a le droit de prendre dans l'héritage maternel.

NOTA. — Pour laisser à ces grandes scènes toute leur puissance d'impression, nous négligerons les souvenirs que pourrait rappeler le **Pater**, ainsi que les autres détails de cette partie de la messe, et nous passerons directement à la communion.

Communion

Parmi les souvenirs qui nous y font penser, nous choisissons ceux que nous offre la période de la Résurrection. Ce fut le premier retour de Jésus parmi les siens, l'Eucharistie sera le second : Elle est une **Résurrection permanente.** C'est bien le **même état,** affranchi des lenteurs et des obstacles de la matière. Il arrive les portes closes ; il s'en va comme une ombre sans laisser de trace. Rien n'a été déplacé dans la muraille qu'il a traversée ; rien non plus ne paraît changé dans le pain dont il a transformé la substance. Ses visites sont voilées et passent inaperçues de la foule.

Remarquez bien ce fait, Jésus se présente en

tout lieu, et dans les demeures somptueuses comme le Cénacle, et dans la plus pauvre hôtellerie comme au bourg d'Emmaüs, sur les montagnes, et sur le bord des lacs. Ne semble-t-il pas indiquer par là que toute la terre et toutes ses conditions se prêtent à sa présence Eucharistique ?

De son vaste regard il contemplait le monde à venir, peuplé de sanctuaires, et réalisant cette parole du prophète : « *Je vois, dit le Seigneur, une hostie sans tache, immolée à mon nom par toute la terre* ». Oui, par toute la terre, temples, masures, déserts même, la présence multipliée de Jésus glorifie Dieu et l'apaise !

Dans ses apparitions aux Apôtres comme dans sa venue près de nous par l'Eucharistie, Jésus aime à se laisser deviner. L'intuition d'un saint Jean le découvre : « *C'est le Maître, Dominus est* ». Parfois encore il tolère le doute qu'il guérit, quand le doute est surtout une souffrance. « *Si je ne vois pas, je ne croirai pas* », s'écrie l'Apôtre : mais bientôt le doute se fond dans cette exclamation ravie : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Continuellement il s'affirme à la foi des Apôtres « *C'est moi, c'est bien moi!* » Il les rassure : « *Ne craignez pas !* » Que de sujets de crainte pourtant! crainte révérentielle d'une présence si étrange ; crainte de remords pour leur lâche conduite ; crainte du monde qui les menace !... Il leur souhaite la paix, ou plutôt il la leur com-

munique : « *Pax vobis* », la grande paix des âmes spirituellement ressuscitées, qui vivent plus pour le Ciel que pour la terre.

Ne vous est-il jamais arrivé de le sentir ainsi? Ne l'avez-vous « *jamais reconnue à la fraction du pain* », et, comme le disciple d'Emmaüs, ne vous êtes-vous pas écrié : « *Mane nobiscum, Domine : O Maître, restez avec nous* » ; ne nous quittez pas! Faibles, vous nous soutiendrez; tristes, vous nous consolerez ; fervents, vous nous travaillerez comme on travaille le fer chaud. — Restez, ah! restez avec nous; on reste où l'on se sent aimé!... N'avez-vous pas, d'ailleurs, à recueillir encore d'autres parfums et d'autres larmes? — Restez avec nous, car nous vivons dans un siècle de déclin, sur lequel descendent les ombres de la nuit. L'humanité ne voit plus devant elle sa route. Oh! restez pour vos fidèles : soyez leur guide! Donnez-leur votre lumière en abondance, afin qu'ils la répandent autour d'eux!

— Je me représente ensuite, après votre Ascension, ô Jésus, la distance immense qui vous sépare de ceux qui restent toujours vôtres. Du Ciel, vous les voyez là-bas, tout petits! De la terre leurs regards font de vains efforts pour découvrir, à travers la voûte étoilée, quelque chose qui serait vous... Tant d'affections vous appellent! Ceux-là même qui ne vous auront jamais vu, vous chercheront là-haut!.. Laisserez-vous tous ces regards se remplir de larmes

vainement? Ne descendrez-vous pas dans tous ces bras ouverts?...

Une humble maison de la ville d'Éphèse fixe mes regards. Je distingue une chapelle, un autel, des cierges allumés. Un prêtre tient dans sa main une hostie qu'il présente à deux femmes : je reconnais saint Jean, Marie et Madeleine.

La voix du prêtre tombe si pure et si profonde qu'elle semble ajouter au silence... Les visages de Marie et de Madeleine sont si radieux qu'ils font trouver pâle la lumière du jour... La douce nuit de Bethléem ne fut pas plus douce ; elle ne fit pas au monde un don meilleur! C'est une nouvelle Nativité qui se célèbre, et je me demande si dans cette scène ne se cache point le secret de l'Eucharistie! N'est-il pas permis, ô Jésus, de penser que votre Mère eût suffi à vous ramener parmi nous[1] ; et serait-il téméraire de croire qu'à ce retour je ne suis pas étranger moi-même? Au jour de la Cène, comme durant le long jour de l'éternité, l'affection de mon âme, les douleurs de ma vie et jusqu'à mes faiblesses, tout vous criait : Venez, venez! Chaque préparation bien faite, chaque désir vivement ressenti, chaque communion

1. Nous l'avons médité dans la deuxième messe de la Sainte Vierge.

fervente formait comme le tissu d'un voile d'or, qui vous cachait les indignités de la terre...

En évoquant cette ravissante pensée, je souffre et je tremble. N'ai-je pas été au contraire l'une de ces âmes qui vous eût éloigné? O mes fautes! ô mes froideurs! ô mon indifférence! comme vous me déplaisez à cette heure!

— Se raffermir dans sa résolution d'une vie capable d'attirer Jésus. Ce que je ferai aujourd'hui, demain, dans le cours de ma vie, se trouvera, grâce à sa prescience, avoir agi sur la détermination de Jésus.

Ite missa est. Allez! tout est achevé

« *Allez, tout est achevé* ». Ainsi, sur la montagne des Oliviers, quand le Sauveur eut regagné le Ciel, un ange vint dire aux disciples prosternés : « *Levez-vous! pourquoi rester ici?* » Le moment d'agir est venu. « *Allez, et faites ce que le Maître vous a prescrit...* » Et l'on vit une troupe de cinq cents personnes se dispersant, à petits groupes, le long des sentiers. Seul le bruit des pas se faisait entendre, l'émotion tenant les lèvres muettes, comme il arrive sous le coup d'un grand événement. L'habitude, qui survit à la pensée absente, guidait chacun vers sa demeure et vers les devoirs de sa vie...

O vous, qui venez de vivre, pendant cette messe, de si pénétrants souvenirs, quittez l'église avec regrets; suivez les rues ou les chemins, sinon dans le silence, du moins dans le recueillement. Le sentiment divin n'immobilise pas l'activité humaine; il n'absorbe pas votre puissance d'aimer. Semblable au soleil qui ne remplit la terre que pour la rendre brillante et féconde, Jésus remplit nos vies pour y développer tout ce qui rend et meilleur et plus beau. Levez-vous donc; allez au foyer domestique, y portant un reflet du Ciel... On vous verra plus patient, plus humble, plus affectueux même... Vos actes, vos paroles seront parfumés de la bonne odeur de Jésus... Vous paraîtrez plus grand aussi, car des hauteurs que vous quittez, vous emportez, comme Moïse, un visage transfiguré!

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v
1re Messe : Messe des âmes du purgatoire	7
2e Messe : Messe en l'honneur des âmes chères qui sont au ciel	31
3e Messe : Première Messe de la Très Sainte Vierge	55
4e Messe : Deuxième Messe de la Très Sainte Vierge	77
5e Messe : Messe de saint Joseph	99
Messes du Sacré-Cœur	123
6e Messe : Première Messe du Sacré-Cœur	135
7e Messe : Deuxième Messe du Sacré-Cœur	161
8e Messe : Troisième Messe du Sacré-Cœur	191
9e Messe : Quatrième Messe du Sacré-Cœur.	217
10e Messe : Messe du coupable	245
11e Messe : Messe de l'indifférent	267
12e Messe : Messe des Souvenirs	293
Table des Matières	317

Du même auteur

PRATIQUE PROGRESSIVE

DE

LA CONFESSION ET DE LA DIRECTION

Tome premier. — **De la Tiédeur à la Ferveur**

Tome deuxième. — **De la Ferveur à la Perfection**

Il serait superflu de recommander longuement un ouvrage qui, en cinq ans et sans réclame, est arrivé à son 25e mille et va se trouver traduit dans les principales langues.

Ainsi se réalisent les prévisions du *Rapporteur pour l'Imprimatur :* « Ce livre mérite tous les succès et ce serait à désespérer de la piété en notre temps, s'il ne les obtenait pas... Ma conviction raisonnée est que de tels écrits honorent leur auteur et rendent meilleurs ceux qui les lisent... » L'*Ami du Clergé* l'appelle : « l'œuvre d'une immense expérience » et la *Revue du Clergé français* : « un livre *plein*, un traité complet de spiritualité, un guide lumineux et sûr... »

Il est aussi utile aux fidèles qu'aux prêtres et aux religieux. Beaucoup de confesseurs le mettent entre les mains des personnes qu'ils dirigent, ce qui simplifie et complète leur action.

Du même auteur

PRATIQUE

DE

L'EXAMEN PARTICULIER

d'après SAINT IGNACE

La *Pratique progressive*, dont nous venons de parler, n'est, en réalité, que le développement de ce minime opuscule.

Elle lui doit complètement sa méthode et lui emprunte une foule de principes, de moyens et de secourables industries.

On ne doit pas s'étonner de cette richesse, ainsi concentrée, car ce petit traité contient tout ce que saint Ignace a écrit et tout ce qu'il a enseigné sur ce sujet.

On y a réuni avec un soin pieux les traditions des anciens Pères de la Compagnie et les instructions manuscrites des Noviciats, celles notamment du Père Ginhac, mort récemmemt en odeur de sainteté. — Cet opuscule va atteindre son cent-vingtième mille.

(*Voir au dos du présent volume.*)

La Chapelle-Montligeon (Orne). — Imp. de Montligeon. — 7992-

DU MÊME AUTEUR :

Pratique progressive de la Confession et de la Direction (74e mille)
Deux volumes :
Tome I. — De la Tiédeur à la Ferveur (74e mille).
Tome II. — De la Ferveur à la Perfection (68e mille).

Les Sources de la Piété (36e mille).

Formation à l'Humilité, et par elle à l'ensemble des vertu (68e mille).

Méthodes et Formules pour bien entendre la Messe (42e mille).
Deux volumes :
Tome I. — Sujets Eucharistiques (42e mille).
Tome II. — Sujets ramenés à l'Eucharistie (36e mille).

Formation religieuse et morale de la jeune fille (42e mille).
Deux volumes :
Tome I. — Première formation (42e mille).
Tome II. — Formation supérieure (30e mille).

Méditations affectives et pratiques sur l'Evangile.
Tome I (30e mille).
Tome II (24e mille).
Tome III (18e mille).

OPUSCULES DU MÊME AUTEUR :

Pratique de l'Examen particulier, d'après saint Ignace (180e mille)

Préparation et actions de grâces pour la Sainte Communio (240e mille).

AVIS TRÈS IMPORTANT

C'est avec regret que les libraires se voient dans la nécessité d'aug menter le prix de ces livres et opuscules si utiles. La hausse énorm des frais d'impression les y oblige (1).

Désormais, le prix des **onze volumes** (*qui continueront à se ven dre séparément*), *est porté de* 1 fr. 50 à 2 francs (*franco* : 2 fr. 20).

Pour les opuscules : **Pratique de l'Examen particulier** : de 0 fr. à 0 fr. 35 (*franco* : 0 fr. 40). — **Préparation et actions de grâces** de 0 fr. 15 à 0 fr. 20 (*franco* : 0 fr. 25).

---

(1) Pour ne citer que le papier, ce qui avant la guerre, vala 100 francs, coûte actuellement de 350 à 400 francs.